La décadence latine, éthopée XI. Typhonia ; avec la règle esthétique du second salon de la Rose Croix / Joséphin Péladan


BnF Gallica

JOSÉPHIN PELADAN

LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

XI

TYPHONIA

Avec la Règle esthétique du Second Salon de la Rose ✠ Croix



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, 3 (PALAIS-ROYAL)

1892

JOSÉPHIN PELADAN

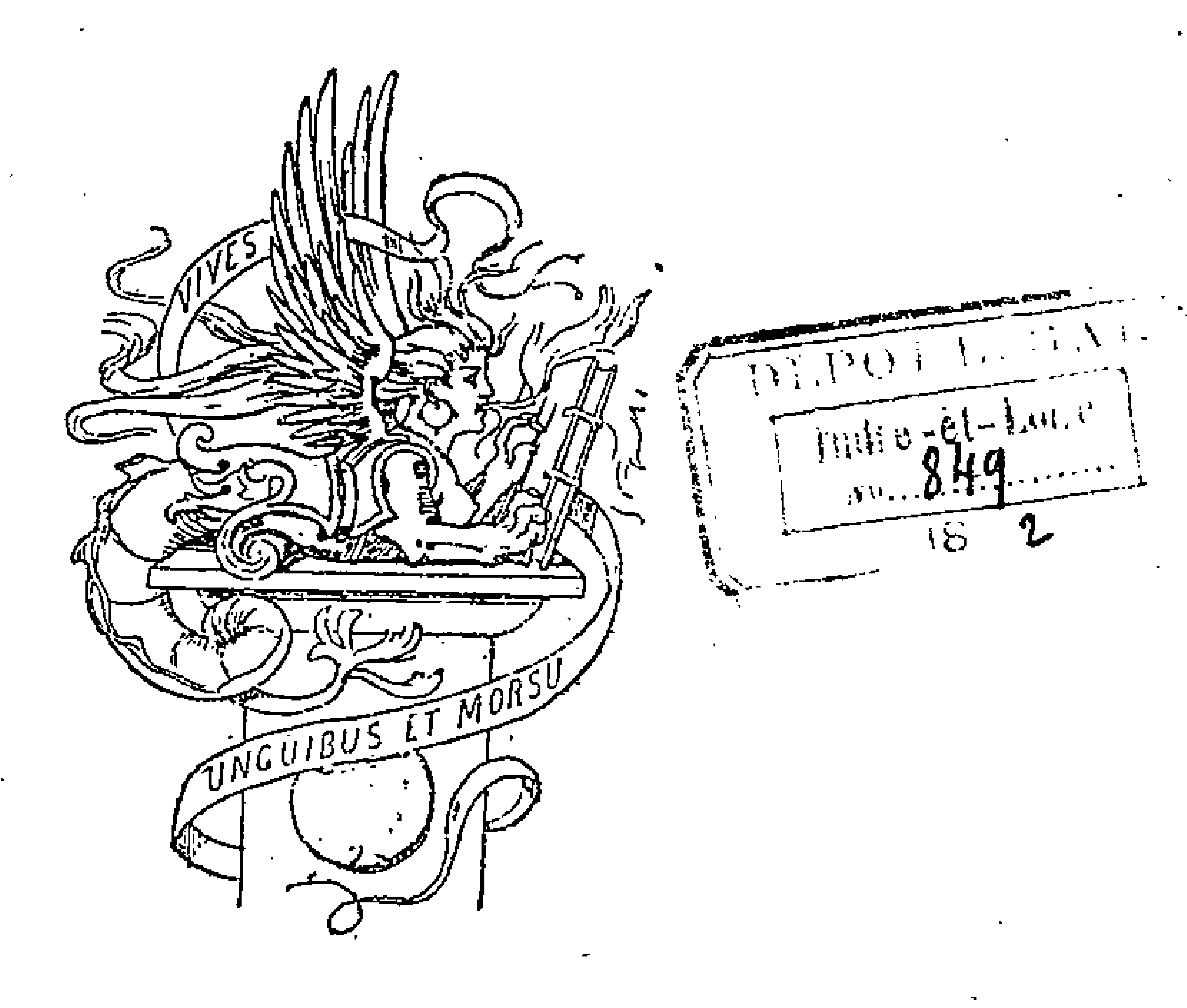
LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

XI

TYPHONIA

Avec la Règle esthétique du Second Salon de la Rose ✠ Croix



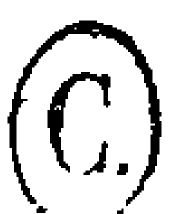
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, 3 (PALAIS-ROYAL)

1892



Il a été tiré de Typhonia, *onzième roman de l'*Éthopée :

10 *exemplaires* (1 *à* 10), *sur Japon impérial*.	15	fr.
10 *exemplaires* (11 *à* 20), *sur Chine*.	15	
10 *exemplaires* (21 *à* 30), *sur Whatman*..	10	
10 *exemplaires* (31 *à* 40) *sur papier de Hollande*. .	8	

Avec un portrait inédit de l'auteur héliogravé.

Les Japon et les Chine contiennent 3 *épreuves, dont une à encadrer ; les Whatman el les Hollande,* 2 *épreuves, dont une à encadrer.*

Chacun de ces 40 *exemplaires de luxe porte la signature autographe à l'encre bleue de l'auteur.*

LE FILS DES ÉTOILES

WAGNERIE KALDÉENNE EN 3 ACTES

Du SAR PELADAN

Refusée à la Comédie-Française le 3 mars 1892

« CHER MONSIEUR,

« J'ai lu le *Fils des Étoiles*. C'est un poème dialogué d'une belle langue savante, mais ce n'est pas un drame. Je ne crois pas que, continuant sur ce ton, vous puissiez faire œuvre qui rencontre un théâtre pour être présentée au public. Votre pièce est quelque chose comme de la musique littéraire; elle ne s'adresse qu'à quelques artistes, et je dirai presque à quelques initiés.

« Vous me demandez mon sentiment très net; je vous le donne. Vous ajoutez qu'il peut être sévère. Non, il ne l'est pas. On a toujours un faible pour une œuvre d'art.

« Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à ma sympathie littéraire, et au plaisir que j'ai à lire vos livres, moi qui ai connu Eliphas Lévi, il y a déjà longtemps.

« Très cordialement à vous.

« JULES CLARETIE.

« 3 mars 1892. ».

A été représenté pour la première fois aux soirées de la Rose † Croix le 19 mars 1892.

L'Androgyne Œlohil a été créé par	Mlle	Marcelle Josset.
Izel	Mlles	Suzanne Avril.
La Courtisane sacrée		Renée Dreyfus.
L'Archimage d'Ereck	MM.	Maurice Gerval.
Le Pategi Goudéa		Reigers.

LE SAR

Tragédie wagnérienne en 4 actes

DU

SAR PELADAN

Sera refusée en février à la Comédie-Française et sera représentée en mars-avril 1893 pendant le second Salon de la Rose † Croix.

LE MYSTÈRE DU GRAAL

Mystère en 5 actes, musique de Benedictus

Sera célébré pendant la semaine sainte, concurremment avec le second Salon de la Rose † Croix.

THEATRE DU SAR PELADAN

LE PRINCE DE BYZANCE

Drame wagnérien en 5 actes

Refusé à l'Odéon et à la Comédie-Française

LE FILS DES ÉTOILES

Wagnerie kaldéenne en 3 actes

Représentée aux soirées de la Rose † Croix

LE SAR MÉRODACK

Tragédie wagnérienne en 4 actes

LE MYSTÈRE DU GRAAL

Mystère en 5 actes

MUSIQUE DE BENEDICTUS

EN ŒUVRE :

LE MYSTÈRE DE ROSE † CROIX

DEUXIÈME MILLE

LA

QUESTE DU GRAAL

*Proses choisies des X romans de l'*ÉTHOPÉE

LA DÉCADENCE LATINE

PORTRAIT DU SAR ET DIX COMPOSITIONS HORS TEXTE DE SÉON

1 vol. petit in-8°, couverture illustrée en couleur

(Se vend au profit de la Rose ✝ Croix)

POUR LE 31 OCTOBRE

L'ART IDÉALISTE

ET MYSTIQUE

Doctrine de la Rose ✝ Croix

PAR LE GRAND MAITRE DE L'ORDRE

LA ROSE † CROIX

Organe trimestriel de l'Ordre : 30, rue de Lille

PREMIER FASCICULE : MAI

RÈGLE ESTHÉTIQUE DU SECOND SALON

DE LA ROSE † CROIX

(Mars-Avril 1893)

SUIVIE DE LA CRITIQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

DEUXIÈME FASCICULE : AOUT

RÈGLE ESTHÉTIQUE (*Suite*) **DU SECOND SALON**

DE LA ROSE † CROIX

(Mars-Avril 1893)

SUIVIE DE LA CRITIQUE DU CHAMP-DE-MARS

TROISIÈME FASCICULE : 31 OCTOBRE

CONSTITUTIONS IN-EXTENSO

DE L'ORDRE

DE LA ROSE † CROIX DU TEMPLE

Chaque fascicule : 60 cent. franco

LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

ONZIÈME ROMAN

TYPHONIA

L'ŒUVRE PELADANE

La Décadence latine (Éthopée) Dentu

I. le Vice suprême (1884).
II. Curieuse (1885).
III. L'Initiation sentimentale (1886).
IV. A cœur perdu (1887).
V. Istar, 2 vol. (1888).
VI. La Victoire du mari (1889).
VII. Cœur en peine (1890).
VIII. L'Androgyne (1891).
IX. La Gynandre (1891).
X. Le Panthée (1891).
XI. Typhonia (1892).
XII. Le Dernier Bourbon.

PROCHAINEMENT :

XIII. La Lamentation d'Ilov.
XIV. La Vertu suprême.

LA QUESTE DU GRAAL

Proses choisies des dix premiers romans avec 10 compositions et un portrait de Séon : 3 fr. 50.

Oraison funèbre du docteur Adrien Peladan (Dentu) . . . . 1 fr. »
Oraison funèbre du chevalier Adrien Peladan (Dentu) . . . 1 50

La Décadence esthétique (Hiérophanie)

I. L'Esthétique au Salon de 1881.
II. — — 1882.
III. — — 1883.
IV. — — 1884.
(1 vol. in-8°, 7 fr. 50, premier tome de l'art ochlocratique, avec portrait.
V. Félicien Rops (épuisé).
VI. L'Esthétique au Salon de 1884 (*L'Artiste*).
VII. Les Musées de Province.
VIII. La Seconde Renaissance française et son Savonarole.
IX. Les Musées d'Europe, d'après la collection Braun.
X. Le Procédé de Manet.
XI. Gustave Courbet.
XII. L'Esthétique au Salon de 1885 (*Revue du Monde latin*).
XIII. L'Art mystique et la critique contemporaine.
XIV. Le Matérialisme dans l'Art.
XV-XVI. Le Salon de Peladan, 1886-1887 (Dalou).
XVII. Le Salon de Peladan, 1889.
XVIII. Le Grand Œuvre d'après Léonard de Vinci.
XIX. Les Deux Salons de 1890 avec trois mandements de la R † C (Dentu).
XX. Les Deux Salons de 1891.
XXI. Les Deux Salons de 1892.

(Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles, depuis les origines jusqu'à la Renaissance, avec reproduction de leurs chefs-d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format du Charles Blanc ; Parus : *L'Orcagna* et *l'Angelico*, 5 francs. — *Rembrandt* 1881 (épuisé).

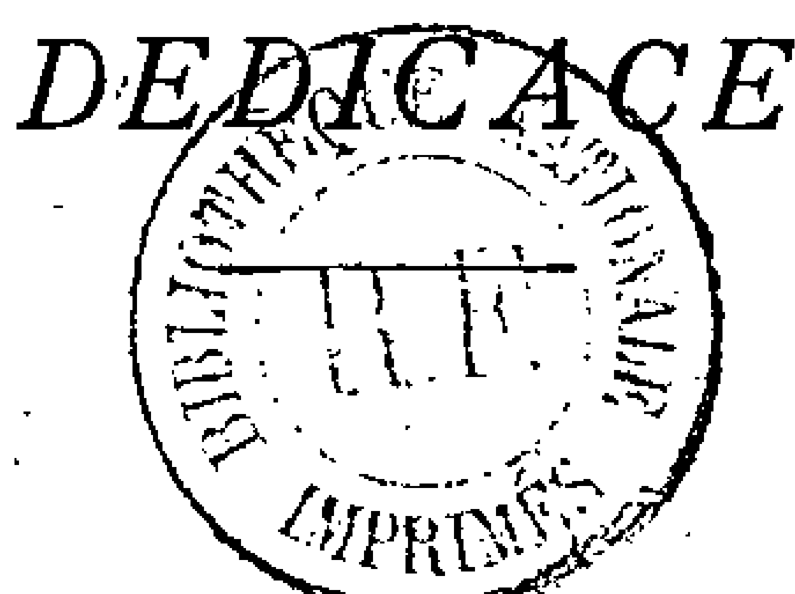
L'ART IDÉALISTE & MYSTIQUE

Doctrine de la Rose † Croix, 1 vol. in-18.

Amphithéâtre des sciences mortes

I. Comment on devient mage (éthique), in-8° 1891 (Chamuel).
II. Comment on devient fée (érotique), 1892 (Chamuel).
III. Comment on devient artiste (pour l'ouverture du second Salon de la R†C

DEDICACE



AU COMMANDEUR DE TIPHERET

GARY DE LACROZE

Mon Aimé Pair,

Lionardo da Vinci a été notre Galéhaut; cet homme divin, que tout être cultivé admire, nous l'adorons : incomparables auspices pour fonder une amitié.

Premier en date des Commandeurs de l'Ordre, Vous avez milité de toute sorte; j'abonderais en éloges publics si leur énonciation ne devait ramener un instant à la lumière l'anathème qui appartient à la mort et au néant.

Quelle marque plus éclatante en ma mission, qu'une adhésion comme la vôtre! Je ne crains pas de varier un mot célèbre : « Les grands sentiments viennent des idées. »

L'idée, c'est Dieu le Saint-Esprit, Dieu pour le petit

nombre, Dieu du mage et du daïmon : il n'y a qu'une voie pour aller à lui : la subtilité. Et Vous êtes un très subtil, mon Aimé Pair. Je dirais même un trop subtil, puisque je dois, pour tous ceux qui n'ont pas entendu Votre parole enthousiaste et spécieuse à la fois, expliquer une supériorité qui n'a pas encore voulu se prouver.

Epris de la perfection même, mystique de Beauté, goûtant d'ineffables joies à concevoir et à approfondir, Vous tardez à produire comme si nous vivions en ces temps harmonieux où l'artiste pouvait écouler sa jeunesse dans une oraison mentale devant le Beau, avant d'œuvrer.

Entre l'anarchie des lois et les ébranlements ethniques qui approchent, les derniers latins ne voient pas quel devoir de Noë leur est offert.

Il s'agit de sauver la civilisation, du prochain déluge, humain celui-là et plus épouvantable que l'autre, celui des choses ; il s'agit de sauver les notions sacrées et de réunir les éléments de la culture, pour refaire de la lumière, après l'an deux mille.

La Rose+Croix sera peut-être l'arche sainte où se réfugieront l'Abstrait et la Beauté, sa parèdre ; sans préjuger d'un aussi grand rôle, haussons notre zèle vers cet effort et soyons prêt à servir et à mourir autour de cet étendard rose et noir que le vent d'aucune passion n'agite, et qui ondoie au souffle unique de l'enthousiasme de l'Absolu.

Tels les sentiments de nos causeries cardinalices, où

jamais une divergence n'a paru, quand nous déchiffrons le mystère.

J'ai causé avec le plus grand causeur, Chenavard, et, quoique je n'ai pu encore, malgré mon désir, rencontrer l'admirable Ruskin, je ne crois pas qu'il y ait un consultateur esthétique qui vous passe, mon Aimé Pair.

Votre théorie des tempéraments suffit à montrer Votre science de physiognomie : mais en Vous l'esthète se double d'un artiste. On le verra au traité des sept types planétaires où Votre crayon réalisera ma notation, en attendant que Vous vous révéliez peintre.

Pour moi, Vous êtes déjà admirable, penseur à chaque moment de Votre parole, chevalier, dans la fidélité que Vous m'avez vouée et dont je suis fier.

La force qui nous meut, comme dirait le Dante, notre auguste patron, est cette foi dans le Graal eucharistique qui reste la montée des plus rares comme le salvement de tous et qui nous affrontera pendant l'éternité avec la Rose céleste, parce que nous aurons été mages et fidèles, artistes par la rose et par la croix chrétiens.

SAR PELADAN.

PRO CORONA

Si Paris a vu une tentative de rénovation esthétique, similaire au mouvement pré-raphaéliste des Ruskin, Rossetti, Burne Jones, Watts, malgré des toiles intruses, exposées par trahison :

L'honneur en est à la Rose † Croix.

Si Paris a entendu pendant la semaine sainte à Saint-Gervais, Saint-Protais, les sublimités vocales de Palestrina et des vieux maîtres sacrés : l'honneur en est à la Rose † Croix qui a fait exécuter la messe du pape Marcello.

Si le salon des Champs-Élysées a tenté de faire entendre les jeunes compositeurs :

L'honneur en est à la Rose † Croix, qui avait préparé la sonate du clair de lune de Benedictus.

Si Monsieur Francisque Sarcey, devant le Fils des Etoiles, *classique d'écriture, calme et simple de fabulation, a dû, débouté de ses ordinaires prétextes soi-disant traditionnels, s'avouer le naïf ennemi de l'art noble, en n'osant prononcer et prétendant avoir dormi : l'honneur en est à la Rose † Croix.*

Si, aux soirées des 24, 26, 28 *mai, au théâtre d'appli-*

cation, les mondains ont entendu une énonciation magique sur l'amour, l'art et le mystère :

L'honneur en est à la Rose † Croix — en sa première geste esthétique.

La geste seconde de 1893 commencera par une série de conférences du Sar en Belgique et en Hollande, et la publication de la constitution de l'ordre; non plus seulement dans sa branche esthétique, mais selon l'amplitude d'une véritable confrérie universelle des intelligences, aura lieu fin octobre.

La réforme du théâtre sera poursuivie par la tragédie du Sar Merodack, *et l'accommodation de la musique et du poème par le* Mystère du Graal, *que Benedictus a réalisé en mysticité subtile.*

Enfin, en mars-avril, aura lieu un second salon, vraiment idéaliste, où le Sar seul maître, répondra de tout à tous.

Non nobis, Domine, sed nominis tui gloriæ soli.

S. P.

NOTE POUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

REFUS DE L'ODÉON

LE PRINCE DE BYZANCE

Drame wagnérien en cinq actes.

A été refusé, au théâtre national de l'Odéon, le 7 avril 1890, en ces termes courtois, par M. Porel :

MONSIEUR,

La situation de Cavalcanti, qui croit le prince Tonio un homme et qui l'aime « mystiquement » ; celle de Tonio se disant androgyne ou ange ; l'accusation de sodomie lancée par la marquise sur vos deux héros : tout cela ferait votre drame effroyablement dangereux à la représentation. De plus, si étrange, si curieux qu'il soit, il est d'une longueur formidable. Enfin, ce qui est plus grave, je crains bien que le public ne puisse comprendre les sentiments et le langage de vos personnages. Il y a dans votre œuvre du mysticisme, du néo-platonisme, de la philosophie quelque peu ténébreuse, des abstractions... ; de très belles choses qui, à mon avis, effrayeraient la grande masse des spectateurs, à qui je dois songer malheureusement en montant une pièce qui coûterait fort cher.

Pour ces raisons, Monsieur, j'ai le regret de ne pouvoir accepter votre drame *le Prince de Byzance*.

POREL.

DEUXIÈME NOTE POUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

REFUS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE PRINCE DE BYZANCE

Drame wagnérien en cinq actes.

A été refusé au théâtre national de la Comédie-Française le 27 mai 1891, en ces termes archi-courtois, par M. Jules Claretie.

CHER MONSIEUR,

Je ne vous conseille point de présenter officiellement le *Prince de Byzance* aux lecteurs de la Comédie.

Ils vous diraient, après moi, que votre drame romanesque ne serait certainement pas reçu par le Comité.

« C'est mon *Rienzi*, m'avez-vous dit quand vous me l'avez apporté, mon *Rienzi* en attendant mon *Lohengrin*. »

Eh bien, dans un drame, toute la musique du monde ne peut remplacer l'action, une action claire, précise, nettement définie.

La forme, quelque précieuse qu'elle soit (précieuse dans le bon sens) ne donne pas la vie aux êtres que le public doit et veut comprendre. Le lyrisme de vos personnages ne remplace pas l'humanité, qui, sur les planches, les misérables planches, est la grande et peut-être la seule vertu.

Je ne méconnais pas l'œuvre d'art que vous m'avez fait lire, mais je ne crois guère à la possibilié de la représentation du *Prince de Byzance* sur un autre théâtre que celui que pourrait diriger quelque roi de Bavière.

En France, l'art dramatique ne chevauche pas encore sur un cygne.

Et maintenant, allez-vous encore me trouver le mieux bienveillant des écrivains ? Je crains que non. Mais je suis, de vos lecteurs, le plus attentif et le plus curieux, un des plus dévoués aussi, et je reste cordialement à vous.

JULES CLARETIE.

SCHÉMA DE CONCORDANCE

PREMIER SEPTÉNAIRE

I. — **Le Vice suprême** : diathèse morale et mentale de la décadence latine : *Mérodack*, sommet de volonté consciente, type d'entité absolue ; *Alta,* prototype du moine en contact avec le monde ; *Courtenay*, homme-destin insuffisant, envoûté par le fait accompli ; social *L. D'Este*, l'extrême fierté, le grand style dans le mal ; *Coryse,* la vraie jeune fille ; *La Nine,* androgyne, mauvais ou mieux, gynandre ; *Dominicaux,* pervers conscients, caractère d'irrémédiabilité résultant d'une théorie esthétique spécieuse pour chaque vice, qui tue la notion et partant la conversion. Chaque roman a un Mérodack, c'est-à-dire un principe orphique abstrait en face d'une énigme idéale.

II. — **Curieuse** : phénoménisme clinique collectif parisien. Éthique : *Nébo*, volonté sentimentale systématique. Érotique : *Paule,* passionnée à prisme androgyne. La Grande horreur, la Bête à deux dos, dans la *Gynandre* (IX), se métamorphose en dépravations unisexuelles; *Curieuse,* c'est le tous les jours et le tout le monde de l'instinct; la *Gynandre,* le minuit gœtique et l'exceptionnel.

III. — **L'Initiation sentimentale** : les manifestations usuelles de l'amour imparfait, expressément par tableaux du non-amour, car de l'âme moderne générale, faute d'énormon sentimental chez l'individu.

IV. — **A Cœur perdu** : réalisation lyrique du dualisme par l'amour ; réverbération de deux moi jusqu'à saturation éclatante en jalousie et rupture ; restauration de voluptés anciennes et perdues.

V. — **Istar** ; la race et l'amour impuissants dans la vie moyenne. Massacre nécessaire de l'exception par le nombre, ligue antiamoureuse des femmes honnêtes transposant la pollution en portée de haine.

VI. — **La Victoire du mari** : la mort de la notion du devoir ; le droit nerveux de la femme. Antinomie croissante de l'œuvre et de l'amour ; corrélation de l'onde sonore et de l'onde érotique ; invasion des nerfs dans l'idéal.

VII. — **Cœur en peine** : départ d'un nouveau cycle, *Tammuz* n'y est qu'une voix qui prélude aux incantations orphiques de *la Gynandre ; Bêlit* passive, radiante, y perçoit sa vocation d'amante de charité qui s'épanouira dans la Vertu suprême. Elle y évoque une des grandes gynandres, *Rose de Faventine* (XI). — Roman à forme symphonique, préparant à des diathèses animiques invraisemblables, pour les superficiels lecteurs de M. de Voltaire.

LA DÉCADENCE LATINE

SECOND SEPTÉNAIRE

L'Androgyne, monographie de la Puberté, départ pour la lumière d'un œlohite *Samas,* épèlement de l'amour et de la volupté. Restitution d'impressions éphébiques grecques à travers la mysticité catholique. Clef de l'éducation et anathème sur l'Université de France. La quinzième année du héros moderne, c'est-à-dire du jeune homme sans destin que son idéal ; monographie de toute la féminité d'aspect et de nerfs compatible avec le positif mâle.

Stelle de *Sénanques*, étude de positivité féminine : puberté de *Gynandre* normale.

IX. — **La Gynandre,** phénoménisme individuel parisien. Ethique : *Tammuz*, protagoniste ionien orphique, réformateur de l'amour ; victoire sur le lunaire. Érotique : usurpation sentimentale de la femme. Grandes Gynandres. Rose de Faventine, Lilith de Vouivre, Luce de Goulaine, Aschera, Aschtoret, personnages réapparaissant de l'*initiation sentimentale.* L'habitarelle, la marquise de Nolay, Lavalduc, y reparaissent aussi. La Nie en partie des dominicaux. En ce livre se retrouve le grouillis de soixante personnages qui fait préférer le I de l'Éthopée aux suivants ; en ce livre aussi, toutes les déformations de l'attrait nerveux, les antiphysismes et la psychopatie sexuelle, d'où il découlera que les auteurs récents ont tous touché à cette matière en malpropres et en niais.

X. — **Le Panthée** : l'impossibilité d'être pour l'amour parfait, sans la propicité de l'or. Amour parfait entre deux œlohistes, égrènement des circonstances plus fortes que la beauté et le génie unis par le cœur. Démonstration que l'amour dans le mariage ne peut être tenté que par les riches ou les simples.

XI. — **Typhonia**, héros : Sin et Nanah, Stérilisation de l'unité lyrique par le collectif provincial. Démonstration de la nécessité de la grande ville pour désorienter la férocité de la bourgoisie française ; sermon du P. Alta sur le péché de haine ou péché provincial.

La province n'existe pas pour la civilisation : le vice lui-même ne la polit pas. Aucun génie ne résiste au face-à-face avec la province. Envoûtement par le collectif.

XII. — **Le dernier Bourbon.** La race et l'honnêteté décadentes plus funestes que la vulgarité et le vice. Problème de la politique. La raison monarchique et la déraison dynastique en ce cas Chambord. Personnages du *Vice suprême !* le prince de Courtenay, le prince Balthazar des Baux. Rudenty (Curieuse), Marestan, duc de Nîmes, Marcoux. Peinture du dernier boulevard de légitimité, pendant l'exécution des décrets de l'infâme Ferry ; étude des progressions animiques collectives et de l'âme des foules. Horreur de la justice française, billevesées de la légalité. Démonstration que les catholiques français sont des lâches, et que l'histoire de ce pays est finie. Dans la chronologie de l'Ethopée, le XII est antérieur au *Vice suprême.* On y voit les débuts de Marcoux, l'élection de Courtenay.

XIII. — **La Lamentation d'Ilou** : défaite des grandes volontés de lumière : Ilou, Mérodack, Alta, Nébo, Nergal, Tammuz, Rabbi Sichem, du *Finis Latinorum :* Oratorio à plusieurs ententements. Jérémiades où Alta donne la preuve théologique ; Nergal, psychique ; Tammuz, érotique ; Sichem, comparée ; Mérodack, magique ; Ilou, extatique ; que la Latinité est finie.

XIV. — **La Vertu suprême**: le «quand même » des volontés de lumière, après l'évidence de l'irrémissible damnation du collectif.

Mérodack y réalise tout à fait la Rose-Croix commencée au château de Vouivre (VII). Bèlit tient le premier plan féminin avec la plupart des gynandres (IX); Tammuz, Alta, Sichem, Nébo, Paule Riazan, Samas y rayonnent. Les originaux du salut, excentriques de la vertu, poètes de bonté et artistes de lumière: *aristie future !*

AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

RESTITUTION DE LA MAGIE KALDÉENNE, ADAPTÉE A LA CONTEMPORAINETÉ

ÉTHIQUE

COMMENT ON DEVIENT MAGE? Méthode d'orgueil, entraînement dans les trois modes pour l'accomplissement de la personnalité : ascèse du génie et de la sagesse. In-8°, Chamuel. (2e édit.)

ÉROTIQUE

COMMENT ON DEVIENT FÉE? Méthode d'entraînement dans les deux modes pour l'accomplissement de la Béatrice et de l'Hypathia : ascèse de sexualité transcendante, restitution de l'initiation féminine perdue. In-8°, Chamuel, 1892 : 7 fr. 50.

PNEUMATIQUE

LA SCIENCE D'AIMER, normisme de l'attract : transcription de la sensation en idéalité. Art du mirage appelé « bonheur », règles du choix esthétique et hyperphysique de la constance.

ASTROLOGIE

LES SEPT TYPES PLANÉTAIRES, méthode kaldéenne pour la divination à vue, la connaissance des vocations, calcul des probabilités appliquées au devenir passionnel : prophétisme de la fatalité des mariages d'après le planétarisme kaldéen.

Cette astrologie sera publiée en albums.

I. LES SEPT TYPES PLANÉTAIRES DE LA FEMME.

II. LES SEPT TYPES PLANÉTAIRES DE L'HOMME, MALÉFIQUES ET BÉNÉFIQUES.

III. LES PLANÈTES MÊLÉES.

IV. LE SEPTÉNAIRE HISTORIQUE.

V. LES CONTEMPORAINS DEVANT LES PLANÈTES.

PRONAOS

Peut-être de fierté, peut-être de souillure, escolier écoutant les voix de l'insomnie, mauvais garçon ou clerc, et futur chevalier de Malte ou des meschines.

Peut-être de péché, peut-être de vertu, bachelette épelant la vie dans la chanson du vent, truande ou demoiselle, et bientôt consacrée à Marie ou Vénus.

La Queste du Graal, proses choisies des dix romans avec dix dessins. (In-18.)

Et tes nerfs n'ont subi, cordes sentimentales, aucun doigt dissonant, viole où l'harmonie dort entière, clavecin de silence.

L'Androgyne. (VIIIe roman de l'*Éthopée*. Dentu.)

De quel nom t'appeler, inconnu que j'attends ?

La Victoire du Mari. (VIe roman de l'*Éthopée*.)

Isole-toi, médite, écoute le silence, l'abstrait te parlera.

Comment on devient Mage. (In-8. Chamuel.)

Il y a les œuvres d'Esther et celles de Béatrice : Choisis.

Comment on devient Fée. (In-8. Chamuel octobre 1892.)

DYPTIQUE 1

Typhonia, la ville sans âme, grouille aux rayons d'or rose du couchant.

Au mont Zigur rêve parmi les pins, Sin, l'éphèbe aux longs cheveux; la mauvaise cité se réveille de la morne chaleur.

Un bruit monotone et fade s'élève, fait de bâillements et de pieds traînant leurs socques : la mollesse des brutaux ainsi s'exhale.

Sin regarde, avec l'obstination de la haine, ce panorama trop souvent contemplé.

Plus haut que les clochers, un beffroi dresse une forme plate et lourde, le crocodile, emblème du pays, ancien dieu des premiers habitants.

L'Amphithéâtre développe son ellipse de pierre ; là, vingt-quatre mille brutes, cependant baptisées, viennent le jour du Seigneur se polluer à ce spectacle infâme de quelques fils de tortionnaires espagnols suppliciant l'animal noble par excellence, le taureau sublime.

Sin, parfois, a été offusqué jusqu'au sommet du Zigur par l'âcre odeur du sang répandu ; les soirs où Typhonia,

osa sous le ciel radieux étaler ce vice, que le marquis de Sade du moins cachait, en un spectacle où dix taureaux avaient succombé parmi les entrailles répandues de vingt chevaux.

Le jeune homme aux longs cheveux sourit, en songeant que la Typhonienne de seize ans, destinée à l'honnêteté bourgeoise, reçoit sa première impression de volupté, au coup d'épée d'un histrion.

Oh ! la ville où les femmes perdent toutes leur virginité sur les gradins d'un cirque, au beuglement d'une bête dont les flancs sont déchirés.

Le dégoût tourne à l'effroi.

« Boglie, » murmure-t-il.

Son œil a rencontré le cercle irrégulier de platanes qui déroule sa ligne verte sur huit kilomètres, ceinturant la cité, et la sépare des faubourgs. Le mot de Dante lui revient pour ce que les Typhoniens appellent le tour de ville, cercle d'horreur provincial d'un abrutissant vertige.

En deçà, les bâtiments parallèles de la prostitution et de l'armée, les deux servitudes civilisées, l'exutoire des deux instincts, le legs de Kaïn, rut et meurtre.

Loin, à l'extrémité opposée de la ville, un point imperceptible amène la joie aux yeux de Sin ; avec une ténacité tendre et aspirative, il le fixe comme la porte de salut, le vomitoire par où s'évader à jamais de Typhonia, ce seuil de toute joie, la gare qui mène... ailleurs !

Ailleurs ! Voilà l'énigme de cette rêverie et le désir qui emplit cette jeune âme et la devise de sa débutante volonté.

Ailleurs ! Le ciel est beau cependant à Typhonia, et le

mont Zigur propre aux méditations adolescentes. Ces jeunes filles, aux Daphnis bateleurs et assassins, ces lubriques du cirque, ont peut-être les lèvres chaudes!

Ailleurs ! En autre lieu, nul ne l'attend, rien ne l'appelle ; il ignore tout du monde. Son imagination juvénile ne lui suscite pas le mirage d'un Eldorado.

Ailleurs ! cependant pour fuir cette atmosphère qui suffoque l'âme, et ne pas s'enliser dans cette routine où périrait la pensée.

Ailleurs ! Comme l'effroi d'un lieu hanté, comme à l'angoisse d'un danger approchant et invisible, le désir de fuir palpite chez l'éphèbe.

Ailleurs ! Cette terreur panique qui dissout les armées, disperse les idées de Sin ; il ne raisonne plus, il aspire au départ, aveuglément.

Ce fameux sentiment du sol natal, l'amour de son clocher, cette passion moins qu'animale, végétale pour le lieu du berceau, qui menait les Suisses mercenaires au suicide, la nostalgie patriotique, sentiment rudimentaire de l'être informe, est devenu en ce jeune homme une exécration vive et forte.

Il n'a pas encore souffert des lois, à peine des hommes ; son inconscient seul guerroye contre le collectif astral de la ville.

Quelle est donc l'antinomie entre cet individualisme et l'ambiance ?

A cet âge, il n'y a pas de doctrine déterminante ; on ne souffre que de son vide, et l'aspiration à seize ans n'est que d'une sorte ; pour tous, elle revêt les traits de la femme :

il n'y a donc à Typhonia aucune femme à aimer ou pour l'aimer.

Le paysage emprunte son caractère du clair-obscur, et les lieux agissent sentimentalement sur nous. Un cher souvenir a peuplé d'arides déserts ; on aime toujours le lieu où on affirma sa personnalité ; or, le moyen général de cette affirmation, c'est l'amour.

Nous aspirons violemment sans formuler, et, lorsque faiblit le désir, alors conscients, nous savons son nom par sa mort, et nos vœux se révèlent en s'épuisant. Surtout à l'éveil individuel, la perception est obstruée par ce génie de l'espèce qui a trompé Schopenhauer et aussi par l'ascendant social.

Se conquérir sur la série et l'ambiance, sentir et penser librement est une telle entreprise que nul n'y parvient de lui-même ; il y faut la leçon des plus grands esprits et l'appuyement au passé, comme l'orientation abstraite.

Or, à l'âge de Sin, on n'est ni assez savant ni assez pur pour les méthodes hermétiques et l'essor idéal ; on vit des impressions typiques plus que personnelles, et la singularité confuse subit la Norme originelle.

L'Art psychologique doit choisir cette période de la croissance animique où l'individu, qui se dégagera plus tard du général, ne se particularise pas assez pour sortir du type.

Chérubin balbutie avec un charme exquis cette même puberté qui oppresse pâtres et manouvriers.

Réel en son trouble, le page de Mozart ne diffère de tous que par la joliesse d'expression, et n'est-ce pas toute l'esthétique, une réalité de sentiment irréalisée par la forme?

Sin aspirant à fuir Typhonia n'était que l'âme insatisfaite dans sa tendance la plus banale, le complémentarisme.

La ville où il gémissait était immonde, sans doute, mais il ne l'eût pas senti, pensant à un rendez-vous souhaité, au lieu de cet esseulement sur le mont Zigur, parmi les pins.

Son désir, informe et intense à la fois, il l'avait ainsi formulé en cette prose.

L'INCANTATION DE LA FÉE

I

Dans l'âme informe de l'enfant, tu entres après Dieu, rivale de l'ange gardien ou du diable; les nourrices t'évoquent pour endormir ou corriger, Titania ou Sycorax; figure initiale du Destin dextre ou senestre, Providence profane, ô païenne survie, premier symbole à l'aube de l'esprit, emblème auprès de tout berceau, bonne ou mauvaise, ô Fée.

II

Sous la tente de peaux vers le pôle, sous les lambris des cours, au pays des dattiers et au pays du thé, tu présides partout à l'éveil de l'âme, norne ou péri, Nicneven ou Abonde.

Enchanteresse ou nymphe, tu fus la Dame des êtres instinctifs, et les Platoniciens ne purent que hausser ton image, Morgane ou Viviane, élèves de Merlin, sortes de Diotime, et vous Mélusine et Alcine, aïeules de la Béatrice, ô Fées.

1.

III

Reine de l'invisible, passante de la nuit, c'est toi qui rôdes, en forme long voilée, sur les mornes étangs.

Le vent qui se lamente dans les grands corridors, n'est-ce pas ta complainte, comme le lunaire rayon nous paraît ton sourire. Daimone, tu as résisté à l'exorcisme. Par toi le paganisme encore survit chez le chrétien, être qui n'est pas l'ange et qui n'est pas la femme, diablesse, ô Kere, ô Fée.

IV

L'enfant grandit; ton image s'augmente des traits de son désir ; tu donnais les jouets, tu donneras peut-être le bonheur.

Une insomnie a-t-elle révélé l'éphèbe à lui-même, ou bien seul et comme perdu dans la forêt qui rêve, s'est-il senti faiblir d'une peine confuse et délicieuse. Le rayon de la lune a-t-il pâmé son cœur d'une angoisse qu'il ignore amoureuse ; pour l'âme poétique au premier trouble, la Femme, ô Fée, c'est toi.

V

Le premier mouvement de l'amour va vers toi, l'invisible charmante. Tes mains, aux doigts fuselés, sont plus que belles, puissantes. Oh ! ces mains protectrices devenant caressantes et cueillir le baiser aux lèvres qui conseillent ; passionner la sagesse, sans la faire cesser ;

étreindre, réunies, Athêné, Aphrodite, et joindre ainsi la fortune au plaisir, et le sceptre au baiser, ô rêve de tous les rêves, ô Fée.

VI

Mais tu ne parais pas, la chair, la vie commandent. On obéit, pourtant tu restes le poème caché de l'âme.

En vain, la maîtresse et l'épouse s'efforceront, vives dans la passion, dans le devoir austère, ton règne continue sur l'âme, dès le berceau conquise; et Don Juan lui-même, à travers mille cœurs émus, sur mille corps offerts, te cherchait seule, Femme au-dessus de la femme, ô Fée!

VII

Oh! ce serait si doux, de s'abdiquer devant un être tendre et fort, d'être guidé étant charmé et d'obéir dans une extase! S'abandonner ainsi sans remords, sans réserve, sur le sein consolant d'un être très subtil! « Je voudrais être fée, » parole coutumière de l'amante à l'amant, et qui révèle, pour suprême destin, la féerie, c'est-à-dire, parfois, de jouer sur la terre le rôle de justice et de bonté, sous la forme charmante, ô Fée!

VIII

L'amante, Yseult ou Brunehilde, se livre corps et âme; mais la vie vient, terrible, et couche dans la mort le

couple qui la défia. Toi, Fée, tu portes la victoire, et le don de toi-même est le moindre de tes bienfaits ; du bouclier de la Walkyrie tu couvres ton Siegmund, et ta baguette frappe des coups aussi sûrs que Northung, tutélaire beauté, femme par la tendresse, par le pouvoir déesse, ô Fée !

IX

Le baiser n'est qu'un nom du bonheur et une forme du désir ; le bonheur ou se varie ou cesse, et nul désir ne vaut qui ne naît pas du Ciel.

Dieu a voulu, à l'instar des églises, les grands chefs-d'œuvre dispersés. Oh! pauvres yeux, ceux qui se fermeront sans avoir vu Saint-Pierre et l'Alhambra, le Parthénon et la Sixtine, et Cologne et Cordoue, le Mosé et la chasse d'Ursule ; pour aller à ces Mecques, il faut du viatique et le cheval ailé fortune, Fée pérégrine, ô Fée !

X

Es-tu blonde ou brune? Nul n'a jamais précisé ton charme ; tu es celle qui réalise tout. Que tu paraisses, Altesse ou fille de Yankee, l'envie se tait et la calomnie cesse ; du bout de ta baguette, tu chasses la misère : la santé elle-même obéit à ton sourire : tu es Dame richesse pour le pauvre, reine devant l'ambitieux ; le poète t'appelle Muse, le savant Vérité.

Comme le grand Arcane de magie qui donne d'un seul

coup les lois de la terre et l'âme, tu combles tous les vœux par ta seule advenue, ô Fée !

XI

Tu es tout l'idéal sous les traits d'une femme : les poètes qui t'ont conçue épuisèrent à te peindre le rose de leurs rêves ; gloire à qui t'inventa, ô chère inexistante que notre défaillance adore, et que Dieu ne permettrait pas.

Tant de pouvoir et l'âme passionnelle, tant de beauté et nul effort, on oublierait le salut même, belle toute-puissante, ô Fée !

XII

Une autre te remplace, austère et redoutée, une étrange mégère semblable aux sybilles voûtées et que nul jamais n'attendrit. Plus on lutte vaillant, plus elle nous accable ; mais, à travers les larmes, elle conduit vers une clarté d'outre-monde, où croissent des lauriers étincelants, que les anges tressent en couronne. C'est la réelle et la toujours présente, ta rivale, qui porte un seul nom sous les divers cieux, c'est la Douleur, ô Fée !

DYPTIQUE 2

Typhonia, la ville sans rêve, dort aux rayons opalins de la Lune.

De son lit de pensionnaire où elle rêve, étreignant avec une inconsciente grâce son coussin, Nannah, la vierge aux cheveux rouges, regarde par la fenêtre du dortoir dont le volet n'est pas fermé les nuages qui se pressent courant à quelque fête du ciel nocturne.

Un silence vide et nauséeux plane ; on dirait le repos immérité de paresseux, le sommeil d'êtres qui ne connurent jamais une féconde insomnie : la stupidité d'une agglomération ainsi s'exhale.

Nannah regarde, avec l'obstination de l'envie, les nuages cursifs d'un gris argenté, les heureux nuages qui raillent en passant la ville stagnante.

Flottant parmi les tuyaux de cheminée, un drapeau se dresse au-dessus de la large bâtisse qui fut un couvent, qui est, à cette heure, un lycée de filles.

Là, vont désormais les filles pauvres, d'abord écolières, ensuite enseignantes ; là, l'État entraîne des gynandres et fabrique des déclassées. Nannah souvent s'offusque, en

son droit sentiment, de voir le pédantisme gâter déjà une quinzième année ; elle sent que le destin de la femme, même pauvre est autre que le professorat, et un mépris, encore immotivé, mais distinct, lui entre à l'âme pour les hommes, qui déforment ainsi la femme.

La vierge aux cheveux rouges se navre en songeant qu'elle quittera le banc de l'élève pour la chaire pédagogique et qu'après avoir perdu de belles années en vains exercices de mémoire, ignorante, mais répéteuse de manuel, elle présidera à cette même culture psittacine.

Devant ce destin, elle s'effare.

« N'importe où, hors d'ici, » murmure-t-elle.

Ce n'est pas seulement le cloître scolaire qui l'effraye, mais la ville mauvaise et hypocrite, pour qui la couleur de ses cheveux et l'éclat de son teint seraient déjà des griefs.

Elle a lu des contes où les chevaliers surgissent devant les jeunes filles abandonnées et les emportent vers le bonheur ; mais quel espoir possible ? Les sœurs, les cousines rapportent de leurs vacances et les externes tous les jours du foyer, les mille détails immondes qui remplissent la vie des jeunes Typhoniens.

Les frères et les cousins de ses compagnes d'étude lui paraissent monstrueux et plus proches de l'animalité que de son espèce.

« N'importe où, hors d'ici ! »

Cri de l'instinct et protestation de la race morale plus impérieuse que le physisme sériel.

Elle sait, elle sent cette hostilité, la pire, faite de différence native et non de passion.

Heureux qui espère sans rêver et dont la vie se modifiera sans miracle. Nannah scrute son destin et se flatte d'une intervention salvatrice.

L'Amour seul sauve une vie perdue, seul il fait ces avènements et ces triomphes que le roman récite. Quel Persée pour la provinciale, sinon l'époux? Et quel époux autre qu'un riche à l'époque où les mauvais enchantements de la vie se dissolvent par les ors, non par le glaive.

Elle rêve la délivrance, évoque la liberté ; son cœur bat de reconnaissance anticipée au lieu d'une prévision de tendresse.

Avant ce siècle, l'Art ne reflétait que les misères noires, la faim et le froid, la mansarde et le côté tableautin de la pauvreté. On a révélé l'horreur de la pénurie décente et ce qu'on peut souffrir d'un gant troué, d'une bottine fendue : de cette peinture est née chez d'idéales natures l'horreur de certaine privation. Telle jeune femme qui vivra un temps de pommes de terre ne supporte pas l'idée de passer une semaine sans bain et un jour sans poudre de riz.

Il a suffi de cette préoccupation pour substituer dans l'âme de la contemporaine non pas l'intérêt à la passion, mais une exigence de superflu avant le sentiment.

Est-ce un sens pratique qui fait subordonner la finesse du linge à la nourriture et tel autre raffinement au bien-être positif? ou plutôt l'être subtilisé physiquement subit-il l'exigence nerveuse de son animalité sélectée?

Nannah rêve, tantôt sentimentale, tantôt inquiète, de vétilles à elle précieuses, et sa pensée s'exprimerait ainsi, en s'élevant.

L'INCANTATION DE L'ENCHANTEUR

I

Prince charmant ou errant chevalier, fils de roi ou magicien, héros ou poète, que tu portes la targe, la robe constellée ou la lyre, tu es toujours très beau, très jeune et très vainqueur ; et ta beauté et ta jeunesse et ta vaillance, tout cela, tu le mets aux pieds de quelque femme, persécutée et pure, Ange terrestre, ô Enchanteur !

II

Pendant la nuit peureuse et lente, les vierges se penchent vers l'ombre, ouvrent leur âme à l'invisible, exhalent leur désir ou leur peine, avec un vague espoir d'être entendues de lui.

De lui qu'elles ignorent et qui les hante, de lui, l'Aimé, qui n'est autre que toi, Enchanteur !

III

Combien de femmes ainsi appellent, dans la nuit, An-

dromède un Persée, Angélique un Roger, Agnès son Valère, Héro son Léandre.

Combien de Seiglinde sous des Hundings gémissantes appellent leur Siegmund, combien d'Elsa leur Lohengrin, de Sarah leur Axel, ô Enchanteur !

IV

La faiblesse d'abord conçoit la force, son contraste, mais sous un bel aspect. Celui qui tue les méchants et les monstres, qui rend la liberté et leur rang aux princesses, le vainqueur du dragon, du roi mauvais, qui châtie les brigands et partout fait justice : on l'admire d'abord, il ressemble à saint George, à Michel ; bientôt on le conçoit, demandant la douce récompense de sa prouesse ; on rêve t'enchanter, ô Enchanteur !

V

Cette vision, rien ne l'efface, ni vertige, ni sacrement ; quand le cœur serait plein et les sens satisfaits, il suffit d'un désir, d'une robe couleur du temps, impossible à vêtir, ou d'une joie royale à renoncer pour que le cœur retourne au rêve primitif et t'évoque, ô doux Puissant, amoureux magicien, ô Enchanteur !

VI

Mais tu ne parais pas : la vie impérieuse lasse bien-

tôt cette attente idéale ; cachée au fond du cœur, ta délicieuse image demeure.

En vain, l'amant et l'époux s'efforcent, Roland de l'Arioste ou époux très chrétien.

Son règne continue sur l'âme de la femme, et la coquette et la galante, parmi les aventures et les étreintes, ne cède qu'en pensant que celui qui la presse, c'est peut-être toi déguisé, ô Enchanteur !

VII

Oh ! ce serait si doux de servir en esclave un homme sans faiblesse, d'être guidée étant charmée et d'obéir dans une extase. Savoir que son idole n'a pas de pieds d'argile, que demain ne raillera pas l'enthousiasme d'aujourd'hui.

« Je voudrais être un enchanteur, » parole coutumière de l'amant à l'amante et qui révèle en nous l'ambition divine et sacrilège du miracle.

Enchanter, c'est faire du paradis dans une âme, ô Enchanteur !

VIII

Siegfried trahit sa foi ; Tannhauser méconnaît la tendre Elisabeth : si le héros défaille, que sont les autres hommes, inaimables vraiment ? L'un a le génie, qui est pauvre, l'autre possède l'or qui est laid, tandis que toi tu portes les trésors et les hymnes, et ton jeune baiser est le moindre de tes prestiges, ô Enchanteur !

IX

Le baiser veut le luxe, et l'amour un décor renouvelé sans cesse, sinon c'est le devoir amer et grand, trop lourd pour être désiré et morne pour ceux qui, courageux, l'accomplissent.

L'Amour est pérégrin, prodigue, et passe de la nef au cheval indompté.

Vainement, on voudrait le fixer au foyer ; il lui faut le grand vent des fantaisies errantes et l'imprévu des yeux et les ciels divers, pour qu'il se renouvelle en déplaçant sa tente, ô Pérégrin, ô Enchanteur !

X

Es-tu blond, es-tu brun ? Qui donc y a pensé ? tu es tout, étant lui. Tu peux paraître, prince ou bandit, et la pudeur obéira au mouvement de ton panache. Tu guéris de l'ennui, tu combles tout le vide. Pour la pauvresse, argentier ; ange pour la dévote ; pour toutes, Roméo, Galaor ou Tammuz, pour toutes tu es Dieu, ô Enchanteur !

XI

La femme épuise tout son rêve à te mieux concevoir ; si elle te voyait, te reconnaîtrait-elle ? Pour acquérir le plein pouvoir, l'enchanteur a renoncé à sa jeunesse ; la pensée brille dans ses yeux et non pas la tendresse ; il est esprit, idée, et si peu homme ; il plane, et ses désirs, il les

a jetés comme des aigles, au delà de la vie, au delà de l'amour, n'est-ce pas, Enchanteur ?

XII

Au delà de la femme, hélas ! A ce seul prix, il a mérité la puissance, et si, revenant sur son vœu, il aimait, dès lors simple mortel et sans prestige, il ne serait plus lui.

Et toi-même, ô Femme qui soupires, rêve assez seulement pour en souffrir, afin que ton âme ennoblie devienne après la mort une âme fée, et tu rencontreras alors, parmi l'éther, ton époux, l'Enchanteur !

PRÉDELLE

L'Ange qui préside aux nobles destins, le céleste vagateur sans cesse à la recherche de l'exception, Atahel, suspend son vol au-dessus de Typhonia, la ville sans cœur et sans rêve.

Les ailes étendues et presque immobiles, il regarde de son regard spirituel, il écoute de son attentivité divine.

Voici qu'il remonte dans l'espace, offusqué par les exhalaisons combinées de la brutalité des hommes et de la bêtise des femmes.

Le radieux esprit bat des ailes comme une coquette délicate agite son éventail dans une méphitique atmosphère : son devoir, la queste des âmes, seul le retient, et vainement il interroge la cité mauvaise sans que rien de pur monte l'avertir d'une belle âme.

Soudain, il aperçoit d'une même impression Sin, l'éphèbe aux longs cheveux, qui dort affaissé sur ses livres à côté d'une lampe qui charbonne, et Nannah, la vierge aux cheveux rouges qui s'éveille et tord ses bras, pleine d'ennui et d'idéal refoulé.

Alors, fier de ces deux découvertes, du bout de son doigt

rose, en lettres de lumière, il écrit sur une belle plume de son aile gauche Sin-Nannah, et son ongle fin unit ces noms par une accolade qui mêle leurs destins.

L'aube blanchit le ciel à l'horizon. Sin s'est réveillé souriant à un rêve vague et délicieux.

Nannah s'est dressée comme si une douce main la touchait.

Tous deux bénissent le jour qui naît, émus sans cause, tandis que l'Ange de l'exception, Atahel, emporte leurs noms accolés sur une belle plume de ses ailes qui palpitent déjà hors du ciel, dans l'éther.

TYPHONIA

LIVRE PREMIER

IDYLLES PROVINCIALES

Il est des cœurs patients qui s'obstinent et qui cherchent, conscients de leur sort, le seul être euphrasien. — Salut aux obstinés qui ne boiront l'ivresse qu'en des coupes frappées aux armes de leur rang.

La Queste du Graal, proses choisies des dix romans, avec dix dessins.

Auprès de la Province, cette marquise de Sade, qui ne jouit qu'au saignement des âmes, Paris est bon, Paris est chrétien.

L'Initiation sentimentale, IIIe roman de l'*Éthopée* (Dentu).

Poète inconsolable de n'être pas un génie, mystique désolé de n'être pas un saint.

Le Vice suprême, Ier roman de l'*Éthopée* (Dentu).

Efforce-toi, mon disciple, de ne jamais inspirer de sentiment extrême.

Comment on devient Mage. In-8 (Chamuel).

Il faut qu'on te féconde l'âme comme le corps; prends donc garde.

Comment on devient Fée.

I

LA PROVINCE

Balzac, l'homme qui a fait passer par son vaste cœur le plus grand fleuve de sentiments ; Balzac, ce confesseur de toute âme moderne, ce miroir sans rival où les anges se reconnaîtraient comme aussi le dernier des commerçants ; Balzac, qui, seul dans l'art universel, a créé une société faisant tenir dans la forme soi-disant amusante du roman la série complète de l'hominalité civilisée ; Balzac, que Wagner, son seul rival pour l'amplitude du génie, considérait comme éponyme du siècle ; Balzac, notre Homère, a tout transfiguré dès qu'il a peint, et son Paris comme sa province sont faux, à la façon d'un grandissement au carreau partant du modèle évidemment, mais pour aboutir au gigantesque.

La province du *Curé de Tours* et d'un *Ménage de garçon* passionne d'intérêt, parce que les âmes y sont tendues au point esthétique.

La province réelle ne présente, au contraire, que des

âmes relâchées, lentes et paresseuses. N'étant ni le village ni la grande ville, la province réduit tout : c'est un Lilliput expansif.

Transplantée à Lyon ou à Rennes, la Parisienne en un an devient sotte, et l'homme le plus supérieur se découvrira des mesquineries, après un trimestre de séjour.

Paris est l'ennemi de l'habitude ; le hasard et l'imprévu tiennent en éveil les facultés ; il y a un fort courant de fleuve qui remue toutes les existences.

La province est un marais : il faut s'habituer, c'est-à-dire s'immobiliser ; l'habitude est un somnambulisme, un état d'inconscience. Aussi voit-on le côté animal de la vie devenir la plus perpétuelle des préoccupations : l'estomac préside aux deux grands actes de la journée ; tandis que le Parisien invite à tout propos et déteste de s'attabler seul, le Provincial évite d'être troublé dans sa seule méditation : manger.

Pris individuellement, les gens de la démocratie se montrent civilisés. Celui-ci wagnérise, l'autre est archéologue, un troisième admire Balzac, d'Aurevilly, Villers de l'Isle-Adam ; mais, lorsqu'ils fonctionnent leur rôle politique, ils fonctionnent le crime.

Séjournant en province, on découvrira un compréhensif des derniers quatuors de Beethoven ou une femme douée de passion : mais le Beethovenien ira régulièrement à la musique militaire, cette infamie, et la passionnée hurlera avec les louves contre les fautes qu'elle désire commettre ou la romanesque qu'elle envie.

Quelqu'un a plus d'esprit que Voltaire : tout le monde.

C'est plus de force qu'il faudrait dire : le collectif enlise l'individu, comme le sable du mont Saint-Michel.

Pour les comparaisons atroces, il faut toujours en venir au militarisme, qui est la communion du Mal et du Laid.

Là encore, que d'âmes sensibles et élevées parmi ces pauvres soldats, que de vraie chevalerie entre ces officiers, si fatalement voués à l'abrutissement ! Isolément, chacun n'excite que la pitié ; collectivement, il n'inspire que l'anathème.

En vertu de cette loi des milieux animiques (1):

Il y a une atmosphère morale où se condensent les exhalaisons de l'âme, et, de même que les exhalaisons physiques corrompent l'atmosphère gazeuse ou respirable, de même les exhalaisons sentimentales corrompent l'atmosphère morale ou sensible.

Certaine condensation psychique éteint l'individualisme comme tel gaz éteint un flambeau.

Les historiens comme les psychologues n'ont pas donné à ce facteur la réalité qu'il possède en effet.

Ne voit-on pas, parmi les religieux, le franciscain différer d'allure comme de pensée, du dominicain, et la nette disparité entre le Breton et le Normand.

La terre marque d'abord sur l'homme l'ascendant chtonien, puis la tribu ou nation, enfin la caste dont il est.

L'être supérieur renie le sol, le pays et la caste ; mais le problème de sa destinée matérielle reste impérieux.

(1) *Comment on devient Mage*, t. I de l'Amphithéâtre des sciences mortes ; 1891, in-8, Chamuel.

Or l'exceptionnel vivant en province ne peut que s'écarter ; il n'échappe pas ; il doit renoncer à toute activité. La société ayant le monopole des moyens d'exister, il faut s'adresser à elle, végéter ou courir le risque de son génie, si on y croit.

Pythagore a dénoncé le phénomène de la déteinte morale d'un être sur l'autre, dans toute intimité ; il a averti aussi les Crotoniates qu'une ville a une âme faite du *consensus* des habitants.

L'âme des villes réunies forme l'âme d'un peuple, et à ce point de force accumulée, il y a génération d'un monstre qui s'appelle patrie ou abstrait collectif.

Ce monstre, beaucoup plus terrible que les dragons légendaires, agit en Minotaure impérieux ; les guerres sont ses hécatombes et ses rites la paix armée.

L'âme collective, si elle ne s'oriente vers le divin, est folle, toujours armée contre l'individu, qui tend à lui échapper.

Une des difficiles opérations de la magie consiste à résister à la pression locale.

Essayez, dans les moments troublés où on gueule la *Marseillaise*, ce chant qui ne résonnera plus dans un demi-siècle, essayez de marcher d'un autre pas que la horde hurlante : vous ne pourrez.

De même voit-on le magistrat revêtir avec sa robe une entité artificielle très différente de celle privée et coutumière.

La théorie miasmatique et surtout celle du microbe s'étend à l'animisme et il y aurait lieu d'écrire une mono-

graphie des dynamismes modificateurs de la personnalité.

C'est une si grande lutte de penser d'après soi-même, que nul ne le tenterait délibérément si, entre se laisser absorber et réagir, la vocation ne choisissait avec une force d'instinct et de normalité.

Le chat subit plutôt une existence inquiète et précaire que s'identifier chiennement à ses maîtres : ainsi l'exceptionnel ; mais, tandis que le noble animal n'a qu'à obtenir sa nourriture, l'intellectuel voit sa sensibilité sans cesse attaquée par le collectif.

La société est un poulpe à tentacules militaire, judiciaire, enseignante, et l'individu ne peut le tuer ni s'enfuir ; il faut qu'il vive dans l'orbe tentaculaire du monstre, en se dérobant à la succion de ses ventouses.

De là le côté excessif, c'est-à-dire défensif des fortes individualités.

A l'âge de Sin, la pieuvre redoutable s'appelle la province ; il faut un amour et beaucoup d'étude pour y échapper.

L'Amour, en province, ne peut exister que dans les propicités familiales, incestueuses à quelque degré, le cousinage, par exemple.

Plus simple et à portée l'étude, le passé contient les boucliers contre le présent et les épées qui soumettront l'avenir.

Après le catéchisme, qui nous révèle la beauté morale, mais sous une forme trop générale, le roman et le théâtre sont les éducateurs de la sensibilité.

Il a fallu la bêtise d'un clergé sans lettres pour mécon-

naître la bénéficité du drame, même du gros drame, et l'importance des romans, comme action imaginative.

Le fruit le plus commun ne serait-il pour le jouvenceau que l'idée de la princesse qui le détournera des femmes communément rencontrées, et pour la jeune fille l'idée du héros qui la défendra contre tous les hommes quelconques rencontrés, que ce serait encore un appoint remarquable.

La grande affaire, c'est de ne pas s'acclimater dans le médiocre, de ne pas prendre le code pour la justice, le lupanar pour l'amour, la guerre pour la gloire et les hommes pour des êtres conscients.

Lorsque Rastignac jette son défi à la ville babylonienne, sur la colline du Père Lachaise, il n'est qu'un conquérant qui se promet de posséder un jour toutes ces prétendues délices et d'en user comme tous, il ne s'élève au-dessus du courant parisien que pour son désir d'y naviguer au profit de ses passions. « Je serai l'un des jouisseurs, » se dit il.

Sin, regardant du mont Zigur Typhonia, contemne, il s'élève jusqu'à mépriser les joies basses ; son orientation touche à l'abstrait par un goût violent pour l'idéal, envisagé hors de lui-même.

II

SIN

Il était beau, d'une beauté de femme ; il était pauvre, d'une pauvreté qui a des gants ; il était supérieur à la façon d'une lyre muette.

Son aspect byzantin pour les superficiels le dénonçait à l'attention d'une sorte gênante ; le manque d'argent le paralysait en toutes ses manifestations, et sa pensée était de celle qu'on admire dans une œuvre et qu'on ne supporte pas chez un anonyme.

Pour proférer les grands dédains impunément, il faut avoir donné preuve de sa hautesse, et ce sera toujours le tort des adolescents de prendre l'allure du chevalier avant d'avoir conquis les éperons, tandis que l'homme qui a prouvé sa force, tend à se bonhomiser, et renonce par désir de plaire à une tenue décorative qui serait cependant acceptée.

Les Sin, à la suite de revers de fortune, étaient venus de Toulouse à Typhonia, transportant avec eux les cendres d'une fille morte à dix-huit ans. On ajoutait que leur grande aisance avait disparu à réaliser les volontés dernières de la morte, et c'était toute la chronique.

Le père était très pieux et possédait une nombreuse bibliothèque ; sur quelques-uns de ses livres prêtés, on avait vu un blason héraldiquement indéchiffrable ; il fréquentait les conférences de saint Vincent de Paul, les deux bouquinistes de la ville et de vieux prêtres.

La mère restait à son foyer, toujours en noir ; on ne la remarquait qu'aux églises et au cimetière.

Le fils passait pour un cancre et impropre à tout ; on lui accordait les plus belles manières du monde et le goût de la lecture.

Aucun Typhonien n'eût ajouté une ligne à ces traits ; la curiosité publique ne s'émouvait pas de cette famille de rentiers, correcte et dévote, qui habitait dans un faubourg une maison vaste.

Seul, le fils Sin était en contact avec Typhonia, qu'il scandalisait « par ses longs cheveux et sa paresse. »

Entré en rhétorique au pensionnat où l'évêque Dydime dégrossissait des laboureurs pour en faire des prêtres, il descendit de classe en classe jusqu'en cinquième, le même mois.

Sin n'apprenait pas de leçons, Sin ne faisait pas de devoirs ; à part cela, c'était un modèle de silence et de tenue.

Sa précocité de jugement, que trahissait son regard, exaspérait les médiocres prêtres typhoniens. Le supérieur, surnommé la Tringle, un bilieux qui portait le tricorne et agitait sans cesse une canne, se sentait ridicule sous le regard de l'élève Sin, qui refusait les arrêts et menaçait de s'en aller à tout instant. Le professeur d'humanités, poupin et lymphatique, au menton rond et rose, l'abbé Aramis, était

l'autre adversaire de Sin et se réjouissait chaque dimanche, lisant les notes, de scander : « Sin, très médiocre. » A quoi l'élève répliquait : « Très mal, si vous voulez, mais non pas médiocre — médiocre vous-même. »

La sodomie florissait au dortoir et en promenade, même en étude ; le neveu de l'économe battait son oncle, les grands faisaient un journal manuscrit plein de pédérastie, et la plupart des professeurs étaient d'honnêtes imbéciles.

Sin aimait la chapelle et les offices, mais sa piété, quoique vive, n'eût pas suffi à le faire demeurer, sans une découverte qui le remplit de joie.

Sous prétexte de l'infirmerie et de réclamer un mouchoir aux sœurs, il errait dans les corridors, ne rentrant en l'étude qu'à la dernière extrémité.

Il remarqua une porte au second étage, murant un escalier de bois qui menait aux combles. Il monta ; ô délicieuse stupeur : pêle-mêle dans un immense grenier, des monceaux de livres. Il en saisit quelques-uns, les feuilleta : tous des mauvais livres, de ceux qu'on met dans l'enfer des bibliothèques.

Il n'avait jusqu'alors ressenti pareille joie. Des mauvais livres ! ce que cela représente pour un jeune esprit : exactement ce que serait la bibliothèque Ouvarof pour un occultiste. Il y a plus dans une pareille curiosité qu'un vif éveil de perversité, il y a l'idée de savoir, il y a le sentiment d'Ève en face de la notion dualiste du bien et du mal, il y a la sainte palpitation de l'être devant l'inconnu et le mystère.

Sin trouva ainsi toute la littérature du siècle dernier, les

Restif de la Bretonne, les Laclos, les Prévost, les Crebillon fils. Il fut déçu : il faut plus d'air et plus d'art et plus d'âme à un tout jeune esprit. La corruption expériente et mûre seule se plaît à cette notation petite et polissonne, où le péché, cette grande chose, est réduite à ce rien : le plaisir.

Quelques tomes de l'*Écho des feuilletons*, le *Livre mystique* de Balzac, *Mademoiselle de Maupin*, des livraisons éparses d'Eugène Sue et une collection du *Journal pour tous*, réalisèrent mieux son attente.

Car il puisa avidement dans ce grenier, lacérant les grands formats pour les emporter en étude et les lisant dans tous les coins.

Il ne comprit qu'après en avoir usé, la raison de cet aggloméрat, quand son père lui eût dit quelle était cette œuvre des vieux papiers qui fait remettre au clergé, par les personnes pieuses, les livres inutiles ou nuisibles. Il avait découvert un dépôt de cette entreprise.

Ses condisciples le guettèrent, découvrirent ce grand secret et s'abattirent si maladroitement sur ce fruit défendu que tout se découvrit et que Sin fut renvoyé.

Son père, à ce propos, fit une visite au supérieur qui ne dura pas dix minutes, mais le pauvre Tringle en garda un effroi tel, qu'il n'en souffla mot, même à l'abbé Aramis.

On dit même que Sin le père botta le supérieur, ce qui eût été excessif de la part d'un croyant.

Sin connut que l'on est parfois récompensé d'avoir méfait et s'applaudit d'avoir lu tant de mauvais livres et de rentrer chez lui.

Il lui fallut aller externement au lycée ; et il regretta si-

tôt les prêtres niais de l'évêque Dydime, et les condisciples balourds.

Entre le maître libre penseur et l'élève protestant, Sin déplut si vite, qu'il refusa ce semblant de travail dont le marchand de soupe nommé proviseur se contente pour fermer les yeux sur un élève payant : croiser les bras ne suffisant pas, il éleva la voix ; il répondit au professeur d'histoire sur les miracles, en catholique; il lança à celui de mathématiques des phrases inexactes, mais étranges sur le nombre, traita le proviseur d'athée, et, ayant conquis le titre de cancre, il se fit renvoyer, ayant passé le plus ennuyeux trimestre de sa vie et emportant une rancune carthaginoise contre l'université.

A quinze ans, vierge et de sens tranquille, la femme et l'amour ne lui étaient signalés que par leur caractère défendu, sans aucune personnelle appétence.

Sans camarade il allait prendre des répétitions, avec le ferme vouloir de ne pas contrarier ses parents par inobéissance et de se faire refuser au baccalauréat, afin qu'il ne fût plus question de carrière dite libérale. Chez le répétiteur comme au collège, Sin n'apportait aucun devoir, mais les livres d'une bibliothèque populaire où il trouvait Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, Balzac.

Par acquit de conscience, on le mit au collège des Oblats, moins grossiers que les gens de l'évêque Dydime, mais suffisants, vaniteux, politiquailleurs, d'un zèle outrecuidant. Ces religieux, obscurs et tatillons, scandalisèrent l'adolescent.

N'avaient-ils pas imaginé de doubler la laideur du col-

lège par une simagrée de caserne ; les récréations se passaient à jouer au soldat, à jouer au sauvage. Les grands, armés de fusils, les moyens de lances, à peine échappés aux pions, tombaient au caporal instructeur. L'horrible clairon sonnait à tout instant, contrariant la noble harmonie de la cloche.

Parfois, tout le pensionnat dressait les tentes et couchait dans les cours, et c'était toute la nuit un camp de sodomie. N'importe ! cela formait au devoir civique; ces moines familiarisaient ces jeunes gens avec les rites de l'homicide national.

Sin ne voulut ni toucher aux fusils ni aller en promenade militaire et s'encanailler à de si infâmes simagrées.

Il fut si mal noté de ce chef, qu'un jour le Père Tabellion, un tout petit moine insolent et précieux, supérieur de cette maison incohérente, déclara en son bon cœur, en son tact exquis, en sa douceur évangélique, à la mère de Sin stupéfaite de tant de méchanceté ou de bêtise :

« Madame, votre fils sera votre croix en ce monde. Il n'a pas l'esprit des oblats. »

L'esprit des oblats ! Un mélange d'orléanisme et de catholicisme à la Veuillot, le caporalisme mêlé à la dévotion, l'hostie sacrilègement unie au drapeau français.

L'esprit des oblats ! sans lequel les fils sont les croix de leurs mères; il n'y avait qu'une réponse au Père Tabellion : Sin partit le jour même.

Trois mois après, il était refusé à l'écrit, et délivré de l'instruction niaise.

Alors il pensa à étudier : ses lectures nombreuses et di-

verses centonaient son esprit avec des vides inadmissibles; il résolut d'ordonner sa culture.

Son père lui indiqua la méthode Jacotot, les *Sources* du Père Gratry, les *Vers dorés* de Pythagore, un résumé de saint Thomas et l'*Histoire sociale de l'Homme* de Fabre d'Olivet. Désormais, il alla de dix heures à midi à la bibliothèque de la ville, y retournant à deux heures.

Le soir invariablement, pour ses dix sous, il était au théâtre, aux dernières places, assistant, inlassable, aux rengaines du répertoire provincial, se plaisant à *Guillaume Tell* par son ignorance de la vraie musique et des maîtres.

Ainsi solitaire, la vie régulièrement bornée par la bibliothèque et le théâtre, sans camarade, gardé de toute influence par l'animosité générale, il pouvait, à la rencontre d'un chat, se déclarer, qu'à l'instar de cet animal, le plus noble de l'Occident, il était *lui*, et son ipséité défiait le collectif.

III

DÉSIRS

A seize ans, l'éphèbe se trouvait très avancé dans sa formation cérébrale : il méprisait d'une sorte motivée ce qui constitue le bazar national.

Il se moquait du drapeau, des pannonceaux, de la Légion d'honneur et des académies, sans tomber dans la puérilité révolutionnaire qui s'acharne sur un rouage, dans son ignorance de la machine et de son dynamisme.

Il ne rêvait aucune réforme. Se garer des voyous, des gendarmes et des bourgeois, échapper à ses contemporains, surtout ne pas leur ressembler : ce problème apparaissait simple ; mais il n'aurait suffi qu'à un égoïste médiocre, à un moi de viveur.

Ce que Sin refusait à la patrie, il le donnait à la religion ; un enthousiasme ardent et profond se douloit de ne pouvoir se croiser effectivement, chevaucher pour une idée, servir enfin l'idéal, qui est le nom le plus nommant de Dieu.

Si prématurée que paraisse l'intellectualité, elle n'annule pas l'évolution sentimentale. Il faut connaître pour renon-

cer vraiment, et Sin rêvait encore là où tant de son âge déjà sont salis et instruits.

Le motif de sa mélancolie et de sa haine contre Typhonia résidait dans son impatience sentimentale.

Ses lèvres tremblaient de l'attente de baiser ; il attendait l'amour comme on attend un visiteur certain, souhaité et qui tarde, et il souffrait, hanté nerveusement de rêves passionnés.

Plusieurs fois, il aperçut une femme qu'il eût agréée donner sa merci à un qui ne se pouvait comparer à lui, et il enragea.

Semblable à un homme médiéviste, cuirassé, cuissardé, morioné, qui ne peut faire certains mouvements, son armement moral rendait impossible toute démarche et ce qu'on nomme « faire sa cour » : il fallait que la femme vînt à lui ; aller à elle était trop contraire à sa nature d'orgueilleux tendre ; il se sentait femme en face des femmes, et ce qui l'eût servi dans un monde raffiné et esthétique l'esseulait à Typhonia.

Sin était aimé ; si on admet la douceur du regard, le désir secret, le regret même de ne pouvoir se donner, pour de l'amour : il ne pouvait l'être à Typhonia, si on conçoit la possession comme base de la passion.

Le dimanche à la musique, aux heures où trottent les ouvrières, il ne sortait pas sans récolter d'exquis regards des jeunes bourgeoises et recevoir au passage l'exclamation flatteuse de grisettes. Seulement la bourgeoise lui figurait beaucoup d'ennui, et le trottin blessait son aristie. Même en sa juvénilité, il eût accordé quelque importance à ce qu'une femme fût née ; idée ridicule en ce temps, où ce

qui différencie les femmes, c'est leur habitude du luxe et rien de plus.

Il répugnait à toute gravité, assez prématurément lucide pour pressentir qu'en amour, le présent seul est impérieux, et qu'il ne faut jamais engager rien de soi, dans un phénomène aussi fol et instable.

Cette prudence, née de la prescience de son destin, achevant de l'immobiliser, sa contenance morale, plus chère que le plaisir, le condamnait à la solitude. En nous attribuant une grandeur, nous nous privons de facilités; se singulariser, c'est s'interdire quelque chose de ce que tout le monde se permet. On ne gambade ni se vautre en dalmatique et en orgueil.

L'admirable Baudelaire raconte la joie mauvaise de l'homme qui a perdu son nimbe et qui dès lors peut s'embourber à plaisir.

Or Sin s'était nimbé, et dès lors il ne pouvait se baisser sans perdre tout le fruit de ses efforts et le gage de sa prédestination.

Ses parents n'entretenant que des relations de froide politesse avec les Typhoniens, il ne pénétrait dans aucune famille, ne saluait personne aux promenades, réduit à la rue comme à l'attente.

Or l'intrigue commode et qui n'engendre rien de fâcheux, se noue invariablement sur le terrain de la visite mondaine. Là seulement, les phrases de Tartufe justifiées diminuent le péril de la femme ; aussi la responsabilité de l'homme raréfiant la possibilité onéreuse des suites.

En outre, pour les natures esthétiques comme celle de

Sin, le boudoir vaut mieux que le coin des rues, et le piano se préfère à la bise d'hiver qui agite la flamme du reverbère.

Chacun, regardant au passé, s'étonne de l'admirable état d'âme où il fut à la période de chérubin, et aussi de l'inconscience des femmes même sentimentales, qui méprisent les cœurs vierges et balbutiant?

Mme de Mortsauf vit à la campagne et dans un grand malheur qui lui permet de sentir Vandenesse.

Mais Sin était incapable de plaquer ses lèvres au dos d'une femme et surtout d'adorer de cette sorte. En aucune soirée, à nul bal il ne parut; l'aurait-on invité, que son orgueil eût refusé : ne pouvant pas subir la règle égalitaire, et incapable encore par un prestige d'imposer son caractère différent, il renonçait, amèrement.

La tendresse de sa nature se desséchait faute de s'épandre; il sentait l'amoureux typique mourir en lui avec cette conviction qu'un jour, proche ou lointain, physiquement fané, moralement sceptique, et détaché alors, il serait aimé.

Une rancune cimentée de réflexion s'élevait en son âme contre la femme.

Quand, à la sortie du théâtre, il errait par les rues, sous la lune, rencontrant des silhouettes connues qui allaient à l'amour ou en revenaient, ulcéré, il regardait furieusement ces balcons où nulle forme blanche n'apparaissait à son passage.

Sans sa beauté et le regard des jeunes filles, il eût plus souffert, mais il se fût résigné.

Sachant que, derrière cette fenêtre close, il y avait une femme qui s'était donnée des yeux, il s'indignait que la routine ou la prudence l'empêchât de se manifester.

Quels étaient donc ces êtres, néants hors de l'amour, et qui, amoureux, n'osaient soulever leur rideau et ouvrir leur fenêtre?

Ainsi, noctambule furieux, il errait tardivement, certain que derrière ces vitres mornes, cachées par ces murailles grises, des insomnies venaient de lui ; ou même des nerfs irrités se polluaient à sa gloire, tandis que las et douloureux, il ne savait où orienter son désir et l'ivresse sexuelle qui l'étouffait.

Et rentré, doutant de lui, il allumait les bougies de sa glace de toilette, et inquiètement se regardait, si blanc de peau avec sa chevelure blonde qui lui effleurait l'épaule, l'œil gris et doux sous de longues paupières ; la bouche sensuelle, et vive d'incarnat sous son nez droit d'antique.

Une fois même il acheta à un colporteur de ces photographies de femmes nues, qui passent pour servir aux peintres, et ne sont destinées qu'aux libidineux : et, devant l'armoire à glace, tout nu, il se compara à ces prétendus modèles.

Plus pâle qu'une femme, aussi mince, il se jugea infiniment plus désirable que celles par lui désirées ; et son mépris de ce sexe qui le méconnaissait augmentait son désir de connaître, de sentir, et un jour de se venger de ce refus muet de la féminité impersonnelle et collective qui ne l'accueillait que des yeux. Leurs regards ! comme ils luisaient plus fixes et jouissants, au cirque, pendant la torture des taureaux.

Quand un espagnol plante une banderille à fusée dans le cou du noble animal, et que celui-ci s'effare de sentir sur lui des détonations et du feu ; ou bien lorsque le cheval du picador s'embarrasse dans ses entrailles déroulées, quel doux spasme, les genoux serrés, le sein dur et la bouche séchée !

Là, Sin se heurtait aux mœurs, qui ne sont jamais que les formes officielles d'un pays, sans rapport avec cette idéalité : la morale. A Typhonia, la pollution sadique du cirque, étant générale, est innocente ; car la définition pratique du vice et du crime se phrase ainsi : Acte contraire aux coutumes locales.

Daphnis et Chloé iraient en correctionnelle sur le procès-verbal d'un garde champêtre, tandis que la débauche constitue un commerce avec patente.

L'Angleterre, peuplée de sociétés de tempérance, bombarde la Chine pour lui imposer son opium. Quelle est la pudique, de cette Égyptienne qui se couvre la tête de son unique et court jupon à la vue d'un Européen, ou de la mondaine qui vit un quart du temps en peau, comme on dit.

Révolté contre les institutions, Sin se révolta contre les mœurs ; il lui restait le rêve. Il ne satisfait que l'âme ; les sens restent impérieux, malgré les mirages du lyrisme ; et l'évocation coutumière du jeune homme, c'était la Fée.

Elle n'a point d'autre nom, en son esprit, blanche comme lui et de haute taille, nul trait plus précis.

Il ne se la figure pas Typhonienne, mais une étrangère parcourant la ville pour ses monuments, entre deux trains.

Il la rencontrerait auprès des Faunes du Nymphée ou au temple de Tanit. Elle comprendrait qu'il est vierge et qu'elle doit cueillir cette fleur mâle. A ce dessein, elle s'installerait dans la ville odieuse. Alors il saurait où aller, alors cesserait cette angoisse de ne pouvoir préférer pour ses pas aucune direction, tellement l'ennui le cerne en tous sens et l'investit.

Comme elle serait Fée, c'est-à-dire belle, noble, intelligente, il pourrait ne se pas contraindre, être ingénu, gauche et lui-même.

Sans se disputer, elle ne se donnerait pas en une fois et tout de suite, afin que ce fût conscient et recueilli. Ils iraient, le soir, sur le mont Zigur, parmi les pins, mêler leur bouche en se liant de leurs bras; ils se diraient, selon la belle expression biblique, à propos de la reine de Scheba, tout ce qu'ils auraient dans l'âme.

Docile, il laisserait guider son inexpérience, attendant la faveur sans la vouloir dépasser, et un soir, elle le recevrait en toilette de bal, puisque c'est le costume le plus voisin de celui des fées, et puis elle se donnerait, moins triste que Mme de Scudemor, moins détachée de la chose que Mme de Warrens : et toute cette nuit, elle donnerait la pleine volupté ; à l'aube, sans adieu, sans promesse, sans adresse, elle partirait comme on disparaît, ayant accompli son rôle noble de sacrificatrice et à la fois d'autel.

Singulière imagination qui, au lieu de porter sur la passionnalité, ne résolvait que l'anxiété du puceau, dignement.

Quand il sentimentalisait davantage, la version féerique changeait. Une femme semblable à la première, mais ma-

riée, mère et fidèle à ses devoirs, toujours étrangère du reste, et rencontrée auprès d'un monument, lui déclarait en même temps et son amour et sa vertu : mais, si elle refusait la volupté, elle offrait de l'emmener, comme secrétaire ou précepteur des enfants, à des appointements illimités, avec une perspective de perpétuel voyage. Une seule condition : Sin resterait vierge, ne demandant ni à elle, la fée, ni à d'autres femmes de connaître l'inconnu sexuel.

Et ce platonique amour durerait indéfiniment, sa sévérité compensée par l'or, qui rend l'étude exquise, et la pérégrination, qui renouvelle l'âme.

Voilà ce qu'il voulait : voici ce qu'il avait.

IDYLLES PROVINCIALES

I

Elle n'a pas quinze ans, elle ressemble à toute autre ; et Sin, qui, lui, paraît ne ressembler à personne, l'occupe. Elle coud d'ordinaire à la fenêtre lorsque le jeune homme vers deux heures va à la bibliothèque publique ; elle tousse et se dépite de n'être pas remarquée. Lasse enfin de la distraction du cher passant, elle cache des pois dans sa poche, et, quand il passe, les jette sur lui, rougissante, et se courbe vite sur son ouvrage.

La première fois, il eut un bref sentiment de colère ; mais il se flatte maintenant de ce petit fait, que chaque jour renouvelle ; car il ne lève jamais la tête avant d'avoir reçu les projectiles : et cela dure sans qu'il souhaite davantage : l'enfant ne l'intéresse que par son souci de lui ; et cela est orgueilleux et pur, autant que puéril.

II

Le dimanche, il se hâte de sortir de la messe, écoutant toutefois le dernier évangile, par recommandation de son père, pour être à la sortie du temple protestant.

Une jeune huguenote lui plaît ; elle est très rose, paraît douce et ressemble aux anges des images soignées de la dévotion ; précisément cet aspect bénin l'invite à cogiter sensuellement.

Le joli moment que celui d'énerver cet être calme, et sans souci de la pluralité des jeunes protestantes, au regard précoce, à la lèvre consciente, il suit discrètement la huguenote rose.

Et cette pensée toujours lui vient et l'étonne que ce serait moins grief de mener à mal une calviniste, et qu'elles sont déjà au diable à moitié.

Sur ce bon propos, il change d'idée et reviendra le prochain dimanche regarder son image pieuse égarée parmi les patarins.

III

Dans la maison du cabinet de lecture, une domestique plutôt jolie le guette et cherche à lui parler.

Il se demande pourquoi, la meschine valant telle bourgeoise, il recule ; il sait que la plupart des filles ont été bonnes, et que ceux qui les dédaignaient en tablier, les entretiennent ensuite lorsqu'elles ont arboré la toilette du vice.

L'amour est donc fait en quelque partie de prestige social ; s'il y a quelque gêne d'avoir une domestique, de même une ouvrière, il y aura joie à la rencontre d'une dame authentique, noble ? Sin ne résout pas cette impression, et vainement il s'interroge. Pourquoi pas la femme de chambre, puisqu'on l'admet une fois devenue cocotte ?

La véritable règle ne serait-elle pas plutôt, pour un homme fier, de classer les femmes selon leur amour, et d'accepter la plus éprise, sans égard même à sa beauté?

Tel serait sans doute l'effet d'un grand orgueil, qui ne regarde ni au cadre ni à la perfection, mais à la piété du reflet qu'une âme lui présente : c'est la dernière réflexion de Sin, et cependant il évite cette domestique plutôt jolie qui le guette et cherche à lui parler.

IV

A une sorte de théâtre d'été, on joue le *Petit Duc*. Oubliant l'opérette, Sin se plaît à cette plastique adorablement fausse du travesti, où le charme de la femme agit sans toucher aux sens, version presque pure de la grâce physique.

Se rattachant à la notion de la fée, celle du page le séduit, et ce soir-là il conçoit, non pas l'horreur antiphysique, mais la présence d'un autre Sin, d'un second lui-même plus féminin, lisant les mêmes poètes, ayant une semblable puberté.

Une curiosité le fait attendre la sortie des artistes, avec un peu de penchant vers celle qui a joué l'androgyne.

Voici qu'elle sort au bras du comique, et Sin les suit, écoutant.

Et, comme l'aspect détruit le mirage scénique, les paroles du Petit Duc, quelconques, le navrent, et il hâte le pas, afin de ne plus entendre une pauvre actrice de province qui cause d'engagement et du prix des pensions d'hôtel.

V

Chaque fois que la grande tragédienne Agar passe à Typhonia, c'est un événement pour Sin. Il se prépare à cette solennité comme à un examen, et pourrait souffler de mémoire. A l'exception de toutes les actrices de Paris qui traversent la ville, celle-là le satisfait pleinement ; autant par les chefs-d'œuvre qu'elle joue exclusivement que par son style grandiose.

La froideur même de ce jeu, qui est déclamé et non joué, cette absence de tempérament qui laisse tout l'effet à la beauté de l'œuvre, cette non-interprétation ravissent le jeune homme. A cet âge, l'enthousiasme de la tête trouble le cœur, et Phèdre, Athalie, Hermione, Aggripine, Camille et Pauline, hantent sa rêverie, sous les traits impériaux d'Agar.

Il se demande si l'art ne ment pas, si l'histoire n'est pas imposture, et si des âmes aussi vivantes ont existé, trop à l'écart de la vie intime et trop jeune pour voir Phèdre dans une Bovary incestueuse, Athalie préfète, Hermione entre un Pyrrhus général et un Oreste premier président.

Ainsi le grand art ne contagionne pas malement ; son grandissement ne permet pas de le rattacher au réel du temps et de nous-même.

VI

Il cesse sa distraction habituelle, passant près de l'hôtel d'Occident, le meilleur de Typhonia. C'est là que descen-

dent les étrangers de distinction, là que descendrait la fée, si elle venait.

Comme la gare est le cher endroit qui mène au bon hasard, cet hôtel est le lieu où le bon hasard peut séjourner.

Espère-t-il vraiment ? Il a vu passer des Altesses, et avec ses perceptions très subtiles de chaste, il a deviné le néant et la bourgeoisie de ces femmes à couronne fermée.

Il ne croit plus au rang, mais l'individualité, seule valante au-dessus de toute catégorisation, lui promet une rencontre d'âme.

Même si elle venait, l'âme-fée, l'âme-sœur, comment le découvrirait-elle, perdu qu'il est parmi les cent mille Typhoniens : et voilà pourquoi sa distraction habituelle cesse, quand il passe devant l'hôtel d'Occident, où descendrait la fée, si elle venait.

VII

Cette fille, depuis longtemps, l'invitait des yeux à s'avancer ; il l'a fait, trop accueilli, le voilà chez elle.

S'enfuir ! Seule idée que lui suggère ce canapé, trouver le prétexte poli d'une sortie immédiate.

Son malaise augmente à chaque seconde vite intolérable, et se froidissant pour éviter un bras qui le veut enlacer, une tête qui cherche son épaule, une main qui prend la sienne.

Il perçoit minutieusement la banalité de la femme, son peu de charme, sa nature de marchande d'amour, et,

s'étant levé pour voir un chromo suspendu près de la porte, il s'évade sans un mot, trébuche dans l'escalier obscur, tâtonne pour trouver le loquet de la rue et enfin respire, heureux, si heureux qu'il se met presque à courir pour mieux sentir la joie de son évasion.

VIII

A la musique, le soir, les Typhoniennes échangent en passant des billets doux avec les jeunes hommes.

Sin, il y a plusieurs jours, a glissé dans la main d'une donzelle un poulet, emphatique, mais tendre.

Au lieu de la réponse qu'il cherche vainement à recevoir en frôlant de la main sa Philis, il est criblé de rires et de mots de son épître, prononcés incompréhensivement.

Son orgueil se dresse à ce heurt : il n'écrira plus.

C'eût été si doucement trompeur du besoin d'aimer, écrire, si remplissant du vide de certaines heures ; à cela encore il faut renoncer.

La caillette en riant blesse souvent une âme tendre et la mal dispose pour toujours. Elle l'ignore et, le sachant, la férocité de la jeunesse, de l'être qui n'a pas souffert, l'emporterait ; pour la femme, le présent est le seul mode de la durée.

IX

La robe de lainage, la casquette et la gibecière, autant que l'Anglais à guêtre et à lunettes bleues qui l'accompagne

indiquent que cette jeune femme est étrangère, et cela suffit à éveiller la curiosité de Sin.

Il la suit ; elle, qui semble s'ennuyer beaucoup, tandis que son mentor ou son père s'intéresse fort à consulter son plan et à parcourir le Murray, se retourne d'un visage engageant.

Elle est garçonnière, grande, plutôt jolie, plutôt perverse, car elle a relevé sa robe et montre un mollet, afin de mieux tenir en laisse ce suiveur qui l'amuse.

Moins pour le bas entrevu que par désœuvrement, Sin la suit à travers la ville deux longues heures.

A la gare, à l'entrée de la salle d'attente, l'Anglaise quitte une jarretière qui tombe ; ce souvenir, il le ramasse, il le manie, cherchant à s'émouvoir de cet élastique recouvert d'un ruban mauve, et puis sa main laisse échapper le précieux gage, qui roule au ruisseau sans qu'il se baisse, car rien n'a vibré en lui, et il ne garde que la fatigue de sa marche et la tristesse d'une émotion désirée et qui n'a pas été.

X

Sur la route poudreuse, aucune charrette ne passe ; il soleille lourdement, et Sin marche d'un pas alerte. Où va-t-il ? Les villages qu'il rencontrera ne signifient rien, sans une ruine, sans un seuil où l'attende le vin de l'amitié.

Il n'avouerait pas aisément ce qu'il cherche sur ce chemin, parcouru souvent par les bohémiens qui viennent d'Espagne. Un peu de honte lui monte au cœur, car il

espère rencontrer une jeune pauvresse, quelque gitana, et il tâte dans sa poche les quelques francs dont il veut payer son oarystis.

Cette imagination l'a mis en marche, qu'une mendiante rencontrée, ce n'est ni si bas qu'une fille, ni si vilain qu'une bonne, et il va jusqu'au moment où le soleil monte à l'horizon et l'avertit qu'il faut retourner.

Du même pas il revient, et voici qu'au loin se profile une forme enjuponnée, il se hâte ; voilà la pauvresse demandée. Quinze ans, vile, mais pittoresque ; il s'arrête, lui tend son argent et reprend sa marche sans un mot, sans retourner la tête, dégoûté d'avoir conçu et si longuement caressé un tel dessein, tandis que la mendiante, stupéfaite, regarde alternativement et les pièces blanches et la silhouette du jeune homme qui diminue à l'horizon.

XI

C'est grand jour de foire et les saltimbanques bonimentent, parmi les frappements de grosse caisse et le délire des pistons. Étincelante au milieu des autres baraques, avec sa machine à électricité qui, de moment en moment comme un balancier sonore, domine le bruit, le théâtre Cocheric attire l'attention de Sin.

Il s'avance, à grand effort, et tout de suite, des quelques jeunes femmes costumées qui s'ennuyent à allumer le public de leur présence, une se distingue à ses yeux, en costume écossais.

Ses yeux, de l'instant qu'ils l'ont rencontrée ne la quittent

plus, et, sous cette instance de regard, la saltimbanque s'inquiète, agacée sans cause, et malgré elle cherche en se penchant sur la foule à voir du côté où Sin se trouve.

Elle vient tout au bord, malgré elle, tendant vers le jeune homme, voulant s'avancer encore : et il faut qu'une bourrade du clown la tire de cette fascination.

Sin a découvert le magnétisme ; il réfléchit à cet événement ; et, sorti de la foule, il déambule ; une impression de fatigue intense se mêle à sa joie et la barre de réflexion.

Sans doute, il vient d'agir sur une âme et d'attirer à lui, mais au prix d'une déperdition de force.

Si son vouloir eût été moins froid et expérimental, il aurait, en raison même de sa vivacité, subi une dépression parallèle à son affirmation nerveuse ; et, malgré son âge et sa force de chaste, il recule déjà devant ce moyen ruineux de se faire obéir d'autrui, et le merveilleux symbole de la *Peau de chagrin* conclut sa rêverie.

XII

Les cigales stridaient éperdument, et, sous le ciel d'un bleu implacable, la route aveuglait de blancheur lumineuse.

C'était un de ces midis d'une intensité intraduisible en son impression ardente, et morne : les branches mortes cassaient d'elles-mêmes et l'écorce des arbres se fendait.

Derrière la guinguette, à l'ombre du mur, les grisettes avaient quitté leur corset et leur robe ; en jupon, nu bras et nu cou, elles jouaient à se jeter des verres d'eau au visage.

Sur une balançoire une se pâmait, se tenant à peine, les bras mous ; lorsque Sin parut, elle l'attira : « Monsieur, balancez-moi ! »

Il hésita, sourit et vint pousser la planchette, doucement, tandis qu'elle lui racontait comment la bande de commis qui devait les rejoindre avant midi n'avait pas paru encore :

« — Comment êtes-vous là, vous-même, vous un sauvage, qui, dans la rue, ne regardez personne? »

Il sourit pour réponse : l'idée étrange de se trouver là sans but, à une heure de Typhonia, par une canicule semblable, n'avait qu'une raison inavouable : cette inquiétude des sens que l'ardeur du ciel éveille chez les continents.

Après avoir vu sa huguenote à la sortie du temple, Sin avait pris la route du Pylone, poussé par un mouvement obscur d'animalité.

Il la balançait lentement, attentif au perlement de la peau mouillée par la chaleur.

« — Je vous connais bien ; je vous ai souvent fait de l'œil... »

« — Vous étiez en mauvaise compagnie, » expliqua-t-il : il la connaissait de vue.

« — Oh! je sais bien que vous êtes fier... si fier que ça vous empêchera d'être heureux. » La remarque valait; elle ne le frappa pas, occupé qu'il était à se dire : « Vais-je donner mon premier baiser à cette grisette? »

La balançoire à peine oscillait, et la jeune fille se laissant aller contre lui, à la renverse, il sophistiqua : « Je ne me demanderais pas, ayant soif, si le fruit qui pend au bord de

la route est hespéridien ; voilà un baiser qui s'offre et que je désire... »

Les yeux bleus de la jouvencelle se voilaient, et sa bouche s'entr'ouvrait nerveusement. Sur ses dents de jeune chien, Sin se pencha, et, comme on frappe un accord, il plaqua ses lèvres.

Elle lâcha les cordes de la balançoire, et tomba toute en arrière, pâmée, aux bras de Sin.

Les autres grisettes poussèrent des exclamations soulignantes ; lui, malgré un peu de vertige sensuel, s'étonna : il avait plus donné que reçu, curieux mieux qu'entraîné.

A ce moment, des voix bruyantes s'entendirent sur la route. Au risque qu'elle tombât, Sin, subitement froid et écarté, se rejeta en arrière, sous cette impression que la grisette avait baisé, allait baiser ces quelconques.

« — Jaloux... » fit-elle.

« — Vous avez mieux dit tout à l'heure... fier. »

C'était cela, le premier baiser : une sensation où le soleil l'avait poussé et non son cœur. Si la fée venait maintenant, il devrait lui avouer que ses lèvres ont touché des lèvres de grisette, des lèvres habituées à la bouche des commis et des lycéens, des lèvres fraîches, mais de rue. A quoi lui servait sa grande retenue et ce vouloir de ne tomber qu'aux dignes caresses ; et il se découragea, avec l'envie mauvaise de se salir tout à fait.

Cependant, quand il rentrait, vers le soir, il se savait suivi de la grisette au baiser ; hâtant son pas, il échappait comme pour effacer la banale sensation.

Elle persista, et, au coin d'une rue, sous le reverbère qu'on venait d'allumer, l'atteignit, disant :

« — Cruel ! — ce mot d'un caractère de sentimentalité archaïque devait flatter l'éphèbe, — cruel, pourquoi me fuir ? N'avez-vous pas senti à mon baiser, à notre baiser, que vous seul existiez pour moi ? »

Cette énonciation, qui dénonçait un peu de lecture, intéressa Sin, et ils allèrent ensemble vers le Nymphée.

Amoureux de l'amour, le jouvenceau goûtait plus de plaisir qu'il ne s'avouait à tenir la taille de Marion et à lui baiser les lèvres. L'illusion se pouvait produire par la beauté même du décor, à l'ombre mystérieuse des grands platanes, tandis qu'une petite cascade, au loin, berçait l'oreille de ses rythmes d'eau heurtant les rocs artificiels.

Ils convinrent d'une grosse pierre sous laquelle ils glisseraient leurs billets de rendez-vous. Marion appartenait à cette catégorie populaire qui fournit également de bonnes femmes aux ouvriers, et de moindres maîtresses aux messieurs ; couturière et paresseuse, recevant des coups de corde pour un quart d'heure de retard au moment du dîner, et pouvant flâner des heures impunément.

L'amourette se passait sur la place des Comédies de Molière, sous les porches, dans les allées ouvertes, et cette incommodité devenait une idéalité, empêchant la caresse de devenir très voluptueuse.

Marion habitait une ruelle près du temple de Tanit, et leur poste restante se transféra bientôt sous un cippe, mêlé aux débris de colonnes et d'architrave qui jonchaient ce

coin antique. Le premier billet que Sin y reçut finissait par : « Je te baise sur ton corail. »

Ces éloges inversés, que lui donnait une fille au lieu de les recevoir, plaisaient à sa nature androgyne.

Deux mois, ce commerce imparfait dura, doux et fade, sans s'enfiévrer : la grisette se haussant moralement, et jouant l'éthérée, et lui circonspect, gardant sa sexualité pour la fée. Car, la faculté sophistique est infinie chez l'être cultivé, et Sin, qui d'abord considérait que son premier baiser le déshonorait, maintenant, rejetant toute l'importance sur l'amplexion, regardait le jeu des lèvres comme licite et inconsistant.

Dans le jardin du Nymphée, vers l'automne, de délicieuses minutes furent vécues, où Sin exhalant la poésie de son âme, parlait d'une voix lente et musicale des choses subtiles et tendres.

« — Ce que c'est bien dit ! parfois ta voix me grise comme du champagne, » disait Marion.

Sans doute, la grisette assistait à une musique d'âme admirable ; mais elle n'était qu'une harpe sous les doigts de Sin, un simulacre qui l'aidait à vibrer de personnels émois où elle ne le pouvait suivre. Avec quel soulagement elle devait, en quittant le platonicien, retrouver les commis et les lycéens qui lui fourrageaient les jupes ; mais Sin ne fut amoureux et jaloux qu'une fois.

Un dimanche, vers le milieu de l'après-midi, il eut une lancée au cœur, un désir d'une impériosité incroyable d'avoir Marion là, avec lui : et, comme il la cherchait aux

entours de sa ruelle, il la vit en un groupe où il y avait la mère, une mégère énorme et déplaisante.

S'étant montré, il attendit non loin, il attendit jusqu'au soir, vainement, et ces moments furent aigus de souffrance et d'anxiété ; il eût pleuré de rage.

En souffrant pour qui n'avait point de prestige à ses yeux, Sin avait usé le peu de sentiment vrai dédié à Marion, pendant qu'elle, harassée d'aimer ainsi sur les hauteurs, perdait la force de feindre plus longtemps, de se plaire encore à ces étranges façons.

Un soir, Sin rôdait autour de la ruelle par désœuvrement, distrait ; il tomba sur un groupe de jeunes gens qui entouraient Marion rieuse et caquetante.

Il lui fit un signe de la main, impérieux, et tira sa montre.

Elle oscilla, partagée entre l'anxiété de perdre son bel amoureux ou l'ennui de paraître ainsi obéir.

Les jeunes gens chantonnaient.

« — Ira, ira pas. »

Sin avait remis sa montre dans sa poche et tournait le dos avant qu'elle se fût décidée.

Vainement, renvoyant le groupe, Marion attendit qu'il reparût.

Il venait de découvrir en lui une faculté léthéenne, un pouvoir d'oubli singulier : Marion n'existait plus à son imagination, et même il s'étonna de cette volupté presque vive qu'il y a à quitter une femme, à rejeter du lest sentimental, quand nulle pitié ne vient barrer de faiblesse la vue claire de ce qui vient heureusement de mourir.

XIII

Le Céramique était à l'extrémité de la ville, dans le faubourg des Chiens, auprès d'un torrent desséché : composé de trois longues rues, désertes tout le jour, le soir pleines d'allées louches ou cyniques. On l'appelait le Kopron, et cela signifiait l'abomination aux lèvres pieuses. « Il irait au Kopron en plein jour, » qualifiait le plus grand cynisme.

Sin éprouvait une répulsion irraisonnée et intense à penser que la volupté se vendît comme une denrée et que la forme monacale fut adaptée à cette honte ; et, s'il étudiait d'après les éléments à sa portée, il voyait qu'au lieu de préserver les mœurs, le lupanar les décomposait.

Ses compagnons de collège avaient d'abord pris la leçon facile du vice, ensuite répétée avec la domestique, l'institutrice, l'ouvrière ; la prostitution légale le révoltait.

Cependant, un soir, il alla rôder dans le faubourg des Chiens, certes sans l'idée qu'il fût possible qu'il entrât, mais curieux de ces curiosités mauvaises des pubères.

Les lanternes de couleur, éclaboussant de lumière un numéro énorme, firent souffrir en lui le sentiment pythagoricien ; il eût préféré des enseignes que cette profanation du nombre.

Deux sortes de passants en ce lieu : l'isolé honteux, se dissimulant, courbé par le désir impérieux et bête, ou plus courbé encore par la nausée du faux plaisir ; et les bandes criantes, chantantes.

Il eut l'impression du coupe-gorge de la cour des Mira-

cles, une atmosphère de causes célèbres lui affecta l'imagination.

Quand une porte de lupanar s'ouvrait, un grand ferraillement de chaînes, de verroux, de clés, semblable à un guichet de prison; et d'immondes femmes de chambre éhontées hêlant le passant d'invites où la voix d'alcoolique cherchait à se flûter et se sucrait.

Et il marchait lentement par curiosité, et bien au milieu de la rue par prudence; il se fut évanoui d'horreur, si une des mégères incitentes et bonimenteuses l'eût touché. Il arriva à un coin plus singulier. Là, chaque porte ouverte encadrait une femme qui guettait pour son compte.

Debout au seuil, se détachant en ombre noire sur la chambre très éclairée, elles semblaient fatidiques et sorcières.

Tout à coup, une impression de blanc très vive affecta ses yeux; il se dissimula sous un porche en face et regarda.

Dans un rez-de-chaussée blanchi à la chaux, un lit à rideaux blancs s'étalait; au pied, une femme dont il ne distinguait pas le visage, était assise en jupon et caracot blancs; elle tricotait.

Transportant hors de cette géhenne cette vision, elle eût pu représenter la vertu la plus pure : la blancheur sauvait le bouge.

Et le lit si blanc et si grand attendrissait le jeune homme comme une tombe fraîche refermée, et fraîche rouverte et béante.

Bientôt, son évocation des infortunés de son âge, qui

étaient venus s'y abattre, plaintifs et hébétés, sous le taonnement de la sexualité, l'emplit de douleur.

Ce lit devint, devant son regard mental, plus effroyable que celui d'un hôpital; il conçut la volupté cherchée là comme une opération douloureuse, quelque chose comme la vilenie des skopiks, tenant de la torture et de la chirurgie.

Et, comme la femme en caracot s'était levée, il eut peur et se sauva à toutes jambes, ne reprenant le pas qu'après être sorti du faubourg des Chiens.

XIV

Entré dans le bazar à la suite de deux jeunes filles, dont l'une le regardait câlinement en tenant une rose, en pleine lumière, il se mit à côté d'elle et d'un mouvement net et vif, il prit la rose sans souci d'être vu.

Après ce coup, suivre était indiqué : il suivit et guetta.

Les jeunes filles rentrèrent, suivies des parents. Il attendit, caché à l'angle de la rue ; puis il vint sous la fenêtre probable : la maison n'avait qu'un premier, et à mi-voix il parla, et à mi-voix il lui fut répondu, et, quand on se fut dit adieu, avec promesse de billets pour la musique du soir, Sin dévala.

L'air était lourd et chaud : charmé de l'aventure et insomnieux, il revint sur ses pas, dans ce silence d'après-minuit où en province, la pierre même dort visiblement ; et, s'étant glissé sous la fenêtre, il écouta.

Elles ne dormaient pas et parlaient de lui, sans doute.

Les paroles, indistinctes, ne lui parvenaient point : bientôt elles se turent, et il allait laisser ces écoutes quand un soupir parvint à son oreille, étrange, et qui le fit demeurer.

Ce soupir se répéta, exclamatif, énervé. On jouissait dans la chambre, et cependant il eût juré qu'elles étaient toutes deux seules.

Il continua à analyser les bruits qui se produisaient mystérieusement jusqu'à des mots entrecoupés, si précis qu'il pâlit et chancela en découvrant la sodomie des femmes, qu'il avait lue sans la comprendre et dont il avait été l'excitant ce soir-là.

XV

Au théâtre, parfois, une lorgnette des secondes se braquait sur lui, sans qu'il en prît souci : c'était l'entretenue d'un officier, une très jeune fille, qu'il connaissait de vue sans l'avoir remarquée.

Un soir de désœuvrement, à la sortie, il lui parla, et tout de suite reçut un rendez-vous pour le lendemain au cimetière huguenot.

Ce choix du lieu l'étonna, moins encore que la raison donnée. L'officier faisant manœuvrer ses hommes sur une place qu'il faut traverser pour aller au cimetière, la fille avait voulu aiguiser son infidélité en passant, pour y aller, devant son amant.

Cette aventure prit à peu près les allures de celle d'avant avec Marion, sauf qu'un soir, elle lui déclara que son amant était de garde à la prison, toute la nuit.

A cet instant, le fantôme de la fée disparut de l'esprit de Sin : Berthe était jolie et l'aimait ; il en jeta le sort, et jugea sa virginité tout à fait perdue.

Ce fut charmant d'abord, en baisers, Sin connut le plaisir de caresser une gorge et se grisa de la volupté du sein. Elle dit mignonnement bonsoir et s'alla mettre d'abord au lit, et y attendit Sin, qui tardait, perplexe, repris par son idéalité.

L'amour-propre du mâle, plus que le désir, décida, et, nu, il s'étendit à côté d'elle et, lui baisant la bouche, il l'enlaça.

Ce fut un lent et long serpentement immobile et suffoqué : d'énervement, elle s'évanouit, et Sin, au lieu de s'émouvoir et de la rappeler à elle, desserra son étreinte et la regarda ainsi, froide et un peu morte.

Accoudé sur le lit et penché sur elle, il réfléchit longtemps.

L'aube parut aux vitres et teinta de transparence les rideaux avant qu'il sortît de sa méditation.

Alors il se rhabilla, lui frotta les tempes, la ranima, et, quand elle ouvrit les yeux, elle l'entendit qui refermait sur lui la porte de la rue.

Sin avait découvert le mystère voluptueux ; la permanence du désir latent et cette insatisfaction si chère aux imaginatifs.

Content de lui, fier même de cette première nuit érotique où il avait su éluder le sexe, il se demandait si l'amour véritable, l'amour des fées ne devait pas ressembler à cette sensation violente et sereine à la fois, imparfaite selon les grossiers.

LIVRE II

LES DÉCOUVERTES DE NANNAH

Serait-il vrai, grand Dieu, que ce battement d'ailes que je sens en mon âme ne soit un vol d'instinct lâche et rebelle et que vous punirez?

La Queste du Graal, proses choisies des dix romans, avec dix dessins. (In-18.)

L'âme a un sexe comme le corps et parfois le sexe opposé à ses organes. De là...

La Gynandre, IXe roman de l'*Ethopée*.

C'est toi, le Don Juan de toute Elvire, et le lit de l'amour n'est qu'un de tes autels, ô maître de la vie et maître de la femme, or fatal.

Le Panthée, X^e^ roman de l'*Ethopée*.

Il est plus court de se modifier soi-même que sa situation.

Comment on devient Mage. In-8 (Chamuel).

Ton destin, c'est ton sexe ; et l'homme, s'il n'est pas ton but restera ton moyen.

Comment on devient Fée.

JOURNAL D'UNE VIERGE PROTESTANTE

J'ai fait aujourd'hui une découverte étonnante et de conséquences infinies.

Notre professeur d'anglais, seul dans une classe, corrigeait les copies. Je voulais savoir ma place de composition, et, câlinement, je me suis penchée sur son épaule.

« — Mademoiselle, allez-vous-en. »

Je l'ai regardé d'une façon tendre comme regardait la grande Clémence dans la comédie qu'on a jouée l'an dernier aux prix. Il s'est troublé, a rougi ; alors je me suis appuyée plus fort sur son épaule ; il ne disait rien et feignait de lire une copie qu'il tenait à l'envers.

Je vis que j'avais trois fautes et Antoinette une seule, et cependant je fus à l'instant persuadée que je serais classée première.

Première en composition d'anglais : J'avais deviné ! Je me ressouviens aussi du certificat d'études, j'ai manqué de mémoire, mais j'ai regardé langoureusement l'inspecteur, et j'ai eu la meilleure mention.

Les grimaces sont vraiment bien puissantes, et je me propose d'en tirer parti, lorsque je passerai mon brevet.

Quel dommage que je ne puisse en user avec les maîtresses !

C'est imprudent d'écrire un journal ; il ne m'intéresse que si je mets ce que je pense, et je pense parfois des choses qui ne sont pas à dire, encore moins à écrire.

Mais je suis précautionneuse, et je ne laisserai pas traîner ces notes : elles m'aideront à réfléchir.

Je pressens qu'il y a pour moi un grand intérêt à en savoir plus long que mon âge ne le comporte.

Mon avenir ne ressemble pas à celui de mes compagnes : elles ont une famille, un père, une mère, des frères. Je n'ai rien ; ma tante fait son devoir, mais ne m'aime pas, et je suis pauvre, destinée à faire des cours ou des éducations.

Institutrice, voilà mon sort ; j'eusse préféré le piano, je lis bien, je déchiffre, mais les traits, le perlé du doigté, le fini de concert, oh non !

Depuis que je me suis mise à réfléchir, je range les pensionnaires en trois catégories : celles qui sont riches et n'ont pas de soucis ; celles qui sont pauvres et qui sont trop niaises pour s'inquiéter, vivant au jour le jour, et puis moi, seule de ma catégorie, qui suis pauvre, pas niaise et qui veux arranger ma vie.

Pourquoi ces graves idées sont-elles venues à la suite de ma scène avec le professeur d'anglais ? Si j'étais catholique, je demanderais cela à mon confesseur.

Un prêtre, c'est tout à fait autre chose qu'un pasteur ; un prêtre n'est pas marié, un prêtre a quelque chose de mystérieux.

Le pasteur qui prêchait dimanche dernier au grand temple avait le visage égratigné, et nous savions toutes que sa femme l'avait mis en cet état.

C'est décidément très bête une jeune fille : un jeune homme ne serait jamais aussi bête que Cigalette, qui a des crises de nerfs quand elle n'est pas première.

On me fait sentir, à la moindre discussion, que je n'ai pas de fortune. Je peux avoir raison quand même.

Dans le monde, sera-ce comme au pensionnat : tout aux riches ?

Je suis, je crois, très jolie, quoiqu'on se moque de la couleur de mes cheveux, et je me sens la plus intelligente ; je ne dirai pas la meilleure, car je n'ai pas eu autour de moi des êtres réalisant ce que je conçois par bonté ; je n'admire pas le strict devoir, sèchement accompli, et j'aime mieux attendre que de me faire une idée mesquine de la vraie beauté d'âme.

Il me semble parfois que je me dessèche l'âme, faute d'un entour qui soit tendre.

Je me souviens si vaguement de ma mère : j'avais quatre ans lorsqu'elle mourut ! Embarrassé dans son commerce, mon père ne s'occupait pas de moi, et, lorsque, après sa faillite, il partit pour Buenos-Ayres, il m'emmena ici, laissant à ma tante le peu qui lui restait pour qu'elle m'élevât. Il y a de cela huit années, et aucune nouvelle n'est

venue. Est-il mort ou malheureux ou bien oublieux ? Je ne sais, mais je suis seule. Ma tante vient me voir tous les mois et me fait sortir une après-midi : je passe mes vacances au pensionnat avec deux créoles, et je m'ennuie tant que je me gâte.

Pourquoi dit-on toujours que la femme est faible ? Je ne sens pas cela.

La femme sauvage, dans les pays lointains, ne peut ni chasser pour se nourrir ni se défendre ; mais, en Europe, il me semble que c'est le contraire, que la femme a le meilleur lot, qu'elle est très injuste.

Je ne voudrais pas être homme : je serais forcée à de trop grands sentiments.

Un homme qui n'est pas fier, qui dissimule et ment, ne tenant pas sa parole, se déconsidère, tandis que pour nous il n'y a qu'un point : savoir s'ennuyer. Ce doit être tout l'art du mariage et du monde, comme c'est celui du pensionnat.

Faire n'importe quel devoir, pour choisir ensuite sa récréation, voilà ma formule d'écolière.

J'ai lu une bien drôle de lettre qu'une grande, Marcelle, a perdue et qui a fait le tour de la classe, et je la comprends d'autant moins qu'elle est demi-pensionnaire et pourrait très bien avoir une vraie intrigue.

Moi, je ne joue pas au mariage. On m'a fait dans le temps des avances, maintenant je suis classée parmi les sages. Beau mérite, de ne pas grimacer des amourettes !

Quel plaisir peuvent-elles trouver à se baisoter ou à se quereller ?

Il y a dans cette lettre des choses qui m'échappent ; on croit que c'est Anna Pipret qui l'a écrite.

Mlle Machod, la surveillante, a *pigé* la lettre, et on a réuni le conseil ; voilà, certes, plus de cérémonie que cela ne vaut.

J'ai entendu la directrice s'écrier, parlant à sa sœur : « Ma chère, il faut étouffer ça ; il ne faut pas que les familles se doutent que ce vice sévit dans le collège de filles comme chez les garçons. »

Ce vice, jouer au petit mari et à la petite femme, c'est un vice et fréquent chez les garçons ; je croyais que ce n'était qu'un jeu un peu plus bête qu'une charade. Il faudra que je comprenne bientôt.

Une belle nuit, cette nuit ; je me suis donné une récréation, une vraie : j'ai rêvé, volontairement et tout éveillée, qu'un prince Charmant venait me baiser les mains, me déclarant que j'étais la plus belle du monde ; qu'il ne tenait qu'à moi de devenir princesse, si je me pouvais résigner à l'aimer.

Je ne lui ai pas répondu, mais je lui ai tendu les bras... et puis mon imagination, essoufflée, s'est arrêtée ; j'avais un peu de fièvre.

Hélas ! il ne viendra pas, le prince Charmant. C'est moi

qui irai à sa recherche ; le rencontrerai-je, Cendrillon institutrice que je suis ?

Il ne viendra pas, et cependant peu de jeunes filles lui donneront ce que je sens pouvoir donner, ou il sera trop tard, quand j'aurai dû me durcir le cœur pour la lutte de la vie.

Oui, je sens ce moment climatérique, si quelque événement ne me donne pas un peu de bonheur ; semblable à un être doux, mais abandonné, qui s'exerce à se défendre et s'arme, je deviendrai tout autre, et j'ai envie de pleurer en y songeant, comme si, à l'inverse de la chenille qui devient papillon, je sentais mes ailes tomber et mon âme s'aplatir et s'anneler en rampant vilainement.

Si je pouvais lire des livres d'hommes, en étude ! Ces demoiselles cherchent dans le dictionnaire les mots à double sens.

En relisant ma rédaction d'instruction religieuse, il me semble que c'est bien sot de dicter à des jeunes filles :

1° Que l'on est sauvé ou perdu, non par ses mérites ou ses démérites, mais par le seul bon plaisir de Dieu ;

2° Qu'en conséquence du péché originel, la volonté humaine est incapable d'aucune œuvre méritoire au salut ;

3° Que le libre arbitre consiste à être exempt de coaction, mais que la concupiscence est irrésistible ;

4° Que la foi et non l'œuvre justifie les hommes.

Mais alors, alors... Le catholicisme n'a qu'à prétendre le contraire pour être la vérité.

Comment les pays où on enseigne cela ne sont-ils pas troublés par un plus grand nombre de crimes ?

Aujourd'hui, en promenade, nous avons vu un très beau garçon, près du Nymphée. Blond et mince, plus que distingué, c'est la première fois que j'aperçois quelqu'un qui pourrait jouer le rôle de prince charmant. Je l'ai vu de loin, je voudrais bien le rencontrer encore : ce n'est pas un Typhonien.

Voici le moment de passer le brevet qui approche ; faible en mathématiques, je suis à peu près sûre de moi pour le reste.

Mon aventure avec le professeur d'anglais, qui a donné naissance à ce journal, me revient comme un enseignement utile.

Je ne pourrai pas m'appuyer cependant sur l'épaule des examinateurs, et, d'un autre côté, la note très bien ferait honneur au pensionnat, et j'y serais plus considérée des maîtresses, c'est-à-dire plus libre de tout.

Marie Bernède me raconte, rentrant d'un séjour à des eaux, que son oncle, qui passe pour avoir été un viveur, ne la regardait pas jusqu'à un moment où, par hasard, elle agrafa mal son corsage.

Étonnée de ce changement d'attitude, Marie Bernède chercha un moment à comprendre et découvrit enfin que son corsage au milieu bâillait un peu. « On ne voyait, précise-t-elle, pas deux centimètres de chair. »

Aussitôt, j'ai calculé de découdre deux boutons de ma

robe de toilette, qui est un peu étroite de poitrine; je n'aurai qu'à me gonfler un peu d'émotion, et les boutons sauteront... et j'aurai très bien, peut-être. A ce propos, j'ai constaté que ma peau est la plus blanche que j'aie vue.

Ma tante est venue : « Ma chère Nannah, a-t-elle dit, je compte que tu auras très bien : en ce cas, les demoiselles Romanèche te garderont à moitié prix ; sinon je ne sais si tu pourras atteindre assez vite ton brevet supérieur : je ne pourrai continuer à t'entretenir dans une pension aussi chère, et il te faudra commencer ta carrière avec le premier brevet.

Elle ne vit pas mon regard ; il l'eût bien étonnée. « Ma bonne tante, lui dis-je, je sais que mon père vous a peu laissé, et que c'est vous qui fournissez à mon instruction. »

« — Non, a-t-elle répondu, il n'est pas du devoir d'une tante de nourrir sa nièce ; j'ai encore, sur ce que ton père me donna, pour une année de pension. »

« — Et puis, bonne tante... »

« — Et puis, on t'enverra à l'étranger, en Allemagne, comme institutrice ou dame de compagnie, à moins que tu ne préfères l'enseignement municipal. »

Ainsi, je n'ai plus qu'un an de sécurité. Dans trois cent soixante-cinq jours, j'affronterai tous les heurts de la vie subalterne et étrangère à la fois !

Et moi qui, obéissant à une secrète invite, rougissais de penser à cet artifice d'entr'ouvrir mon corsage aux examinateurs! Je dois non seulement remporter cette fameuse

note *très bien*, mais encore me préparer à la lutte pour la vie !

Ne suis-je pas semblable à quelqu'un qui n'aurait jamais vu la mer, ignorant la voile et la rame et les vents, qu'on jetterait dans une barque, sans provision ni boussole, disant : « A la grâce de Dieu ! »

Je ne veux pas sombrer ; je dois me préparer à cette navigation de la vie, mais comment ?

Parmi les demi-pensionnaires, une nouvelle brune, qu'on dit riche, qui a l'air vicieux, me cajole et me jure un dévouement sans borne. Pourquoi mentirait-elle ? Ce serait si bon, de croire au cœur de quelqu'un !

Non, Anaïs ne mentait pas, mais quelle rage de me presser les mains et de me demander la pastille à demi fondue dans ma bouche !

Elle cherche à m'embrasser et se frotte à moi comme un chat qui veut quelque friandise.

Je lui ai demandé des romans qu'elle m'apportera déchirés en plusieurs morceaux par prudence.

Manon Lescaut. D'abord, cela se passe au siècle dernier, Manon est une fille et Desgrieux n'est pas un homme. Une préface classe ce roman parmi les meilleurs ? Que sont donc les autres ?

Rien en ce conte ne peut me servir ; il m'a sali l'esprit, voilà tout.

La Fille aux yeux d'or. Celui-là, elle me l'a remis en me disant que je comprendrais mieux, après l'avoir lu, son sentiment pour moi. Quel cauchemar!

Pourquoi de Marsay et sa sœur veulent-ils tous deux tuer Paquita? L'homme me paraît une brute et un fou ; je n'entends rien à sa colère.

Elle, jalouse au point de tuer, et jalouse d'une femme ; malgré les explications d'Anaïs, je m'y perds.

Un homme, seul, m'instruirait en ce dédale obscur.

Réfléchissant, je conclus que *la Fille aux yeux d'or* est le drame de ce qui est un vaudeville au pensionnat.

Anaïs m'obsède, m'appelle méchante. Que veut-elle? Singulier dévouement, qu'une telle tyrannie!

Oui, elle me déplaît; je n'ai aucune envie de lui confier mon souci et mes projets. Elle joue au mariage avec moi et veut que j'obtienne de ma tante d'aller au premier jour de sortie chez elle.

Elle a voulu m'embrasser sur la bouche, et je lui ai déclaré qu'elle m'ennuyait; notre brouille a été remarquée de la directrice, qui m'a pris à part et m'a dit : « Nannah, gardez Anaïs pour amie, puisqu'il faut devenir institutrice :

elle peut vous faire patronner par sa famille en Angleterre. »

Ainsi, tout ce qui est utile est un pensum !

Je ne lis plus de romans... je prépare mon brevet... Anaïs est folle et garde précieusement mes rognures d'ongles dans un médaillon ; elle m'apporte des fleurs le matin, que je dois mettre dans mon corsage et qu'elle mange le soir, d'un air à faire pouffer. Elle voudrait me faire accepter des bijoux, ce qui, peut-être, lui donnerait à ses yeux le droit de me gêner davantage.

J'ai revu le beau jeune homme blond du Nymphée : il lisait dans la rue au passage du pensionnat et a failli nous couper. Je crois que s'il voulait me baiser sur la bouche je ne le repousserais pas, bien sincèrement. C'est le premier être qui m'ait plu : il ne le saura jamais.

Demain, je passe mon brevet ; j'ai essayé l'effet des boutons qui sautent, comme une vraie comédienne.

Anaïs affirme que j'aurai mon très bien ; et moi je sais que je serai jolie, très jolie, puisqu'il le faut.

Très bien ! j'ai mon très bien ; mon écrit était bon, mais mon oral... mon oral, ça a été pire que je ne pensais. J'avais calculé comme si je devais être debout et j'étais

assise à une table, ce qui donnait à l'œil de mes juges plus de profondeur de vue que je ne souhaitais.

N'importe, j'ai feint un état de trouble incessant, tandis que ma lucidité m'étonnait moi-même ; j'ai mérité le bien : le très, seul, revient à l'honneur de ma peau.

Anaïs seule s'est aperçue de mon stratagème et m'a dit mille horreurs, par jalousie ; au fond, elle aurait eu raison, si je n'étais si acculée par la vie.

Triste, malgré mon succès, je pense que je n'aurais pas de regret d'avoir fait entr'ouvrir mon corsage au jeune blond du Nymphée, qui va par les rues de Typhonia, se plongeant dans un livre.

Quelle chose admirable que le luxe ! Anaïs m'a entraînée d'abord dans son cabinet de toilette : la salle de bains est à côté ; chaque matin, elle peut se plonger dans l'eau parfumée en s'éveillant. J'ai été envieuse pour la première fois de ma vie, envieuse d'une baignoire.

Puis, elle a parlé de se travestir ; j'ai d'abord refusé, lui avouant que je la savais ennuyeuse et que cela m'en empêchait. Elle a juré et supplié, et je me suis laissée déshabiller et habiller, goûtant la joie toute nouvelle d'être servie, recueillie en cette impression imprévue, sans presque remarquer combien elle était pâle et que ses mains tremblaient.

Elle m'a peignée et coiffée à sa guise, et m'a menée devant une glace, où je me suis vue en pied. Alors une idée me vint : je la priai de sortir un instant. Elle refusa d'abord,

puis obéit : je tournai la clef, et, laissant glisser ma chemise, je me vis presque nue, et je m'admirai. Vraiment, je suis très belle; ma peau m'a éblouie, et je suis bien décidée à ne laisser voir à personne, qu'à celui que j'aimerai, la perfection physique que je suis.

Jamais les idées de retenue ne m'étaient venues si nettes qu'à ce moment, et je crois que ma vraie pudeur datera de là. J'ai rouvert la porte, et j'ai mis la robe japonaise que Naïs me tendait. Je la priai ensuite de se dénuder, que j'étais curieuse de la voir. En un instant elle fut nue. Je comparai ce que j'avais vu de moi à ce que je voyais d'elle, et je me convainquis de ma splendeur. Elle vint s'asseoir sur mes genoux et me baisa si vivement la poitrine que je la repoussai vraiment encolérée.

Je la fis mettre à genoux, et la sommai de m'expliquer clairement sa folie. Elle balbutia des mots entrecoupés de gestes que je n'entendis pas bien. Mais j'étais satisfaite de la tenir en respect. N'est-ce pas mon plus prochain avenir, de tenir en respect ceux mêmes que mon charme aura troublés?

Avoir une baignoire, c'est-à-dire le luxe, et l'avoir par un jeune homme beau comme celui du Nymphée, ce serait le bonheur : mais ne faudra-t-il pas renoncer à l'un pour avoir l'autre, et, dès lors, privation ou esseulement, lequel est pire?

Plus noble vraiment serait de ne penser qu'au jeune homme; mais quelque chose de physique et d'inférieur sans doute me fait aimer la plus fine baptiste : si la toile de mes

chemises est grosse, je ne puis être heureuse, surtout depuis que j'ai vu à quel point je suis précieuse.

Pour celui que j'aimerais, mon corps vaut plus que le corps du commun des femmes : je me trouve une chair de lumière, et ma seule impression agréable, c'est de me sentir dessinée comme une statue et peinte mieux qu'un tableau.

J'ai relu mon journal : quelle triste impression ! Si jamais quelqu'un en vaut la peine, de peur qu'il ne s'illusionne sur moi, je lui donnerai ces notes, et, s'il m'aime après cette lecture, je croirai en lui.

L'âme est donc laide, puisque ses accents sont si tôt dégoûtants que sincères, ou bien serait-ce qu'à l'instar du corps, elle a des sentiments parallèles à la faim, la soif, le sommeil, qu'elle se mouche. éternue et subit un chapitre analogue à ce qu'on nomme en notre cours d'hygiène : les *excreta*. En ce sens, il faudrait se peigner et se laver l'âme aussi régulièrement que le corps ; il y aurait une toilette et une propreté morale, exigeant d'abord qu'on évitât certaines impressions, comme on fuit de la poussière et de la boue.

Toutefois, qui enseignera à distinguer les besoins légitimes des désirs défectueux et classera l'imprévue et multiple sentimentalité ?

Si je pense au jeune homme du Nymphée, suis-je en bonne voie, ou bien vaudrait-il mieux songer à la vie positive et matérielle ?

Dois-je lire des romans qui m'apprennent la vie ou des livres de voyage qui sont niais ?

Il résulte des confidences d'Anaïs que c'est son frère qui l'a dépravée. Mon Dieu ! que l'humanité est laide ! et pourtant j'en fais partie, et peut-être se cache en moi de très vilaines choses !

Si j'avais eu un frère, je serais devenue une très belle âme ; ne pouvoir s'appuyer que sur soi-même, quel état de faiblesse !

Pendant les récréations, pour échapper à Anaïs, qui m'ennuie, je travaille mon piano : la manie de ces demoiselles est de jouer des morceaux à la mode ; moi, je préfère les sonates de Beethoven, pour une raison bien singulière : c'est que j'y sens l'âme d'un homme, dans le sens fort, mâle du mot ; tandis que Mozart me semble de mon sexe et me parle moins vivement.

La musique me semble contenir tout ce qui ne peut ni s'écrire, ni se dire, ni se faire ; c'est le fond du fond de l'âme : voilà pourquoi ce n'est jamais très net, et le même morceau peut nous plaire en des conditions très différentes.

Je lis les romans que m'apporte Anaïs ; le plus beau de tous, c'est Axel.

La fin me paraît fausse ; avoir beauté, jeunesse, fortune, tout enfin, et précisément parce que l'on a tout se suicider ! Étrange conception ! combien Sarah m'enchante ! C'est ma patronne : comme elle, je dis non ; comme elle, je m'enfuierai vers quoi ?

Je n'ai pas le poignard des Rose-Croix à placer sur la

rose que je cueillerai, je ne connais le gisement d'aucun trésor ; ce que j'envie le plus, ce sont ces vieux livres de magie dont l'archidiacre parle à l'abbesse et qui ont trempé si fortement l'âme de Sarah.

J'aurais besoin de rencontrer un Axel-Janus, quelqu'un qui fût aimable sans aimer et qui m'apprît tout ce que Sarah savait et que j'ignore.

Oh! savoir! comme je comprends Ève, et comme je mordrais au fruit fatal, s'il était là!

Anaïs m'a fait remarquer dans la Bible le *Cantique des Cantiques*, et je me demande ce que ce poème d'amour a d'édifiant pour des jeunes filles.

Comme protestante, j'ai le droit d'interpréter l'Écriture. Je suis la papesse Nannah, et, comme telle, j'estime que Salomon eut une passion vive pour une Sulamite, à moins qu'il l'ait chantée sans y croire, pour chanter.

Quel dialogue pour amoureux cela ferait!

Le beau jeune homme du Nymphée, je l'ai revu, en promenade, sur le mont Zigur : il rêvait parmi les pins, avec un gros livre près de lui.

Je n'ai vu personne porter un livre avec soi invariablement.

Et puis toujours seul à cet âge, cela révèle une personnalité hautaine et méditative ; je voudrais bien qu'un jour mes yeux rencontrassent son regard.

On va jouer une pièce pour le passage de l'inspecteur d'Académie ; on me donnera le premier rôle.

Anaïs m'apprend que le beau jeune homme du Nymphée s'appelle Sin, qu'il vit solitairement et passe son temps à la bibliothèque : Axel-Janus, alors !

Je suis un cours de physique et de chimie : j'ai demandé des détails sur l'alchimie, qui me paraît bien plus intéressante : l'art de l'or.

La maîtresse m'a déclaré que c'était une folie ; j'ai vu cependant dans mon manuel des noms célèbres parmi des souffleurs ! Ce qu'elle, femme, a l'air bête, quand elle juge en matière de science !

Le fameux Père Alta est venu prêcher à Typhonia ; il a parlé d'un péché provincial, fait de haine au lieu d'amour, d'hypocrisie et de tristesse ; il a traité la province de cloaque des âmes. Enfin, tout ce qu'on m'en redit m'enthousiasme. Si j'étais libre de mes actes, j'irais lui dire : « Père Alta, je suis si peu protestante et si peu Typhonienne ! Enseignez-moi la vérité sur ceci et sur cela. »

Comme le pensionnat passait près de la Fontaine de Psalmodi, j'ai vu — quelle émotion ! — Sin qui marchait à côté du Père Alta. Eh bien ! je suis fière d'avoir si souvent pensé à ce jeune homme, de moi-même. Oh ! si je pouvais me promener avec eux et interroger le moine en tenant la main du jeune homme, comme ce serait beau et bon d'aimer en se perfectionnant, parler de Dieu en souriant d'amour !

Depuis que j'ai vu Sin avec le Père Alta, je me sens encore portée vers lui ; cet adolescent et ce moine sont les seuls êtres dignes d'attention que j'ai rencontrés, et j'ai dix-sept ans passés !

Il paraît que ce moine méprise les femmes, qu'il défie leur coquetterie, et que jamais on a pu l'induire en tentation. C'est un peu plus crâne qu'un pasteur.

Celui qui donne l'instruction religieuse au pensionnat a deux filles à marier, mes condisciples, et, pour les caser, il a imaginé cette pièce, qui les mettra en valeur ; et moi qui croyais que c'était pour M. l'inspecteur !

J'ai toujours eu très bien de conduite, parce que je garde ma pensée pour moi seule ; mais ce que je me moque des étiquettes et des dignités !

Un fonctionnaire pour moi, quand ce n'est pas un imbécile, c'est un coquin ; les meilleurs sont fonctionnaires comme moi, comme les chats restent dans des endroits ennuyeux pour la pâtée.

La pièce est idiote. Il s'agit d'une écolière qui a laissé punir une autre à sa place et de plusieurs qui se disputent pour se déclarer coupables, parce que la victime, trop généreuse pour parler, perdrait sa carrière, étant pauvre.

Puis, tout s'arrange, on pleure et on s'embrasse. Voilà qui ressemble bien peu à la femme.

La directrice m'a demandé avec force mamours de céder mon rôle à une fille du pasteur ; ce que j'ai fait avec

plaisir. Je me sens peu de vocation pour être victime, même au théâtre; je jouerai la mauvaise, celle qui laisse punir injustement son amie.

Je ne joue plus... je figure seulement. Le pasteur a demandé pour sa seconde fille et m'a offert des recommandations pour Londres, en dédommagement; je gagne au change, mais que tout cela est tortueux et laid !

Anaïs a trouvé sa moitié et s'est fait mettre pensionnaire; étonnée, je lui demandai l'explication : « Pour coucher avec elle, pardi! » Elle est folle !

Les maris savent-ils que leurs douces fiancées ont cherché ainsi à anticiper sur le lit conjugal. Mon Dieu ! qu'un confesseur, un Père Alta, doit mépriser le monde et la femme surtout!

Je suis égale d'humeur, obéissante ; je ne dis jamais ce que je pense, répondant à chacun suivant ce qui lui plaît, et nulle ne me vaut pour la pacificité.

Cependant ni maîtresses ni élèves ne m'aiment. On me rend justice, mais aucune tendresse pour moi ! Il est vrai que, si j'avais subi les baisers de toutes celles qui m'ont offert de jouer au mariage, ce serait autre.

Il doit y avoir parmi les êtres humains des espèces aussi tranchées que dans l'animalité ; même je trouve que mes compagnes ressemblent les unes à des poules, ce sont les plus bêtes, les autres ont les traits de la cavale ou du chat; moi je me trouve une panthère de la grande espèce,

comme mouvement ; et cependant je suis douce, oui, mais je suis si *moi*, si fermée aux autres !

Selon l'impression reçue du jeune Sin et de la vue du moine, la joie réside à vivre avec les êtres qu'on admire, comme l'ennui à demeurer parmi les antipathiques.

Je me persuade que Typhonia, cette ville qui m'ignore, m'exècre d'une façon latente, et qu'elle me fera du mal, quoique je doive la quitter aussitôt après mon brevet. Triste intuition, que l'avenir ne démentira pas.

La vie me semble un échiquier où nous sommes les pièces que jouent des partenaires invisibles : et le fou blanc attaque la tour noire, parce qu'elle est noire, c'est-à-dire que nous portons les couleurs d'une idée, d'une espèce, et que nous agissons sous le fouet de cette idée, et selon les lois de cette espèce.

Typhonia sera cruelle non pas à la petite demoiselle Nannah, mais à l'espèce et à l'idée Nannah.

Je ne peux énoncer mon sentiment mieux, mais je le crois assez juste.

Depuis qu'Anaïs a trouvé une amie qui correspond à sa démence, je la trouve gentille.

Pour s'excuser d'avoir cessé un sentiment juré d'abord éternel, elle m'informe de ce qui m'intéresse de Sin, l'ami du Père Alta ; je voudrais pouvoir dire le mien.

Il paraît que ce jeune homme passe pour fou : sa famille vit retirée ; on les dit d'une très ancienne noblesse sans qu'ils portent de titre : Sin a peu d'argent, mais il ne se prépare à aucune position.

Je trouve que nous nous ressemblons en plusieurs points : solitaires tous deux, intelligents et pas riches.

Il est seul de son genre, à Typhonia, comme moi unique au pensionnat ; nous rencontrerons-nous ? Nous devons nous rencontrer.

Je me suis aperçue que mes seins s'arrondissent : il y a quelques mois, je pouvais en tenir un dans ma main. On me dit que j'ai une gorge de nourrice ; comme je suis mince de partout et que j'ai quarante de tour de taille, je ne crois pas que cela me vulgarise, et j'ai idée que cela servira à mon brevet supérieur.

Entre mes deux examens, j'ai profité, en poitrine au moins.

En toilette de bal, décolletée, je serais très bien.

A mon âge, le commun des jeunes filles pense à son premier bal, pas encore à son fiancé. Un bal, ce doit être joli et instructif. Une jeune fille y essaye ses charmes, qui sont des armes.

Car, le destin féminin consiste à plaire : devant un homme instruit, je paraîtrai toujours ignorante, même avec mon brevet supérieur, et un sot sera gêné, si je l'étonne de mon savoir.

A voir mes compagnes échanger des friandises, des timbres-poste, je me figure que la femme naît pour le mouvement matériel des choses, le commerce. Un homme n'aura jamais l'âpreté de son droit comme une femme.

La femme, disent les livres de morale, est destinée à fonder la famille. Mais, entre le point où je suis et la famille, il y a une zone intermédiaire d'où tout dépend, et sur laquelle on se tait par ignorance ou par prudence.

On doit, paraît-il se défier de son penchant. J'admets qu'on soit facilement éclairée sur l'intérêt; mais bien folle serait la jeune fille qui épouserait même un nabab, sans savoir si le nabab est, non aimable, mais possible. Je sens qu'il me serait torturant d'être embrassée par une foule d'hommes, et que tout l'or du monde n'aurait pas raison de ce refus de mes nerfs.

Je lis des romans que m'apporte Anaïs, et j'y vois que nulle héroïne ne songe au luxe ni au bien-être : et certainement je paraîtrais une détestable personne aux lecteurs. Cependant, est-ce possible d'être vraiment propre avec un pot à eau ? Comment se passer d'éponges, de plusieurs linges, d'un tub?

Or cette héroïne, qui n'a pas de quoi aller au bain, ni se faire monter de l'eau en abondance... Qui est trop pauvre n'est pas propre.

Comment peut-on, sans mentir, se promettre d'être une héroïne, avant l'aventure et de sang-froid ?

Celle qui se déclare à l'avance l'épouse de qui lui plaira, celui-ci fût-il un Job de pauvreté, me paraît folle et non pas grande.

Je pense à Sin, et je me dis que, pour être avec lui, je ferais mille choses contraires à mes idées de raison, mais en ce cas, mon dire vaut parce que j'ai devant moi le motif, l'excitant de cette abnégation.

Pourquoi suis-je réduite à raisonner sans guide ? On m'a appris à danser, et nul ne me guide pour penser et réfléchir.

Je crois l'humanité, prise en masse, très bête et très femme.

Notre pensionnat va maintenant se promener au Nymphée : il n'y a pas de monde ; à sept heures du soir, les Typhoniens se mettent à table.

Ma surprise a été singulière de voir, en y arrivant, Sin assis sur une pierre à l'extrémité de la terrasse, et lisant, suivant son habitude.

Lisait-il, ou bien posait-il ? Toutes l'ont remarqué, et on a dit des choses baroques ; il plaît presque à toutes, ce qui m'a flattée et agacée en même temps. Moi seule n'ai rien dit : mais j'ai tant pensé que je me suis endormie fort tard.

Revu Sin à la même place ; il ne lisait pas et semblait seulement s'exposer à nos regards, comme pour nous monter la tête. Veut-il séduire tout le pensionnat, ce Don Juan ? Il devrait bien sentir qu'il n'y a qu'un cœur digne de lui, dans cette bande de petites sottes.

La surveillante s'est inquiétée de la présence de Sin : on n'ira pas à la terrasse du Nymphée aujourd'hui ; je suis désolée. Si au moins il m'avait vue et élue.

Ce jour comptera parmi mes jours. Mes yeux ont rencontré les yeux de Sin ; je l'ai vu venir devant qu'il regardât : il semblait un prince qui a du chagrin et qui le cache.

A ce moment, j'ai voulu qu'il me vît ; jamais je ne m'étais senti tant d'autorité, et son regard vint sur moi et s'étonna : « Quoi ? que voulez-vous dire? » disaient ses yeux.

Je me suis bravement retournée pour lui préciser ce que je voulais qu'il entendît, et je l'ai vu changé en statue de sel comme la femme de Loth dans la Bible.

Ce soir, il pensera à moi, il se fera des questions, il imaginera un tas de choses : et moi, je dormirai heureuse, ou je veillerai joyeuse ! Il me semble que je ne suis plus seule ; et je gambaderais pour un rien. J'ai donc déchargé mon cœur d'un gros poids, que je me sens si allégée ! Est-ce que j'aimerais ? Serais-je amoureuse ? Cela semble ; et non, cela n'est pas, je suis occupée, hantée, obsédée, voilà tout !

A la récréation, on a joué « aux taureaux ». Cela consiste en ceci : une dizaine agacent avec leur mouchoir celle qui fait la bête, laquelle se précipite sur tous ces bouts d'étoffe ; puis l'aînée du pasteur a pris une règle et simulé la mort du taureau : la surveillante a regardé cela d'un œil émerillonné ; mais la directrice, survenue, a prononcé ce speech : « Mesdemoiselles, c'est un jeu d'hommes, et, si les étrangers savaient que vous vous y plaisez, cela vous nuirait et au pensionnat. »

Ainsi, pourvu que les étrangers ne le sachent pas, on trouve excellent que de prétendues chrétiennes s'exercent la sensibilité aux jeux Néroniens.

Il paraît qu'il y a un collège d'hommes à Typhonia, où on joue à la guerre, à tuer, et ce sont des moines qui hurlent : « En joue, feu. » Quelle ville que Typhonia, quelle ville de hontes !

Je parierais que Sin n'assisterait pas à une course de taureaux.

C'est un goût méchant, où la lie du peuple seule se peut plaire, avec les âmes ignobles de toute caste.

Un des modèles du pensionnat, Félicie Thomassin, m'a confessé une drôle d'impression ; elle était des quelques qui m'offraient de jouer à mari et femme, il y a deux ans.

Il paraît que lorsque le toréador est en péril, ou bien quand on plante des banderillas, elle en ressent le contrecoup d'une façon sensuelle, au point que, dans une course, elle se pâme plusieurs fois aussi vivement que si une amie lui faisait toutes les caresses. Quelle horreur !

Comment sont-elles faites, ces demoiselles, pour que la vue d'une bête qui souffre ou d'une compagne qui se déshabille les émeuve de telles joies ?

Fière de me scandaliser, elle s'étonnait qu'il n'y eût pas de baignoires grillées comme au théâtre, qu'elle aimerait s'y enfermer avec son époux plus tard, et autant que possible suivre en son plaisir les péripéties de la course. . . .

Pour garder sa vertu, il faut vivre un peu seule, sinon on tombe dans une appréciation moyenne des choses, qui rend indifférente au mal. J'ai hâte de quitter le pensionnat, il déteindrait sur moi, non pas pour le chapitre des caresses bêtes, mais pour ne plus vivre avec des femmes ; elles sont vraiment trop sottes, vaines et hypocritement mauvaises. Heureusement, mon examen approche, j'ai obtenu ma dispense d'âge ; dans moins de trois mois, je serai brevetée

supérieurement, et..... je reste sur la conjonction : après tout ce que j'ai écrit ici, cela est bizarre ; bizarre ou non, C'EST...

Qu'il me tarde de le revoir ; il m'est plus cher depuis que je l'ai provoqué des yeux, et je resterai inquiète tant qu'il ne m'aura pas rendu mon aveu. Je ne doute pas qu'il hésite à m'aimer ; si orgueilleux que je le devine, je m'estime aussi réalisante de ses rêves que peut l'être une fille pauvre.

S'il allait s'imaginer que je veux l'épouser, cela légitimerait sa fuite. Mon rien contre son peu ferait triste douaire, et je ne le vois pas mari d'une institutrice. Non, ce sera mon poème ; la première grande récréation entre le pensionnat et la lutte pour la vie, ce sera ma qui qu'en grogne.

Certes, si son ramage ne dément point son aspect, si en m'approchant de lui, l'attraction augmentait, je rêverais bien..... Il est catholique, suis-je si protestante ? Il me convertirait. Mais la vie impérieuse exige un péage que ni lui ni moi ne pouvons fournir. Qui veut du bonheur doit avoir de l'or ou bien toucher au bonheur sans le vouloir conserver.

Sur la terrasse du Nymphée, il attendait le pensionnat ; il m'a cherchée des yeux et reconnue, mais à vingt mètres ; longuement il m'a étudiée, réfléchissant, supputant. Ah ! que je voudrais assister à ce travail mental !

A en juger par moi, l'être très supérieur ne se donne ni

pour toujours ni tout à fait, sinon il cesserait de s'intéresser à lui-même. Il y a toujours du conditionnel dans l'amour des exceptions, et je le comprends pour le ressentir ; serait-ce même la seule compréhension ?

Or moi aussi je me garderai toujours à moitié en me donnant, et l'à cœur perdu des romans n'est pas mon fait. En revanche, il y a mille choses que je ne ferais pas, les mille que je ne voudrais pas qu'on me fît. Le destin de Sin serait de ne point m'aimer ? J'en serais sûre, j'y renoncerais : selon les romans, ce n'est pas là l'amour ; il faut se suspendre à son amant, fût-ce comme une pierre, et même le noyer ; il est vrai que c'est plus pathétique, mais je ne crois pas que la vie doive imiter l'art à ce point et qu'il faille devenir aveugle et folle en devenant tendre.

Voilà ma seconde vibration très intense. Je l'ai revu ; il a passé tout près de moi et m'a fixée à deux pas ; son regard ne signifiait plus : « Quoi ? Que voulez-vous ? » mais : « Je veux aussi, je veux bien, mais à quoi bon ? et comment ? »

O cher jeune homme, que de bonheur tu m'as donné en un éclair !

La magie de l'Amour réalise tout ce qu'on a écrit : je suis hors de moi, inquiète et si contente ! Jamais je ne me suis sentie si vivante, si pensante. Une nouvelle Nannah paraît, et quelque force est entrée en moi qui me change et m'accomplit.

Dieu fasse que rien n'entrave ce beau moment ; je ne me flatte pas qu'il dure, mais cependant qu'il tarde à finir : ce

serait effroyable de renoncer à lui. Quand retrouverai-je sa beauté unie à l'intelligence que je devine, et à une solitude morale qui le fraternise avec moi, en unifiant nos deux natures par une même misère d'esseulement ?

Ma tante est venue et m'a félicitée d'avoir gagné du temps. Elle aura ainsi presque mille francs à me remettre pour mon départ. La famille d'Anaïs m'a trouvé une place chez Mistress Fernett, à Cambrige; douze cents et défrayée de tout : voilà qui s'arrange.

Mais comment organiser ce qui me tient le plus à cœur? A lui d'orchestrer cette mélodie d'amour que je lui offre.

A relire ces phrases, je me semble dévergondée, je ne suis que curieuse et avide de noble émoi. Les jours s'élargissent et s'alourdissent et s'enténèbrent, tellement la hâte m'émeut au premier acte libre et tout à fait voulu.

Cette fois, je n'accuserai ni la vie ni personne de mon ennui; j'ai décidé de moi-même et de connaître l'amour, non pas au sens grossier, mais l'amour des lèvres qui chante et ne se vautre pas, l'amour... J'en parlerai mieux avant longtemps.

Entre ma sortie de pension et mon départ pour l'Angleterre, il n'y a pas de répit ; ma tante me mettra en wagon. Dois-je songer à m'arrêter en route, à descendre du train peu après Typhonia ou bien à demeurer quelque temps chez ma tante ? Là, de quelle liberté jouirai-je ? Comme il faut

préparer et mettre en possibilité ses désirs, et que tout est difficile !

Ce qui fait la différence des volontés, c'est la force du mobile autant que celle des natures. Il n'y a aucune comparaison entre l'effort possible pour un rendez-vous et celui qu'appellerait tout autre motif. Les grandes volontés ont donc été le fruit de grands désirs : la tentation que produit une chose donne la mesure de sa poursuite et l'homme supérieur me semble seulement plus passionné que le commun.

Demain, c'est ma levée d'écrou ; demain, c'est mon dernier examen.

Je n'ai jamais tant souhaité être reçue.

En remémorant les dix-sept années qui viennent de s'écouler, je ne me fais pas grand reproche. Trois fois seulement, j'aurai été inférieure à l'idéal, en faisant sauter les boutons de mon corsage au premier brevet, demain en ne mettant pas de corset ni de chemise, afin que mes seins se voient à travers la robe et fascinent les examinateurs, et puis en me laissant aimer d'Anaïs, sans lui rien accorder, mais l'entretenant dans une tendresse qui aboutit à cette place d'institutrice à Cambridge. Dans ma situation, tout cela s'excuse.

Quant à ce que je vais faire, parler à un jeune homme, me laisser embrasser par lui, peut-être même lui rendre son baiser, je me le compte à honneur et gloire.

Très bien ! Je n'avais pas de corset, et mes seins bougeaient dans ma robe : voilà la raison de ce superlatif.

C'est de la Phryné moderne et pudique, de la Phryné protestante, devant quel Aréopage!

Quand j'aurai posé la plume que je tiens, ce journal aura son mot fin, comme ma vie de pensionnaire.

C'est le trouble du professeur d'anglais, lorsque je m'appuyai sur lui, qui me fit découvrir mon pouvoir et aussi donna lieu à ce journal.

Et je vois aujourd'hui que cette remarque était la plus importante que je pusse faire.

L'imperceptible battement de mes seins contre l'étoffe, un peu de ma peau montrée : voilà tout mon armement dans la vie. Ne pas m'en servir serait renoncer à toute chance; mais l'art va commencer de produire ce même effet, sans m'exposer à une violence : les yeux des examinateurs je les subissais, mais leurs mains, non je les eusse repoussées. Je dois m'ingénier pour que nul ne me touche : voilà la vertu qui m'est permise.

Nul si ce n'est lui, ne verra ma peau très lumineuse, nul si ce n'est l'autre qui m'apportera fortune, considération et enfin tout ce qui n'est pas l'amour, car je ne puis rêver un Sin qui soit riche ou un riche qui soit Sin.

Je dois donc à l'époux que j'épouserai pour vivre, de lui livrer cette chose intacte, ma virginité ; à une vraie fortune je dois une vraie virginité. Le reste est à moi, et j'en dispose à ma guise : le reste est la part du cœur et du rêve.

Après demain, je serai chez ma tante; demain Sin aura ce cahier sincère plus qu'aucun miroir.

A lui ma première pensée libre, à lui mon éveil à la vie met on balbutiement d'amour.

LIVRE III

L'INQUISITION DE SIN

Caliban règne dans toute l'île ; ses fils ont eu des fils, atroces et sans Dieu...

La Queste du Graal, proses choisies des dix romans, avec dix dessins. In-18.

Il est une acropole qui défie l'escalade du vulgaire ; nous y enfermerons nos rêves.

Curieuse, IIe roman de l'*Éthopée*.

Comme son corps d'éphèbe jurait avec l'habillement actuel, ses cogitations portaient toutes des dates lointaines.

Le Vice suprême, Ier roman de l'*Éthopée*.

Je suis l'inquisiteur, Province immonde à nous deux.

Istar, Ve roman de l'*Éthopée*.

Secoue tes sandales, lave tes mains et renie la société...

Comment on devient Mage. In-8.

Épouse l'homme d'exception ou sinon ne l'aime pas.

Comment on devient Fée.

I

VOX POPULI

« — Tiens, le bon Dieu vieux ! »
s'écria une des ouvrières qui mordaient au pain de leur goûter, devant le mur de la fabrique.

Sin passa, un livre sous le bras, préoccupé et l'air absent. Son oreille entendit sans que sa pensée s'arrêtât de flotter ; il savait que les filles du peuple l'appelaient ainsi.

« — Le portrait de famille. »
dit une Typhonienne de la bourgeoisie en faisant signe à celle qui l'accompagnait.

Sin continua sa marche lente, sans regarder celle qui le désignait de la sorte ; il savait que son long vêtement noir l'assimilait un peu à un iconique ancien.

« — Vois, l'*Ecce Homo.* »
s'exclama une demoiselle du Grand Catéchisme en se retournant ; et cette fois Sin sortit de sa méditation vague, inquiet de cette dernière appellation.

Ni la lèvre rouge ni les blonds cheveux bouclés d'une dix-huitième année n'évoquaient des images aussi graves et sombres ; le reflet de l'âme sur le visage, le repoussé des sentiments dans les traits, expliquaient mal encore cette impression des femmes.

Portrait de famille ne signifiait rien d'étonnant, son allure plutôt archaïque et solennelle écartait la réflexion sur ce point ; *Bon Dieu vieux* devait signifier beaucoup, d'abord de la douceur, mais pourquoi de la vieillesse ?

Ecce homo lui déplaisait comme s'il eût été l'occasion d'un blasphème.

Effroyable scène tout entière contenue dans le rugissement : « Crucifie-le », que Sébastien Bach a formidablement écrit dans sa Passion selon saint Matthieu.

Ecce homo ! Jésus avait été flagellé et couronné d'épines. Sur cette terrasse d'où tout le monde le voyait, il parut couvert du lambeau de pourpre, un roseau planté en ses mains liées et les épines enfoncées dans la tête ; et il buvait par soulagement le sang qui coulait de son front à ses lèvres. A ce moment, une foule traversa le Forum, qui se rendait à la piscine probatique pour y laver les agneaux, et leurs bêlements mélancoliques, dit Catherine Emmerich, se mêlaient aux hurlements du peuple, tandis que Pilate montrait aux Juifs immondes le véritable agneau de Dieu disant : *Ecce homo !* »

Ces appellations jetées à son passage lui posaient à nouveau devant l'esprit l'important problème de son moi.

Se connaître parut si difficile et essentiel aux anciens qu'ils en firent le grand arcane de leur sagesse.

La religion et les systèmes philosophiques étant des entreprises de définition, il faut ou accepter sans connaissance de cause, à priori, ou fluctuer jusqu'à ce que la vie nous éclaire en nous frappant ; la douleur est la seule lucidité de l'homme, et le choix de la souffrance la véritable formule du bonheur.

Le plus constant phénomène qui entrave la connaissance de soi, c'est l'hypocrisie intérieure. Très peu d'êtres sont assez forts pour s'avouer telle faiblesse et combien elle leur est inhérente. Des cyniques, affrontant l'opinion, ne s'avouent pas à eux-mêmes ce qu'ils affichent aux yeux de tous, et le plus dangereux des mensonges sera toujours celui qu'on se fait.

Sin, encoléré contre Typhonia, accusait l'entité morale de cette mauvaise ville de s'opposer à son désir d'aimer, de ne pas lui offrir l'objet propre à l'enflammer.

Mais il n'allait pas à cette profondeur où, la sentimentalité de surface dépassée, eût apparu l'impériosité de sa seule entité.

Il eût vu que son impatience d'aimer témoignait d'autre chose que de la tendresse et qu'il enrageait seulement d'être retardé dans sa croissance morale.

En effet, rien de plus funeste et douloureux que les transpositions de sentiment d'un âge dans l'autre.

Il le pressentait, et, demeurant arrêté faute d'un cœur, faute d'une bouche, faute d'une aventure, il se lamentait; et cependant par instinct il n'osait passer outre.

La province, parmi les déformations qu'elle génère, révulse souvent la puberté à trente ans, et l'amour à quarante; et le Faust considéré non au cérébral mais au psychique est un homme qui n'a pas satisfait au sphinx sexuel et que cette énigme de la vingtième année obsède dans la vieillesse.

Précoce de volonté, saturé de lectures, Sin éprouvait un dépit indicible de savoir tout de ce qui s'étudie et rien de

ce qui se vit. Car la pensée seule ne suffit pas plus à faire une individualité que l'esthétique à produire un artiste. Il y a un côté technique et positif de toute notion qu'on ne peut éluder.

La patience devait d'autant moins apaiser l'adolescent que sa vocation ne résidait pas dans l'amour et qu'il n'était sentimental que par poésie; son enthousiasme n'attendait que le premier baiser de la passion, fût-il exquis,pour s'élever plus haut.

Tremplin émotionnel qui le lancerait dans l'inconnu, la femme paraissait le moyen et non pas le but des extases rêvées, le violon de la musique de son âme, non la musique elle-même.

En ce piétinement, au seuil de l'amour, il s'occupa des immédiatités; comme un amoureux qui attend et veut tromper l'ennui de sa faction, il regarda la rue, les maisons, les passants, et, par une faculté rare, il les regarda abstraitement.

Il comprit que la vie était soit un tarot, soit un théâtre; que d'innombrables acteurs tenaient un petit nombre d'emplois, et que les décors ou cadres sociaux n'allaient pas à dix.

Faute d'aimer, il se mit à haïr, et, dépassant l'enceinte de Typhonia, étendant à la société entière son analyse redoutable, il acheva de couper toutes les fibres qui le rattachaient au collectif; il s'affranchit, rompant la solidarité du sol, et du milieu, s'isolant au risque de vaciller.

Il réussit à ce dangereux effort, préservé d'erreur par sa foi et sa noblesse de penchants.

II

L'ÉVÊCHÉ

En tête des danses macabres, le Pape paraît tiaré : il est empereur spirituel, et toute dignité cède à cette indéniable préséance.

L'évêque est une façon de monnaie du pape, grossière, mais hiérarchiquement évidente.

Sin connaissait le catéchisme de l'Empire, approuvé par un cardinal, où il est dit qu'on doit « le service militaire à l'empereur ».

Il avait vu l'évêque Didyme haranguer des séminaristes partant pour la caserne, et des vicaires réservistes.

Devant ce fonctionnaire de l'État, il ne sentait aucun respect ; un huissier sacramentel, auquel il demanderait la confession et la communion, et qu'il jugeait indigne et incapable.

Mais, le couvrant de son autorité absolue, la Papauté, inexpliquée en sa politique, conseillait, ordonnait le désarmement des catholiques, dans le chimérique espoir de baptiser le socialisme et de trouver un jour dans une Chambre, des Constantins sans-culottes, restaurateurs d'un christianisme nationalisé...

III

LA PRÉFECTURE

Le billon d'un roi, c'est un préfet, le représentant du pouvoir central, bon père, bon époux comme sacrilège, et légalement persécuteur ; il va à la loge maçonnique, tandis que sa femme entend la messe, chasse de leur couvent les moines confesseurs de ses filles, et déclame contre le Prussien Wagner, quitte à faire le pèlerinage de Bayreuth, pendant un congé.

Ancien journaliste d'opposition, marié à quelque femme intrigante, il représente un pouvoir sans doctrine, et qu'il sert parce qu'il n'y a aucune faction assez notable pour payer sa trahison.

Sorte de commissaire de police supérieur, il a mission de veiller aux sophistications du suffrage universel, et son œuvre est pie en cela ; le peuple, qui croit à sa volonté et à sa royauté, mérite ce jeu puéril et certain des morts qui votent et des bulletins en paquet dans l'urne. Hors la conservation de son poste ou l'avancement, un préfet est un indifférent, d'autant plus que sa fonction n'a pas un caractère déterminé comme la magistrature ou l'armée.

IV

LA MAIRIE

Quelques individus faisant leurs affaires sous couleur de celles de la ville ; un vaniteux imbécile le plus souvent qui n'est que le syndic d'avidités locales.

L'élection, en démocratie, n'a lieu qu'à renfort d'engagements, de promesses, si multipliés, que la meilleure volonté serait barrée par les auxiliaires.

Il y a plus à piller dans une mairie que sur les routes d'Espagne. Le maire est celui qui distribue les lots aux voleurs ; serait-il honnête, on vole autour de lui fonctionnellement : c'est une ferme générale à deux cents têtes.

Aucune initiative ne peut se produire, car ce sont les avocats qui emplissent les municipes, et ces gens-là sont ennemis de toute réalisation noble : l'homme qui n'apporte aux affaires que le parlage n'est pas un artiste, c'est un discoureur ; il ruinera toutes les assemblées qui ne le banniront pas. L'avocat n'est qu'un commis-voyageur sédentaire, mais il opère au détriment de la cité et de l'État, par instinct et sans thèse, comme un animal qui se jouerait mieux dans la bourbe.

V

LE PALAIS DE JUSTICE

On leur a laissé un costume, tellement le rôle est difficile à tenir, et le personnage à jouer. Ils ont des rabats, des toques et des robes, un crucifix dans leur salle, et on les prendrait pour des prêtres, s'ils n'étaient pas d'aigres bourgeois, rhumatisants ou graveleux.

Ils sont hommes de loi, comme les militaires sont gens de guerre, et ils appliquent un texte élaboré par le plus insigne brigand que la Révolution ait enfanté.

L'officier a fait remise de sa conscience à son supérieur, et le juge de la sienne au législateur ; et la légalité, en leurs arrêts, remplace la justice qui est un des noms divins, Géburah !

Ils sont pour l'ordre, et trouvent cependant les dynamiteurs de crânes individus, qu'ils condamneraient du reste : malgré qu'ils ne s'illusionnent pas sur eux-mêmes, ils se haussent à penser que, pour défectueux, ils n'en sont pas moins nécessaires ; et ils profitent de leur connaissance de la partie pour ne jamais avoir affaire comme plaignants à leurs collègues, quel que soit leur bon droit.

Les magistrats, comme les femmes, ne sont bien jugés que par eux-mêmes.

VI

LA CASERNE

Tout ce qui ramène l'homme à l'instinct et le parque en troupeau, l'affranchit de son plus douloureux privilège : vouloir et choisir. Si à une entreprise où son animalité seule a part on ajoute de la gloriole, le coup est fait, et l'institution durera.

L'erreur de plusieurs a été de croire que le commun souffre, quand il est nombreux à souffrir. Isolez un soldat et son caporal avec la discipline ordinaire, l'un tuera l'autre : mais en caserne, dans l'agrandissement régimentaire, la résignation se fait vite.

Pour l'officier, la famille, l'incapacité, le peu de fortune sont les mobiles.

Il y a deux façons de devenir un monsieur, sans talent ou sans fortune : c'est la robe ou l'uniforme.

Le fils de paysan devenu avocat dînera à la table du château dont il eût échenillé les arbres ; et le lieutenant, en province, après des bonnes fortunes, parfois se marie bien, au lieu de traîner une existence de petit employé.

La suggestion nationale agit sur tous les passifs : et comment un homme qui n'est pas supérieur se défendrait-il

contre l'asservissement d'un peuple ; il y a très peu d'êtres qui s'estiment assez pour désobéir à l'opinion générale et suivre la leur : il faut être quelqu'un pour devenir réfractaire.

VII

LE LYCÉE

Le monopole des tabacs donne une juste idée de l'Université, essai de monopole de l'instruction. Comme la régie ne livre aucun tabac d'Orient fumable et sans nocuité, le lycée n'enseigne, en philosophie par exemple, que les doctrines du VIe siècle arya, qui sont des versions pâles et récentes des vieilles splendeurs de la Révélation primitive.

Quel symptôme d'incohérence, dans cette volonté obtuse et tenace de laïciser l'instruction et de bannir l'éducation comme la religiosité.

Vouloir élever l'esprit sans former l'âme, et s'adresser à l'entendement dans l'oubli de la sensibilité : quelle misère!

Aussi voit-on des sots agrégés, et des docteurs imbéciles.

Le lycéen est semblable à quelque ouvrier d'une belle voix, à qui on n'apprend pas la musique, mais plusieurs rôles, note à note : ces rôles s'appellent baccalauréats.

Même applaudi, même reçu, chanteur et lycéen sont ignares, quoique capables d'apprendre encore de nouveaux programmes et de nouveaux airs à la façon des serins.

VIII

LE NEUTRE. SEXE COLLECTIF

Sin découvrit avec étonnement ce que la moindre géographie lui eût donné, à savoir qu'une ville est le siège d'un évêché, d'un préfet, d'une cour d'appel, d'une subdivision militaire, d'un lycée, d'un régiment, d'une prison et de plusieurs lupanars, et que cela constitue un chef-lieu de département.

Or il méprise le caractère de l'évêque, le sachant très ignare ; il juge le préfet un pauvre diable qui a sa vie à gagner, les magistrats des bourgeois sédentaires et sceptiques, les militaires de pauvres cervelles à éviter, la prison un endroit où le plus honnête peut pâtir, et le lupanar comme une dérision.

Ces rouages quelconques étaient mus à Typhonia par des hommes sans méchanceté et sans bonté, aussi loin de l'iconoclastie que de l'esthétique, — non pas tièdes, froids et mornes en toute matière.

L'opinion de l'évêque était de devenir archevêque, du préfet d'obtenir un meilleur département, des juges de devenir présidents, et de tous les lieutenants d'être capitaines et décorés ; le proviseur du lycée, un homme d'af-

faires comme le directeur de la prison, faisant au mieux de leurs intérêts, et les proxènes recherchant les Levantines, femmes colosses, pour satisfaire la clientèle. Dire à l'évêque : « Tu n'es pas un saint ni un théologien » ; au préfet : « Tu n'es pas un proconsul romain » ; aux juges qu'ils n'incarnent pas l'équité, où les professeurs l'instruction, et que le courage militaire est fait d'envoûtement collectif, dire cela, ce serait provoquer un éclat formidable, un chœur de rires parmi tous les dignitaires du corps social.

Si ces mandarins daignaient répondre, ils diraient : « Vous nous questionnez sur l'idéal, hommes de pensée, regardez-vous donc. »

« Voici des peintres et des sculpteurs : la beauté n'est-elle pas aussi absente de leurs œuvres que de nos fonctions ? Voilà des écrivains : la vérité parle-t-elle plus souvent par leur plume que par notre bouche ? Et ces prétendus penseurs sont-ils pas aussi de dignes modernes qui vivent sur l'idée comme nous sur l'État ? Nous avons un avantage, c'est la régularité de notre engrenage ; par nous, la société va toujours ; mal ou bien, elle va. »

Rien n'est plus ingrat que de convaincre des gens satisfaits qu'ils ne devraient pas l'être, surtout si on n'a, à leur proposer, au lieu d'un mieux contingent, une formule idéale.

Sin ne se sentait pas missionnaire et se résignait à voir le monde tourner, sans lui jeter au passage d'oiseuses vérités ; mais il cherchait péniblement à s'orienter dans le bazar social et à découvrir ce qui pouvait l'intéresser et lui servir, en compensation de tant d'institutions laides et oppressives à l'exception.

Se supposant étranger à la planète, mais informé de ce qu'elle porte, pour lui et pour les idéalistes ses frères, il se demandait par exemple ce qu'une ville comme Typhonia contenait de valable; et il découvrit quatre choses augustes et bonnes.

IX

LE TEMPLE

En tout lieu, en tout temps, le Génie a offert à Dieu la prière des œuvres, toujours exaucée, celle-là ; et les Temples demeurent universellement la plus haute gloire de ceux qui les ont dressés. Les aïeules de toute culture, les races du Tigre et de l'Euphrate n'ont conquis la mémoire humaine que par les actes de foi de leurs édifices sacrés : et ces pierres gardent en elles la double sublimité des élans de l'âme et de la descente du mystère.

Le Temple n'est pas seulement le lieu du miracle, il est aussi le lieu du chef-d'œuvre, où les Anges habitent, accueillent et réconfortent et les pieux du Bien et les servants du Beau.

L'architrave d'Ictinus restera le pentacle de l'âme orphique, comme l'ogive de Pierre de Montereau symbolise la belle âme du moyen age.

Aller à l'Église, tel est le premier souci du civilisé qui voyage, le seul souci de l'initié qui veut grandir : autant d'Églises autant de buissons ardents où Dieu peut apparaître aux Moïses : et ceux qui s'estiment devraient y borner leurs pas ; l'Église, c'est le seuil de l'éternité !

X

LE MONUMENT

Témoins têtus des époques mortes, vainqueurs du temps, les vieilles pierres sont demeurées pour que l'homme mesurât, d'après elles, la vanité des choses.

Colonnes de temple, murs de théâtre, pans de donjons, stèles et remparts sont la pensée figée des races éteintes, et l'âme qui les construisit à son image leur a jeté un reflet d'immortalité. Il suffit d'une voûte, d'une ogive brisée, d'un chapiteau ou de quelques moellons pour imposer la souvenance du passé au présent.

L'âme des religions, des règnes et des races écrivait par la pierre le poème de ses aspirations, parabase admirable qui ne surgira plus.

Aux pages du livre revit la pensée, le système s'explique, la notion se formule : mais seul, le monument, grand orgue, qui tient toujours un accord archétype, redit aux âmes vivantes le chant des âmes mortes.

Le monument est le miroir où s'est fixé, image essentielle, l'idéal de chaque peuplade et des sectes diverses ; il apprend à sentir, à retrouver les battements éteints du cœur abstrait de l'humanité périe. Le monument est l'ancêtre du livre ; on ne reçoit les traditions que de lui.

XI

LE MUSÉE

Ici, c'est le testament de l'individu, de l'artiste; ici, c'est le rêve de chacun survivant. A la foule et au nombre, la pierre et le granit, la matière énorme; à l'entité et à la personnalité, le marbre et les métaux, la précieuse matière.

Le passant salue de son âme collective la tour écrasante, le porche colossal; mais ce bronze petit, mais ce marbre taillé selon l'ectype ne lui parleront pas leur langage subtil.

Seuls, les bijoux extasieront ses yeux, tandis que, terne sous sa vitre, un profil du Vinci, inaperçu, reçoit souvent la visite admirative des anges.

Le Musée est l'Église des formes spirituelles: pour concevoir le paradis, il faut mêler en un orchestre insigne, les lignes de Florence aux couleurs de Venise, et la piété flamande à la grâce française.

Le Musée est le lieu où vêtir des rêves, où apprendre à fuir le réel: là sont vus les travestissements sublimes de la forme et l'acheminement de l'œuvre vers l'Abstrait, sanctuaire où l'on devrait venir admirer comme on prie, et d'où on sort meilleur, l'œil empli de beauté et l'âme surhaussée.

XII

LA BIBLIOTHÈQUE

Là, les titres d'immortalité de l'homme, là les saintes idées rayonnent à travers le vitrail multiple des génies ; là, le Saint-Esprit demeure, confessé même par les blasphémateurs.

Quelle merveille que cette liberté du cerveau de saisir tant de disparates, malgré ses erreurs, et, dans l'erreur même, quelle féconde variété !

Tout ce patrimoine universel nommé civilisation réside en une bibliothèque : elle est l'arc-en-ciel du monde moderne et une promesse du Saint-Esprit : tant qu'elle existera, le déluge de l'ignorance, la Barbarie, ne prévaudra point entièrement.

Elle est le palladium contre toutes les déchéances, la pierre de touche où viendront s'éprouver toutes les découvertes.

Un jour paraîtra où, avec le monument effrité, la fresque effacée, le dessin poudroyant, il ne restera plus que la Bibliothèque, arche sainte surnageant dans tous les cataclysmes de l'oubli et de l'ignorance.

XIII

DE L'AUTRUI

Évoquer l'âme du passé sur ses débris, contempler l'art en ses œuvres, même lire l'antique pensée en son texte, ne suffit pas à la vie de l'homme le plus intellectuel : il faut, pour que la pensée soit complète, qu'elle s'affronte à une autre pensée vivante; un écho est nécessaire à l'esprit comme à la voix : à l'amitié absente rien ne supplée que l'Amour.

Certes la passion, comme l'Art l'a déifiée absolue et par là folle et fausse, ne peut être féconde qu'à la façon des crues du Nil, quand elles se sont retirées; mais le commerce tendre où la galanterie un peu aiguë et l'esthétique fomentant la pensée, et le mysticisme, seulement sont une levure meilleure que la sexualité.

Sin, malgré sa foi et son enthousiasme d'art, ne pouvait terrasser en lui ce désir d'autrui, ce besoin d'un autre être qui force la volonté au vertige des attractions; et, méditant sur cet extérieur conscient, l'autrui, il cherchait à l'envisager au point de vue de lui-même et de son entité vacillante.

Sa solitude, fermement maintenue, accumulait en lui des

éléments à rejeter, une trop grande formation de pensées étranges et de concepts maladifs.

Dans une intimité, chacun donne et prend le surcroît : on s'accouche mutuellement d'embryonnaires folies ; tel à soutenir un paradoxe l'épuise et le quitte ; un autre déterge par l'érotisme sa sensibilité en déséquilibre.

Amitié ou Amour sont des corrections de nous-mêmes par autrui ; on s'use, mais on se polit : le contact moral est analogue à la taille d'un cabochon, qui perd de la substance, mais qui gagne de la lumière. Rien ne remplace cette usure nécessaire, ce limage du moi sur autrui.

Il se produit dans la vie de l'âme et de l'esprit un phénomène de réceptivité bonne ou mauvaise qui nous soumet à l'influence morale d'une liaison, comme à l'atmosphère d'un lieu : l'âme respire, et il y a des bacilles animiques, comme des êtres, dont le contact est salubre et fortifiant.

De ces réflexions, Sin concluait à quatre séries dans l'autrui (1).

(1) *Comment on devient Mage.*

XIV

SUPÉRIEUR

Admirer est plus doux que créer, et le discipulat nous donne plus de joies que la maîtrise, mais où sont les supérieurs ? Ceux qui remplissent quelque fonction n'y sont parvenus que par médiocrité ; il faut discerner soi-même, parmi les inclassés sociaux, ses maîtres, et on les choisira selon sa propension et non d'après leur hauteur.

Les examens les plus compliqués ne prouvent que de la mémoire ; la supériorité se voit aux œuvres. On vaut suivant ce que l'on crée ; mais la plus utile rencontre ne sera jamais celle d'un grand artiste. Boileau, ce médiocre écrivain, a rendu à Racine, par son goût, le plus grand des services, et Gœthe n'aurait pas reçu d'un autre Gœthe les profits reçus d'Eckermann.

Il faudrait d'abord se juger et se mesurer, et, si on se sacre supérieur, chercher un confident ou devenir le confident d'un être supérieur, et la formule serait : On doit porter les couleurs d'un autre jusqu'à ce qu'un autre porte les vôtres.

XV

SEMBLABLE

Ce sont nos frères, ceux qui souffrent du même mal, attentifs aux mêmes étoiles. Ce sont nos sœurs, celles qui se penchent vers nous, attirées par un vertige incestueux.

La vie sourit ou s'obombre suivant la poursuite vaine ou la bonne rencontre d'un de notre famille morale.

Diverse se montre la similité en ses points de contact, et la plus forte sera toujours le parallélisme du destin. Ceux qui se rencontrent allant au même but feront longtemps route ensemble ; si leur destination diffère, l'un des deux se sacrifiera et il est dangereux d'accepter un sacrifice ; il engage celui qui l'inspire et le subordonne au sacrifié.

La ressemblance morale ne serait pas une joie si elle ne s'étendait au désir actuel des deux. Voit-on le triste heurt d'une volonté de toujours avec un goût momentané, et là est le grand écueil de ne pas s'assembler de vouloirs quand on se ressemble de nature.

XVI

CONVERTIBLE

Qui donc est si ferme en soi que nul ne l'en dévie? Le plus grand nombre hésite, vacille, à la merci du premier qui s'emparera de son ascendant.

On croit, à tort, à l'irréductibilité d'autrui : ce sont les conventions, les milieux et les circonstances qui nous résistent, non pas les êtres, et la difficulté sera toujours plus de l'emporter sur les conditions mêmes où l'on veut, que sur le vouloir réticent d'autrui.

Il s'agit donc, pour amener un être où on le désire, de l'isoler de cet entour qui fait sa résistance.

En amour, on ne trouve pas telle femme, on la *treuve*, c'est-à-dire on l'invente, on l'incante, on l'éveille.

Mais l'office d'enchanteur effraye par les soins qu'il impose ; il faut autant d'efforts pour treuver une âme que pour un poème, et l'âme ne restera pas au point où on l'a montée ; le poème, lui, témoignera de l'état d'âme donnant à l'orgueil, qui est le seul mobile, une forte pâture.

XVII

ADVERSAIRE

L'adversaire, c'est tous et personne ; c'est l'anonyme effort des vagues sur le roc, et du vent sur la nef ; l'adversaire est la chose, mais la chose toujours agit comme collectif. La bêtise de telle femme n'est que l'écume de la bêtise d'une ville, d'une caste, d'une civilisation ; la dureté d'un homme n'est que le point avancé — par rapport à nous — de la dureté des hommes.

Il faudrait donc opposer au collectif un abstrait dont on serait le point avancé — par rapport aux autres — et la victoire serait sûre.

Le plus mince mérite se peut appuyer au collectif, tandis que, pour s'identifier à l'Abstrait, il faut un effort extraordinaire.

Si hors de portée que soit ce recours, seul il donnera la victoire. Comment se ramifier à l'Abstrait dans la vie privée, sans œuvre et sans Verbe ? Voilà ce que Sin tardait à découvrir, dans son effort à envisager le problème de la vie telle qu'elle se présente au plus grand nombre de jeunes hommes de son âge et de son temps.

XVIII

DIALOGUE D'AUGURE

Sin lisait, assis sur un banc de pierre, près du Nymphée, lorsqu'il fut interpellé.

« — Monsieur, permettez-moi de vous parler sans vous connaître ; j'arrive à Typhonia. En passant près de vous, j'ai regardé indiscrètement la couverture du livre que vous tenez, et, comme ni un étudiant, ni un mondain, ni rien de commun et de sot ne peut se plaire en cette matière, je me suis arrêté d'étonnement, et me voilà hardi de sympathie curieuse. »

Celui qui phrasait ainsi avait la tenue qu'on appelle parisienne, en province, impersonnelle et un peu étriquée. Son visage exprimait d'abord et au même degré l'intelligence et la fatigue morale ; l'allure, quoique fière, était lasse ; et Sin vit dès l'abord que cet homme avait jeté ses aigles, non pas avant, mais derrière lui, et que, impuissant à faire son destin, il subissait la vie avec dandysme.

« — La Kabbale est un trait d'union plein de lumière, » dit seulement Sin.

L'étranger s'assit sur la pierre.

« — La Kabbale, je l'ai entrevue quand j'étais encore

une volonté, je l'ai entrevue comme un libertin entrevoit une très belle femme honnête, qu'il suit des yeux, sans se flatter d'être écouté, s'il lui parlait. »

« — On mérite l'intellectualité, on ne la conquiert pas : semblable au rayon diffus du soleil, elle se condense sur l'âme assez noble pour présenter son cristal lenticulaire : et désirer la sagesse, c'est déjà la mériter et l'approcher. »

« — Parbleu ! » fit l'inconnu « vous êtes un métaphysicien. »

« — L'hominalité, je ne dis pas l'humanité, ne commence-t-elle pas à la métaphysique ? »

« — Elle s'y termine, au contraire : l'homme s'émancipe de l'instinct dès qu'il est mu par un mobile abstrait. »

« — Attendez, fit Sin, la métaphysique est simplement le jeu de l'esprit, prédominant, mais non délivré des deux sensibilités ; tandis que la conceptualité seule mène à l'abstrait. »

« — Nous devrions continuer cela en feuilleton pour *le Crocodile*. »

« — Vous pensez et vous connaissez le journal de Typhonia, seriez-vous journaliste ? »

Et Sin laissa voir sa répulsion instinctive.

« — Ouais ! vous êtes sévère pour les condottieri de la plume ; dire que j'ai pensé comme vous... La dernière dignité du journaliste sera toujours le mépris de son métier...

« Mais croyez-vous, malgré que vous soyez bien jeune et inexpérient, que le magistrat vaut mieux que le chroniqueur ? Pas plus que la dévote n'est préférable à la fille. Ce sont des différences de corruption sociale, rien de plus.

« L'arrêt du juge comme l'article du critique, l'intérêt les dicte.

« Il y a trois destins : celui de naître riche et de se racheter de toutes les corvées, celui d'accepter les corvées réglementaires, et enfin le refus de la corvée.

« Le refus oscille entre trois termes : génie, paresse et crime. Le premier et le dernier sont rares. L'autre signifie encore une personnalité animalement sélectée. La révolte nous perd, mais c'est l'obéissance qui diminue.

« Regardez autour de vous, à Typhonia. »

« — Ne jugez pas d'après un tel exemple, s'écria Sin : Typhonia c'est le monstre parmi les villes ! »

« — Eh non ! fit l'interlocuteur, Typhonia, c'est la province ; elle ne vous paraît pire que parce que vous avez souffert par elle ; et souffert de quoi ? De choses qui partout sont des indications d'ostracisme, des cheveux longs, une mise d'artiste, une beauté frappante, cela suffit à nuire.

« Je devine que les maris et les frères, tous les hommes, vous ont écarté comme un danger ; et, comme les femmes sont, je l'avoue, plus bêtes qu'ailleurs, vous manquez de maîtresse idéale, de madame Bovary. Votre rage vient de votre lucidité : vous n'ignorez pas que la seule chose qui vous ait manqué, qui vous manque, c'est la complicité de l'opinion ; un peu d'intimité, deux heures de tête-à-tête, et les vertus s'écrouleraient comme le temple à vos efforts de Samson, en vous écrasant d'ennui. Bénissez l'écart où l'on vous tient : il vous sauve, il vous isole, il vous accomplit. »

Sin, étonné et un peu mortifié d'un coup d'œil aussi sûr, ne répondit pas d'abord ; l'autre continua :

« — A la façon dont vous avez jugé les journalistes, je vois qu'en dehors des saints et des génies, l'humanité vous paraît... »

« — De la canaille, » fit Sin.

« — Soit ! Mais votre point de vue est pris du cabinet de travail et après la lecture d'une histoire universelle qui s'arrêterait à 1815.

« Vous avez cru voir que les anciens avaient toujours une idée au bout de leur pique ; et vous vous figurez les conflits sociaux comme la rencontre et le heurt de plusieurs fanatismes. Vous songez à Alexandre ou au Bonaparte, à Bossuet ou à Danton, mais ces gens là étaient convaincus ; ils croyaient à leur étoile ou à leur idée ; le phénomène contemporain que vous ne percevez pas, c'est l'indifférence des acteurs sociaux pour leur rôle ; ils n'ont ni la passion de leur emploi ni une passion contraire.

« L'hygiène vous conseille la marche, à vous, indolent : vous marcherez donc ; eh bien ! il y a une hygiène sociale qui nous enjoint de faire des choses bêtes en soi, utiles en fait. »

Il se tut pour encastrer son monocle qui avait glissé pendant la tirade, et il reprit.

« Je connais Typhonia mieux que vous ; j'y ai vécu plus longtemps que vous n'y vivrez sans doute, et j'y reviens parce que je suis ruiné et que la mort d'un oncle me fait propriétaire de vignobles phylloxérés à replanter, si je veux ne pas finir mal.

« Quelqu'un qui connaît mieux la province que moi et qu'aucun, c'est le dominicain annoncé pour la semaine pro-

chaine, le fameux Père Alta ; je l'ai entendu sur « la fausse dévotion », quel psychologue !

« Sur ce, au revoir, Monsieur Sin. »

« — Vous savez mon nom? »

« — Qui l'ignore à Typhonia? Sin, le fou, est une chose classée, et qu'on désigne aux enfants à la promenade ainsi : « Vois ce simple. »

« — Vous m'étonnez, Monsieur, je vis à l'écart. »

« — Vivre à l'écart, en province, c'est afficher son mépris pour tous ; comment le pardonneraient-ils ?

« Puis, voulez-vous une parole sincère? Vous êtes beau, d'une sorte choquante, d'une beauté de fille, à longs cheveux, qui est anachronique.

« Allez autour de la ville en Ange Pitou ou seulement à la mode de 1830, vous aurez le succès d'une caricature ; car la mode est comme l'amour, une chose du présent, qui renie le passé. Or vous êtes hors la mode plastiquement, comme physionomie, et ceux qui pourraient vous envier se hâtent de rire.

« Enfin, votre contenance est celle d'un homme qui a prouvé sa force, qui est au moins premier au concours général ou prix de Rome. Or vous n'avez rien fait ni même promis de faire ; vous lisez à travers les rues, de la pose ; vous vivez à la bibliothèque, de la pose encore; vous êtes, aux yeux des Typhoniens, un voleur de prestige, qui prétendez jouir par avance des immunités du talent et des prérogatives du génie. »

« — Oui, fit le jeune homme ; je conviens que mon allure, sans que j'y songe, affecte et le respect de moi-même et le

dédain d'autrui. Mais, comme je ne marque cela ni dans les rares saluts que j'échange ni dans mes rapports parlés, je m'étonne qu'un peuple si lourd devienne spécialement subtil pour percevoir mon secret sentiment. »

« — Mon cher Sin, les masses et les femmes devinent les sentiments qu'elles inspirent ; et Typhonia vous déteste d'autant plus qu'elle voit la belle contenance que vous gardez en pâtissant.

« Si on croyait à votre avenir, à des études ou même à de la sagesse, on admettrait peut-être votre manière ; mais on vous a vu grandir, on vous a vu suivre ou regarder des femmes, on devine enfin la puberté insatisfaite et exaspérée. De là il est facile de conclure que votre horreur des Typhoniens est extrême, puisque vous ne ferez pas les concessions qui ouvriraient les portes. »

« — Rien ne les ouvrirait, Seigneur, ces portes de la bourgeoisie, sinon l'idée d'un piège. On sait que mes parents vivent aisément, et, ce que je considère comme pauvreté n'est pas vu de même dans les familles. Pour une Typhonienne, je suis presque un parti, et le flirt, toléré un moment, serait un appeau pour me jeter au piège conjugal.

« Le fait contre lequel je me butte est bien simple : en province, il n'y a rien entre la femme dite honnête et la fille de métier, et dès lors, l'adolescent risque le mariage ou...

« — Ou... »

Uruck dit le mot, et Sin continua :

« — Je crois à l'excellence de la virginité, mais dans le cas d'absorption : or en quoi voulez-vous que je m'absorbe ? Ne faisant que lire, je diversifié pour ne pas me

nauséer l'esprit. Je me cultive au hasard, selon la devise des Sin ; mais je ne puis ni éluder le désir curieux de l'amour ni le satisfaire bassement. »

« — Croyez-vous donc qu'il y a un corps de marquises à Paris affecté au déniaisement des éphèbes d'avenir ! La fille du quartier latin ou du quartier Montmartre a les prémisses des plus fiers jeunes gens ; et ce que vous rêvez dépend des relations de famille, pour bien né et apparenté que l'on soit, on n'a pas toujours une cousine ou une marraine d'Amalviva pour faire ses premières sexualités. »

« — Auriez-vous raison, que Typhonia resterait aussi infâme ; l'antinomie d'espèce que vous avez indiquée tout à l'heure reste un grief contre cette ville maudite, qui devrait, sinon m'aimer, respecter en moi ce peut-être d'avenir que je manifeste sans le savoir. »

« Typhonia, c'est la Province, me direz-vous : non, c'est pis. Citez-moi donc beaucoup de villes où on ferait trois cent mille francs de recette à l'annonce qu'on tuera huit taureaux sur un monceau de chevaux tombés dans l'enchevêtrement de leurs entrailles ; citez-moi une ville de quatre-vingt mille âmes qui, ayant accepté une galerie de 500 tableaux, après vingt-cinq ans, n'a pas de catalogue et les exhibe pêle-mêle, chefs-d'œuvre au plafond et croûtes cimaisées ; une ville qui a refusé à Lavastre trois décors offerts gratuitement, une ville qui ne daigne pas même répondre à un des plus incontestables artistes de ce temps, offrant de fresquer gratuitement le temple de Tanit.

« Une ville... »

« — Pardon ! y a-t-il longtemps que le *Chérubini*

d'Ingres a été descendu des combles du Louvre, et dans ce même grenier, le portrait de Delacroix n'était-il pas au-dessus de la bouche de chaleur? N'est-ce pas un conservateur du Louvre qui demandait des feuilles de vigne, tandis qu'un autre attribuait la mauvaise conservation des toiles aux émanations des parapluies que portent les visiteurs?

« Il y a très peu de gens qui comprennent l'art et qui l'aiment, et ces gens-là ne sont jamais en puissance de servir leur religion. Voyez-vous l'ennui perpétuel que donnerait au ministère un inspecteur des beaux-arts, compétent et impérieux. Moi, je m'étonne qu'il y ait encore quelques chefs-d'œuvre vivants, étant donnée la barbarie indestructible de la canaille humaine, j'entends ici la bourgeoisie surtout. »

« — Eh! vous étendez seulement partout ce que je dis d'un lieu, vous ne l'infirmez pas. »

« — Je vous montre que l'immondicité est la Norme de l'homme, qu'il faut s'étonner à chaque bon sentiment et rester stupéfait devant une œuvre; que ce qui s'appelle tout le monde a la nature d'une brute, égoïste et beau coté chat et artiste, bon et laid coté chien et peuple; que les anathèmes et vaticinations ne sont que des lyrismes, sans vision lucide, à la fois généreux et puérils, et qu'il faut construire en soi-même un temple pour y rêver, aux bonnes heures où la vie laisse du répit et fait silence. »

Sin secoua la tête :

« — Il faut avoir vécu pour se souvenir; rêver suppose ou un avenir ou un passé, et cette sérénité de temple qu'il

faut introniser en son âme ne peut être que le fruit d'expériences personnelles.

« La Zigurrat kaldéenne à huit terrasses ne figure-t-elle pas que nul ne franchit la troisième rampe avant la seconde ; ce serait folie de provoquer un autre sphinx avant que j'aie deviné l'énigme de l'amour et du sexe. »

« — L'heure me presse malgré que le débat me plaise : je serai heureux de vous revoir, Seigneur Sin : Uruck est mon nom singulier. »

« — Et moi plus heureux encore, Seigneur Uruck. »

Sin ne se souvenait pas d'avoir causé avec un homme aussi supérieur qu'Uruck, si ce n'était son père, qui vivait dans une atmosphère mystique et sublime, et trop éloignée des préoccupations passionnelles de son fils.

XIX

ESSAI LOYAL

Sin rencontra quelquefois Uruck ; ils causèrent encore, mais cette intelligence n'était pas un Verbe : elle plaisait sans éclairer.

Las de son idéalité, le jeune homme résolut d'essayer une vie analogue à celle des Typhoniens : il se risqua au café où les naturels du pays passent leur soirée, et sa nervosité, qui supportait mal l'électricité masculine, le fit sortir en un état d'exaspération maladive. Il comprit que les hommes qui ne sont pas supérieurs deviennent cyniques, dès qu'ils s'assemblent.

Uruck le mena au cercle des Lézards, le mieux fréquenté de la ville et le plus curieux, parce que, à côté de la table de jeu, toujours entourée, toutes les dictériades de la ville y venaient. Il vit là à la fois une quarantaine de femmes, élégantes de mise, familières de ton, presque jolies, plutôt bêtes, mais toutes visiblement préoccupées d'un lendemain et de matière positive.

Réaliser ses rêves avec de tels éléments, cela ne se pouvait pas. L'idée de facilité tuait en lui le désir ; et même sensuellement, ces femmes ne pouvaient l'intéresser ; il

rentrait en tentation en rentrant chez lui, à croire que son propre esprit le tentait.

Il s'expliquait bien que son âme ne s'émût que pour sa fiction de la fée, mais il ne concevait pas que parfois l'idée d'une gorge, d'un bras nu, vînt le saisir au milieu d'une lecture théologique, tandis que, au cercle des Lézards, il avait vu des morceaux de nudités, très admissibles, de l'œil dont il voyait le lustre ou les banquettes.

Il devinait que la sagesse en tout point est de ne pas capituler avec l'intégrité hautaine de son désir, afin de conserver nette sa sensibilité.

XX

SERMON SUR LE PÉCHÉ PROVINCIAL

« Mes Frères,

« Il n'y a rien d'aussi fameux dans l'Écriture que la prévarication de Babylone et sa ruine : cette ville prodigieuse, après avoir été le nom même de la splendeur humaine, devint la figure de l'impiété punie.

« Écoutez l'anathème d'Isaïe, où apparaît en même temps la double merveille de cette cité aussi extraordinaire par les œuvres qu'elle produisit que par son désastre mérité.

« Ainsi Babylone, la gloire des royaumes et le suprême orgueil des Kaldéens, suivra Sodome et Gomorrhe au même néant : déserte, inculte ; l'Arabe errant n'y posera pas sa tente, et le berger en écartera son troupeau.

« Les félins du désert en feront leur repaire; seuls les reptiles habiteront ses palais, et les autruches et les boucs ses fiers remparts, tandis que les chouettes et les orfraies effareront le silence des palais écroulés.

« Si, après ce tableau, je demandais qu'on me nommât la moderne Balylone, nul n'hésiterait, et le même nom surgirait de toutes les bouches, d'autant plus violemment que

l'envie se mêle à votre amour du bien jusqu'à en prendre la place, et que la Province s'estime juste en face de Paris, nouvelle Babylone.

« J'ai fait entendre en ce lieu retentissant et profane la voix implacable de la vérité, mais cette même voix aujourd'hui va accuser, Provinciaux, mes frères, ceux qui renouvellent ces Pharisiens qui n'entreront jamais au royaume de Dieu, selon l'assertion du Seigneur lui-même. Je viens étudier vos mœurs et en dévoiler l'abomination.

« L'office du moine ne se borne pas à raviver la mémoire des saints mystères dans l'esprit de ses auditeurs, ni à leur représenter la beauté des vertus chrétiennes ; il faut encore aider le prochain à s'examiner, et le forcer à découvrir ses fautes.

« Les philosophes anciens ont tous remarqué cette tendance de la nature humaine, clairvoyante sur autrui, enténébrée dès qu'il s'agit de soi.

« Or il n'y a pas un vice des Parisiens qui ne vous soit présent, et je ne plaiderai pas pour eux, auprès de vous ; mais d'abord, chaque fois que vos affaires le permettent, n'allez-vous pas à Babylone grossir de vos péchés ce monceau de péchés? N'êtes-vous pas, Provinces, les affluents de ce grand fleuve des prévarications dont Paris est l'estuaire.

« Votre prestige est dans les mœurs que vous avez, discrètes et décentes : le désordre a peur du soleil en vos murs; et vous punissez le scandale d'un ostracisme qui le raréfie. Tandis que les jeunes hommes cachent leur inconduite, les épouses se bornent à leur foyer, et le voyageur verra avec admiration que vos églises débordent de fidèles.

« Certes, ce sont là les traits de la cité chrétienne poussés jusqu'à la dernière rigueur, car vous vous refusez même les joies nobles et permises de l'art, et je vous admirerais, Provinciaux, si je n'avais déjà percé sous ce masque édifiant une incroyable indignité.

« De tous les péchés, le plus commun, celui où la nature nous incline, n'est-ce pas ce vertige qui pousse deux êtres l'un vers l'autre, au mépris des lois morales, et qu'on nomme amour. Eh bien ! vous semblez ne connaître sur ce point que le mariage, et j'admirerais, vous dis-je, si je ne savais que toute cause doit être instruite, par le témoignage contradictoire !

« Pourquoi, mes frères, chaque fois qu'un être admirable, artiste ou penseur, naît parmi vous, s'évade-t-il comme un persécuté, et déclarant à la face du siècle que vous êtes des méchants ?

« Comment accommoder cette accusation avec vos coutumes aussi régulières que dévotes ?

« On dit que vous détestez la beauté, le génie, le talent même, que vous calomniez incessamment, et que l'envie est le plus vif battement de vos cœurs.

« On vous accuse de haine, provinciaux qui ne commettez pas l'amour !

. . . .

. . . .

« La marque d'une vraie vertu, c'est l'indulgence ; et votre implacabilité est telle que vous ne permettez jamais à la pécheresse de se relever ; il semble que vos mérites vous pèsent, et que le prochain en doive solder l'ennui : vous

frappez avec tant de force sur les pêcheurs qu'on croirait vraiment qu'il ne vous manque que l'occasion et de l'audace pour les suivre et les passer.

« Si je cherchais une marque de votre caractère féroce, vous savez qu'elle paraîtrait en son horreur, comme vous l'avez déjà prononcé en vous-mêmes.

« Je ne veux pas profaner ce temple par l'évocation des joies de sauvages ivres ; et votre pasteur vous a souvent rappelé que tous ceux qui assistent au spectacle de brutes qui vous est propre, sont anathèmes, excommuniés, chassés de l'Église, privés de sacrement et de sépulture en terre sainte.

« Je suis bien forcé de prendre ici la mesure de votre sensibilité, et que si vous êtes trente mille à voir des bandits torturer des animaux, vous êtes plus nombreux et plus féroces à torturer vos semblables quand ils vous dépassent.

« Dans le mariage moyen, la femme domine ; c'est donc à vous, mes sœurs, que je vais demander compte de cette méchanceté que je puis appeler publique : vous l'appuyez sur votre vertu ; mais votre vertu même n'est-elle pas le résultat d'une heureuse prudence et de circonstances qui vous forcent ?

« Pour qui a scruté la vie de province, l'adultère semble si difficile que, s'il se commet, il faut crier à la folie plutôt qu'au péché.

« Chacun ici surveille tout le monde, et cette police est faite passionnément.

« Je concède qu'au résultat, il y a de l'ordre dans votre vie ; votre seul intérêt suffit à l'y maintenir ; je cherche Dieu en vos cœurs, et je n'y vois que du calcul.

« La morale, négative de son essence, ne vous requiert que d'abstention ; la doctrine du salut impose des mérites positifs et une vertu d'essence et sans rapport avec le bien user de la vie et des pâles bienséances.

. . . .

« Sans tentation, il n'y a pas de mérite, il n'y a que du bonheur ; heureux, enviable, mais non pas glorieux et admirable, celui qui n'a point à lutter.

« Cherchons donc un autre prestige que celui d'un tranquille tempérament et d'une imagination sans essor.

« Vous avouez, femmes de province, que vos fils et vos frères, jusqu'au mariage, mènent une vie de débauche, et que, s'ils cachent leurs déportements, nul ne les ignore.

« Vos maris passent hors de la maison tout le temps qu'ils peuvent vous dérober, et, pour tout dire, provinciales, les hommes vous fuient ; époux, frères et fils vont demander au jeu, à la boisson et aux pires compagnies un recours contre l'ennui que vous irradiez.

« Et vous, triomphantes et maîtresses en vos foyers, que vous tyrannisez, vous professez pour l'homme, que Dieu a instauré Seigneur de la femme, un mépris qui perce jusque dans vos manières, qui sont insolentes et rêches.

« La nature vous disait de plaire, et vous n'avez pas écouté la nature ; la religion vous ordonnait de charmer, et vous avez rageusement refusé d'être belles et fées, comme si votre honnêteté d'épouse vous tenait quitte de tout autre effort.

« Vous n'avez pas assumé seulement par le mariage le devoir de fidélité, mais aussi l'obligation d'être le sourire et

la joie d'un homme ; et, pour tout dire d'un mot qui va scandaliser, l'épouse chrétienne n'est complète que si elle devient païenne pour l'époux.

« Vos fils se réunissent loin de vous pour méfaire, pourquoi ne leur donnez-vous pas, en vos maisons mêmes, des récréations où le mélange des sexes les affine et les préoccupe noblement.

« Enfin, m'élevant un peu au-dessus de ces devoirs immédiats, je vous montrerai comment la femme honnête a le devoir d'apporter sa grâce et sa bonté à cette précieuse et grande chose nommée civilisation.

« Ces générations françaises qui remplissent l'histoire de nobles traits et de beaux talents ont toutes été formées par les femmes honnêtes d'un temps où la femme aimait son rôle d'éducatrice, même dans un rayon beaucoup plus étendu que celui de la famille.

« En fermant vos salons, vous ouvrez de vos mains les mauvais lieux, et ces jeunes hommes que vous pourriez retenir par des concerts et des danses, tombent aux filles, poussés par vos propres mains de provinciales sans beauté, sans bonté.

« Un moine ne regarde qu'au visage, et je vous trouve laides, mes sœurs, d'une laideur morale où l'âcreté de vos secrets sentiments transparaît.

« Quelle notion avez-vous donc de la vraie pitié, et voyez-vous pas que, loin de servir la cause de Dieu, vous la perdez, par cet aspect hérissé, cette humeur impérieuse, et cette voix qui sonne la querelle, et ces regards qui pétillent de malveillance.

« La véritable dévote, mes sœurs, se reconnaît à son sou-

rire, à l'aménité des manières, à la douceur du ton, et enfin à une sainte coquetterie où se voit la volonté d'être agréable à tous, pour montrer que Dieu commande la grâce, cette charité de tous les instants, et qui n'est pas la moindre façon d'obliger le prochain.

« Il est presque rare d'avoir l'occasion de rendre au prochain un de ces services si importants qu'on peut dire l'avoir sauvé ; mais à tout instant de la vie, la rencontre a lieu où, avec de la bonté extérieure, on donne un plaisir au prochain.

« Vous ne savez pas sourire, mes sœurs ; voilà pourquoi vous êtes laides, voilà pourquoi vous êtes les provinciales ; votre vertu stérile ne profite qu'à votre repos, et le prêtre, découragé devant vos âmes de sécheresse et d'ennui, ne sait plus trouver la parole qui émeut. . . . .

« Puisse ce discours vous faire pénétrer en vous-mêmes ; que la nature, la vanité, l'intérêt, à défaut de la seule vertu, vous sermonnent et vous incitent : car vous avez mission de charmer et d'être, au profit d'un mutuel salut, le sourire de l'époux. Je prie le Sauveur qu'il épande sur vous les réflexions qui corrigent et les résolutions qui sauvent, afin que les anges vous reçoivent, doux et souriants, au seuil de l'éternité. Ainsi soit-il. »

XXI

DIRECTION SPIRITUELLE

Le sermon du Père Alta produisit plus de commentaires que de conversions.

C'est le propre des paroles supérieures de soulever d'abord toute la contradiction de l'auditoire, dût-elle ensuite par la réflexion s'avouer vaincue.

Parmi les auditeurs, Sin admira, plus que tout autre, cette profonde connaissance de l'âme moderne, et, au sortir de l'église, il écrivit au Père Alta une lettre confiante, sincère, où, sans se confesser, il montrait assez son état d'âme : il reçut le lendemain même un billet qui l'invitait à passer à l'évêché dans l'après-midi, à trois heures.

Il trouva sur le seuil le Père Alta, qui le reconnut, d'intuition, sans qu'il se nommât.

« — Il faut que j'aille au séminaire, mon fils, nous causerons en route, si vous le voulez.

« — Je suis heureux, fit le jeune homme, de voir de si près, un homme admirable.

« — Je ne suis pas un homme, je suis un moine, mon fils. L'homme est admirable parfois comme animal : vous, par exemple, vous êtes admirablement beau ; moi je ne suis qu'une foi qui marche. Que faites-vous ?

« — Je lis. »

« — Mais encore?

« — Je rêve. »

« — D'une fée ? »

« — Oui, mon père. »

« — Il n'y a pas de fée, mon fils; il n'y a que des féeries, c'est-à-dire des inventions de notre esprit. La femme, celle qu'on aime, n'est possible qu'en poésie.

« Êtes-vous vierge ? »

« — Vierge. »

« — Oh ! restez-le, le plus longtemps possible. Si je pouvais savoir ce que je sais et être vierge, je serais un colossal ouvrier de la vigne du Seigneur.

« — Il faut donc tomber pour savoir.

« — Non, il faut souffrir ; et un contemporain l'a dit : l'amour est la forme attrayante de la douleur.

« La femme fait épeler à l'homme le texte sacré de la douleur : heureux qui se peut passer de cette institutrice, et qui sait pâtir, de lui-même.

« — Ma peine vient de moi. »

« — Non, enfant, c'est trop beau pour que vous disiez vrai : votre peine, c'est votre vide, et votre vide appelle quoi? Dieu ? Non, — l'idéal ? Non, — la femme, hélas !

« — Cependant, mon père, vous qui connaissez la vie et l'âme, ne vous renfermerez dans la formule littérale de l'Église, que je ne discute pas, mais que ma faiblesse refuse.

« Je crois à l'excellence de la virginité et de la continence, non seulement sous le rapport du salut, mais aussi comme

élément de parfait orgueil et de meilleur développement : je ne pourrai cependant ni m'y maintenir ni résoudre la question par un mariage mal conçu, puisqu'il envisagerait l'attrait sexuel au lieu de ce qui est sa matière, le destin. »

« — D'abord mon enfant, il faut se conduire devant l'instinct comme un vaillant capitaine assiégé. Tenir le plus longtemps possible, et puis, faire une sortie, c'est-à-dire se jeter vers une attraction d'au delà, l'art, la magie. »

« La magie surtout vous éloignerait de la femme : il ne vous est pas impossible de rencontrer un Rose-Croix, qui vous initierait. Mais je ne sais si vous m'entendez ? »

« — Oui, mon Père, j'ai déjà une idée de la magie, mais elle enseigne, ou je me trompe fort, à ne pas quitter un sphinx sans avoir son énigme, à ne pas éluder la nécessité des âges ; le docteur Faust allégorise celui qui a dédaigné le sphinx sexuel et qui le retrouve bien plus terrible au seuil de la vieillesse. »

« — Vous vous trompez, mon fils, en voyant une énigme sensationnelle : l'amour et la volupté n'existent que par une convention entre nous et les poètes ; ils n'existent pas en eux-mêmes, nous les inventons. La nature nous offre des mirages que nous pouvons refuser et remplacer par d'autres. »

« — Si je pouvais voyager parmi les ruines de Rome ou d'Athènes, je ne songerais qu'à la philosophie, j'évoquerais l'âme de ce passé ; mais, confiné à Typhonia et plus seul qu'aucun... »

« — Si l'on vous annonçait que, dans six mois, vous verrez Rome ? »

« — Je ne songerais plus qu'à me préparer à la comprendre. »

« — Eh bien ! préparez-vous à comprendre la vie ; destiné à sortir de Typhonia, sortez-en armé, c'est-à-dire savant et réfléchi. Profitez de ce moment où vous n'avez encore d'autre tentateur que vous-même, afin de résister aux autres et au réel. Mettez votre honneur à n'être pas dupe des fantasmagories passionnelles. Émancipez-vous de l'instinct, qui est un joug avilissant. Chaque année de virginité maintenue, c'est de la force accumulée, de la force applicable à tout, à une œuvre même. »

« — Le Dante aima Béatrice. »

« — Mais je ne vous juge pas susceptible d'aimer de cette sorte : vous êtes plus curieux que tendre, mon fils, et il y a dans votre puberté autant l'idée d'une solution de problème à trouver que de joie à connaître. »

« — Vous devinez juste, mon père ; je ne crois pas à la femme, mais à la fée. »

« — Vous cherchez le destin sous des traits de puissance : le destin, austère s'il est grand, se présente petit s'il est calme. Il faut le choisir dans ce domaine où les circonstances ne peuvent le toucher jusqu'à le changer, c'est-à-dire sur la portée intellectuelle.

« Croyez-en mon coup d'œil de peseur d'âmes : votre avenir, c'est la poésie, non pas de celles des impressions maladives et des vertiges, mais la poésie lucide et sereine, où le cerveau domine le cœur.

« Me voici arrivé ; et j'ai si peu de temps que je ne vous dis pas de m'attendre. Suivez les conseils de votre orgueil

tant qu'il vous montrera les cimes : c'est le bon guide de l'exception.

« Adieu, et que mon pronostic se réalise : soyez une lyre eumolpide, une lyre qui vibre selon Dieu. »

Et le dominicain, lui ayant pris la main, le salua des yeux.

Songeur, Sin découvrait l'impuissance de l'idée à parer au besoin sentimental, et combien la doctrine influe peu sur le cœur ; mais le moine, en affirmant son orgueil, l'avait conforté et rendu courageux pour un temps encore.

LIVRE IV

L'ENCHANTEUR ET LA FÉE

Éros, roi des cœurs vagissants, sagittaire railleur, dont les flèches ignées hérissent de désir les reins mortels.....

La Queste du Graal, proses choisies de l'*Éthopée*.

La supériorité humaine n'a que deux types : l'exterminateur et l'enchanteur : celui qui donne la mort, celui qui annonce la vie éternelle : Nimroud et Orphée.

L'Initiation sentimentale. (IIe roman de l'*Éthopée*.)

Et j'ascensionnerai, ivre de joie lucide, de lumière vêtu.....

Istar. (Ve roman de l'*Éthopée*.)

La folle passion dans l'art tue, ce qui est décoratif ; en réalité, abrutit, ce qui est laid.

Comment on devient Mage.

Vois quelles sont tes ressources de toilette morale, et quels te vont le mieux, des beaux sentiments.

Comment on devient Fée.

I

SUR LE MARIAGE

Un peu de l'impériosité du besoin physique se retrouve dans la violence momentanée du besoin passionnel, et ceux qui raillent Esaü d'avoir donné son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ne regardent pas attentivement autour d'eux; ils verraient combien d'êtres engagent leur vie entière dans un penchant devenu un besoin.

Bien à tort, les parents croient tout accommodé lorsqu'ils ont établi l'intendance d'un futur ménage ; mais quelle folie que celle des jeunes gens s'embarquant pour la vie, en croyant s'embarquer pour Cythère, l'île enchanteresse mais insalubre, où habiter ne se peut, où l'on passe, ou bien où l'on meurt.

Le mariage n'est simple et sans inconvénient que pour les gens moyens ; pour ceux d'en bas, il est toujours excellent.

Paysan et ouvrier trouvent dans la femme un être merveilleux : la ménagère ; le commerçant et l'industriel, un être plus âpre au gain et à la peine qu'eux-mêmes. La plupart des grandes maisons parisiennes ont été fondées ou conduites et parfois sauvées par les femmes.

En toute matière positive et de négoce, une femme voit plus clair, parce qu'une sympathie secrète est entre elle et les choses inférieures. Elle ruse, sans reproche, car il n'y a pas d'importance à ce que le drapier cotonne sa laine et que le viticulteur drogue son vin : marchand de draps ou de vins n'a pas d'honneur ni de dignité à garder.

Tout autre est le cas de l'intellectuel, écrivain ou artiste ou seulement esthète, de l'être pensant et doctrinaire.

Les devoirs d'époux et de père ne s'accorderont jamais avec l'intégrité et le caractère, l'absolutisme des doctrines et le scrupule métaphysique.

Il y a une hiérarchie d'accomplissement dans le devoir, et, sitôt qu'on a assumé celui du mari, il le faut accomplir au mépris de sa propre idéalité.

Or, sans nommer les célébrités d'aujourd'hui qui ont dévié non seulement dans la qualité de la production, mais même dans le sens et la doctrine, il est facile de se rendre compte que la femme n'a jamais aimé ni art ni idée, mais y a cherché toujours une émotion ou un amant.

La preuve résultera de ce fait curieux de l'impossibilité pour n'importe quelle femme de comprendre une œuvre où il n'est pas question d'amour, qu'il soit sexuel, filial ou maternel, du reste : et celles qui semblent lettrées et enthousiastes, les liseuses, ne cherchent qu'à fouetter leur cœur par l'imagination et à farder leur concupiscence morale de ces mêmes couleurs que la réalité ignore et qu'inventèrent les poètes.

L'élévation de l'âme, chez la femme est consécutive de la auvreté ; toutes celles qui peuvent étaler des robes signées

à l'Hippique ne lisent ni partitions ni poésies : les grands sentiments ne sont sincères que lorsqu'ils sont impuissants.

Il est venu au sexe d'une anglaise de s'émouvoir pour Crébillon fils et une autre pour Lamartine ; mais jamais une admiratrice de Balzac n'eut l'idée de payer anonymement les dettes du colossal écrivain, et leur respect de l'art consiste à servir des artistes à leurs invités et à orner leur salon d'un esprit. Jamais la femme, malgré ses facultés intuitives, n'a devancé la gloire, et, parmi le régiment des bas-bleus qui gâtent tant de papier sur tous les sujets, aucune n'a découvert et proclamé un inconnu.

Sans initiative, elles ont le goût fille et suivent la foule ; et le plus beau génie leur paraîtra inexistant s'il est ignoré : elles vont à la célébrité parce que l'homme célèbre est un mâle plus couru que les autres et plus honorable à leurs sens byzantins.

Celles qui sont malheureuses seules se montrent aimantes, et généreuses qui n'ont rien : la féminité ne pense que par sentiment et ne comprend que ce qu'elle a vécu.

Pour une femme née riche, être pauvre, c'est être née infirme ou malhabile, et sa fonction est de couronner le succès, non pas le mérite.

On est dupe de leur sensibilité, qu'on prend pour une bonté extrême, et on ne voit pas que son dévouement est une emprise. Celle qui joue la sœur de charité du génie est une avide de gloire, à défaut d'amour qui la fuit, et voudra être seule à son office, fût-elle insuffisante, fût-elle néfaste.

De même, la notion de fidélité qui a fourni de si jolis radotages au scandinave Bjorson, est une formule aryenne qui fleurit beaucoup plus sous la plume des bas-bleus, Scudéry ou Sand, que dans les faits : non parce qu'elle est mauvaise, tout ce qui restreint et cantonne la sexualité est excellent, mais parce qu'elle cache un empiètement du passionnel sur le destin, et du binaire sur l'unité.

Autant la constance belle en toute chose resplendit plus encore en amour, autant la dépendance qui en résulte amoindrit l'homme et le borne en tous ses actes.

Fabre d'Olivet a dit une grande parole en dénonçant que la jouissance de la femme résidait dans la possession, c'est-à-dire que son heur sentimentale s'augmente en raison des garanties de propriété que l'être aimé lui fournit.

Or chaque garantie ainsi octroyée est une capitulation de détail, et, pour un esprit supérieur, la question reste insoluble : il y entre de la bonté et de l'orgueil à la fois, puisque chaque joie de la femme dépend de son abdication. Il y a bien le mot sublime de Koundry à l'avant-dernier tableau de *Parsifal :* « Servir », et même on le prononce souvent depuis quelques années ; mais servir un saint François d'Assise se conçoit, non pas un homme avec lequel on couche ; l'instinct combattif du jardin enchanté se lèvera toujours vaincu peut-être, mais renaissant.

Le bonheur de la femme, c'est d'être tout pour quelqu'un qui lui est tout ; or aucun homme supérieur ne peut donner ce bonheur-là sans s'annihiler, et, singularité, ceux qui, exclusivement doués de tendresse, présentent cet idéal, ne sont pas aimés : la femme veut lutter encore plus que

vaincre, comme ce philosophe allemand, qui préférait la recherche de la vérité à la vérité même.

Comment, au mépris du chœur de toutes les lyres, professer cette évidence que l'amour, seul mobile de la plupart, ne doit jamais dominer une vie qui pense? Tout le monde a menti par l'impossibilité de cet aveu : qu'on peut perdre en tendresse ce que l'on gagne en idée, et que, dès qu'on est de nature esthétique, on devrait s'avouer incapable d'amour absolu.

De même que la vanité physique en sexualité ne connaît point d'exception, ainsi l'amour-propre sentimental ne se dément jamais.

Peut-être doit-on citer en honneur cette honte de l'homme de pensée à s'avouer mauvais amant. Son aveu n'arrêterait pas le courant attractif, et sa situation serait plus nette et noble.

Les preuves abondent que la femme est plus douée pour l'amour que l'homme, d'abord parce que l'amitié, l'enthousiasme, lui sont inconnus hors du penchant sexuel ; ensuite parce qu'elle se développe dans la passion pendant que l'homme s'y éteint. Interrogés, les proverbes eux-mêmes, ces fruits grossiers et sincères de l'observation courante, répondront que l'amour abêtit les gens d'esprit et donne de l'esprit aux plus sottes.

Ce terrain de la passion est donc bien le terrain le plus favorable à la femme, et celui où l'homme a le moins d'équilibre et de puissance.

Chaque face du problème d'amour bien observé donne comme solution incomparable le mariage. Il est très rare

qu'une femme légitime soit aussi « rosse » qu'une maîtresse; elle jouit de la façon qui lui est spéciale.

Même pour l'intellectuel, l'expression théologique de remède à la concupiscence mérite réflexion, car le sacrement atténue, jusqu'à l'éteindre, le vertige charnel.

Toutefois le mariage ne comporte pas seulement une accomodation d'humeur et de peau, mais aussi d'intérêt, sinon il n'est pas le mariage.

L'avoué, le juge, le commerçant, l'ouvrier, tous les gens classés tirent grand profit de leur situation d'époux ; mais les in-classés, ceux qui n'ont pas pu entrer dans le cadre social, comment entreront-ils dans le cadre conjugal, s'il n'est doré au point de les relever d'un devoir impérieux dont ils sont incapables.

Si Delacroix avait eu femme et enfants, aurait-il continué sa voie sublime, pauvre et improductive ; et Balzac époux aurait-il pu sacrifier la moitié de ses droits d'auteurs en corrections et surcharges typographiques ?

Les natures esthétiques ne gagnent jamais plus que leur pain, à moins de renier leur génie.

Parmi les génies morts récemment, les d'Aurevilly, les Villiers de l'Isle-Adam et au-dessous les Daumier, les Hello, lequel pouvait donc assumer le devoir conjugal sans faillir au devoir abstrait.

La Société prélève un impôt moral sur le caractère, la dignité et l'intégrité de la pensée, sinon elle refuse d'accueillir ; et le mariage d'un esprit intellectuel aboutit toujours, s'il est pauvre, à la prostitution de sa femme ou de sa pensée.

II

PÉRIL DOMESTIQUE

Telles étaient les réflexions de Sin, assis à une extrémité de la terrasse du Nymphée.

Un grave événement dans sa vie monotone venait de la troubler.

Le comte de Lautaret, ami de son père, était venu avec sa fille Jehanine, et le premier mouvement de Sin avait été joyeux en voyant entrer dans la vie intime une belle jeune fille, digne au premier aspect de lui occuper le cœur.

Jehanine de Lautaret avait vingt-six ans, de beaux yeux très intelligents, des cheveux blonds abondants, de la lecture et même de l'enthousiasme.

Une très grande distinction de manières et l'aisance d'une grande dame.

A peine le jeune homme complotait-il de saisir cette occasion amoureuse inespérée, que sa mère lui demanda de tant de sortes son impression, qu'il soupçonna une tentative de mariage.

Son père même, le lendemain, vint s'asseoir dans sa chambre et lui dit :

« — Mon cher fils, si Jehanine de Lautaret vous plaît,

vous me comblerez de joie en l'épousant. Elle est belle, chrétienne et très cultivée, mais il vous faudra, ou vivre dans le château de l'Ardèche, ou bien vous faire une position, car cette personne accomplie ne possède que ses terres, qui rapportent jusqu'à 5,000 francs, mais en y ayant la main et l'œil du maître ; je ne puis vous donner qu'une rente de 3,000 francs, cela vous fait une existence paisible ; vous réfléchirez. »

« — Mon père, la réflexion est inutile, je refuse ; M[lle] de Lautaret, serait-elle plus belle que Vénus et plus subtile que la Joconde, est pauvre, et je suis pauvre. »

« — Elle est sage, et 8,000 francs à la campagne en valent le double, bien maniés. »

« — Mais, mon père, j'ai horreur de la campagne ; je préfère les décors de théâtre à la nature, et la lune au soleil, et la nuit au jour.

« Je ne rêve que voyage ou Paris. »

« — Vous rêvez, soit ; réfléchissez pourtant. »

« — C'est réfléchi, mon père, et c'est non. »

« — Vous me ferez l'amitié de n'être pas un sauvage, un fantasque pendant le temps que le comte et sa fille resteront ici ; c'est la seule chose où je veuille vous forcer.

« — Soit, mon père. »

Las de se remémorer cette scène, qui lui ouvrait des perspectives d'ennui, Sin ouvrit le livre qu'il portait, abaissa son chapeau sur ses yeux et lut à peine quelques lignes, et, tenant toujours son livre ouvert, il réfléchit à sa situation.

III

ESCARMOUCHE SEXUELLE

Mlle de Lautaret et Sin sont seuls, et lui se lève pour sortir.

ELLE

Monsieur Sin, je voudrais vous parler comme à un frère et prendre de vous un conseil.

LUI

Je suis jeune, et j'ai vécu bien confiné pour conseiller.

ELLE

Que doit faire, selon vous, une jeune femme digne et pure, qu'on amène pour la marier à un jeune homme, qui, dès qu'il l'aperçoit, la prend en haine.

LUI

N'est-ce pas caractéristique de la femme de croire qu'elle inspire un sentiment aussi pénible à élaborer, aussi extraordinaire à entretenir que la haine?

ELLE

Pourquoi, à votre âge, affecter ce mépris de la femme, et comment ne sentez-vous pas que vous êtes cruel et que ma situation mérite pitié?

LUI

Je ne méprise pas la femme, je l'ignore. Je la mépriserai peut-être un jour ; quant à la pitié, je crois qu'elle sert à plusieurs fins et parfois désarme la volonté.

ELLE

Vous n'avez pas répondu à ma question ; faut-il vous la redire ?

LUI

Non : une jeune femme digne et pure et qui a votre air inspire de la réserve à un jeune homme qui a déjà des projets d'existence.

ELLE

Et pourrait-on connaître ces projets?

LUI

Non, ils sont d'essence mystérieuse.

ELLE

Parlons nettement, Monsieur Sin ; nous savons tous les deux le dessein de nos parents ; je suis très penchée à le suivre, et vous ?

LUI

Vous me forcez à une syllabe brutale, mais la seule qui réponde...

ELLE

Ne la dites pas encore ; dites-moi plutôt ce qui vous a déplu en moi. Souvent on présente à l'examen un côté insignifiant de sa nature... Hier, quand je suis arrivée, vous aviez l'air charmé, vous paraissiez causer avec plaisir; votre mère a déclaré qu'elle ne vous avait jamais vu si en train... et même quelqu'un a marché dans le corridor, près de ma porte, après le bonsoir.

LUI

Mademoiselle, je ne puis vous répondre sans vous scandaliser.

Hier, quand vous êtes arrivée, je n'ai vu que votre distinction, votre charme, je dirai même votre beauté... vous êtes très au-dessus de toutes les femmes que j'ai aperçues... et, en effet, quelqu'un a marché dans le corridor, près de votre porte ; il a même regardé par le trou de la serrure.

ELLE

Monsieur !

LUI

Cette exclamation était inévitable.

ELLE

Certes, sous le toit de votre père, je pensais n'être pas livrée aux regards d'un libertin.

LUI

Libertin ! Je suis vierge.

ELLE

Vous êtes vierge et vous... Que ferez-vous donc plus tard ?

LUI

Je ne le prévois pas moi-même. Dois-je continuer à vous scandaliser ?

ELLE

Je ne sais si je peux...

LUI

Vous voudriez savoir ce que j'ai vu. Eh bien, rassurez-vous : guère plus que ce que vous montreriez au bal. Votre pudeur est-elle calmée ?

ELLE

Votre ton, Monsieur, me désoblige plus encore que vos paroles.

LUI

Vous m'aviez retenu, vous me congédiez, merci.

ELLE

Restez et finissez par me dire comment votre complaisance pour moi a cessé.

LUI

Lorsque mon père est venu me dire qu'il s'agissait de mariage.

ELLE

Vous pensiez donc, mais vous êtes un monstre...

LUI

Je suis moi, ne pouvant pas être plus, mais je ne pensais rien que ceci : je vais essayer mon cœur sur cette femme ; peut-être me donnera-t-elle des émotions comme il y en a dans les romans.

ELLE

Le mariage peut avoir un roman en préface.

LUI

Le mariage est une affaire d'état qui engage la vie, et s'engager dans la pauvreté me semble fou.

ELLE

Vous me reprochez de n'être pas millionnaire.

LUI

Je ne vous le reproche pas ; je le constate.

ELLE

Mais nous arrivons à des débats de notaire, Monsieur.

LUI

Non, nous arrivons à la probité du jeune homme qui se connaît et recule devant un devoir qu'il n'accomplirait pas.

ELLE

Quel devoir ?

LUI

Celui de subordonner mes rêves à mon rôle d'époux.

ELLE

Vous êtes un mélange singulier de...

LUI

Ne cherchez pas à me définir, je suis pour une femme comme un livre de philosophe : lisible, mais incompréhensible.

ELLE

Si j'étais millionnaire, Monsieur Sin ?

LUI

Vous seriez possible, souhaitable même.

ELLE

Il ne me manque donc à vos yeux que la fortune ?

LUI

Rien que cela.

ELLE

Mais la fortune s'acquiert.

LUI

Vraiment ?

ELLE

Combien se sont mariés dans la gêne, qui, par la suite, ont prospéré !

LUI

Comment donc ?

ELLE

Mais il y a mille moyens.

LUI

Un seul ?

ELLE

Mais l'agriculture, l'industrie.....

LUI

Vous voudriez, vous, Mademoiselle, faire de la viticulture ?

ELLE

Eh non ! C'est le rôle de l'homme.

LUI

Ainsi, voilà ce que vous m'apportez : une invite à devenir agriculteur ou industriel, et vous avez l'audace de me dire ça, au visage ; vous ne craignez pas que ma colère passe les bienséances !

Je comprends celui qui achète une femme bien cher : je suis de race orientale, ou cet autre qui gaspille ce qu'il a ; mais travailler, m'encanailler ou m'abêtir pour vous, abandonner les pensées sublimes pour vous. Ah ! je regrette de ne pas savoir rire et encore de ne pouvoir vous battre.

ELLE

Vous voulez être entretenu par une femme légitime ?

LUI

Pourquoi non ? Si j'étais riche, j'épouserais une jeune fille pauvre ; je suis pauvre, pourquoi repousserais-je une femme riche ?

ELLE

Ainsi, à dix-huit ans...

LUI

Bientôt dix-neuf ans...

ELLE

Vous calculez...

LUI

Je me défends contre un péril dont la seule idée me hérisse; je me révolte non seulement contre le dessein qu'on a eu, mais à toutes les pensées que vous exprimez. Pour ce métier d'époux, il y a tout le monde : ne venez donc pas troubler quelqu'un. Je suis de ceux auxquels on se sacrifie au lieu de leur imposer des efforts. Je suis un homme de luxe, ma chère demoiselle, et je ne puis servir à rien. Je ne veux servir à rien.

ELLE

Votre orgueil insensé, sur quoi se base-t-il ? Vous êtes très beau garçon, et puis...

LUI

Maladroite !

ELLE

Croyez-vous donc que je ne souffre pas !

LUI

Ne pleurez pas, Jehanine de Lautaret, c'est inutile, et ne causons pas davantage, ce serait dangereux. En vous déclarant que vous seriez possible et souhaitable si j'étais ou

si vous étiez riche, j'ai pansé par avance toutes les blessures que je puis vous avoir faites.

Vous avez cru m'apporter ce qui me manquait, je vis dans un monde de lyrisme tel que vous parler, c'est en descendre. Mon désir m'a fiancé à un être qui ne paraîtra pas et que les enfants appellent la Fée.

Celle-là, advenant, serait comme une sœur incestueuse, devinant mes désirs et les réalisant sans songer que je le mérite ou non.

Je l'adore, et cependant je ne l'attends pas.

A défaut de cette divine aventure, je cultive en moi de saints enthousiasmes qui fleuriront quelque jour, en œuvre ou en actes ; je suis un instrument de forme ancienne et bizarre qui attend un heurt de la vie pour chanter. Ne baissez pas la tête ; à quoi bon cette tristesse ? Votre prestige de femme reste complet ; je suis une idée qui vous a semblé, à tort, être un homme.

IV

EN PROMENADE

« Cette cohue de jeunes filles pense-t-elle comme Jehanine ? » se demandait Sin à demi étendu sur une balustrade du nymphée et regardant un pensionnat qui arrivait et rompait ses rangs.

Il regarda comme on regarde un ballet, sans attacher son attention à aucune des demoiselles, et ce singulier désir naquit de les impressionner toutes, de nasser ce collectif sentimental, et l'admirable tirade lui revenait aux lèvres : « Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose, de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux. »

D'abord, lorsqu'il avait lu le *Convive de pierre*, le prometteur de mariage lui avait paru un petit personnage ; Don Juan ne lui paraissait digne qu'à condition de s'avouer Don Juan et d'obtenir l'amoureuse merci en protestant bien haut de son infidélité.

Baser son succès sur la crédulité, c'est en amoindrir singulièrement le mérite, et le héros de Tirso de Molina comme celui de Molière est bien plus un imposteur qu'un conquérant des cœurs. Armand Hayem est, après Mozart, celui des artistes qui a le mieux senti la valeur mystique de Don Juan.

N'y a-t-il pas quelque chose d'absurde à ce qu'il soit espagnol ? L'esprit insufle où il veut, mais il n'a jamais souflé abstraitement sur les congénères de Cervantes ; ils n'ont eu que les Maures et les couvents, et on ne citerait pas une seule formule philosophique transpyrénéenne.

Don Juan, malgré la pauvre matière où il s'efforce, touche à l'abstrait par une conception de la femme tout à fait extraordinaire, et que ni l'Orient ni les modernes n'ont osé formuler (1) et que Sin pressentait d'une sorte confuse.

A ce moment, il s'intéresse vraiment à tout le pensionnat, sans désirer particulariser son attention sur une, distincte des autres.

La distance, qui ne lui permet pas de juger des physionomies, et à peine des formes, le pousse à un mouvement d'âme étrange, parce qu'il est dédié à la jeune fille abstraite, à la pensionnaire allégorique, et le collectif, on le sait, est l'abstrait de la matière.

Il est certain qu'on se trompe à croire que les despotes d'Orient compliquaient leur vie par le nombre du sérail : au contraire, les annales témoignent que la favorite, c'est-à-

(1) Elle sert de base à *Comment on devient Fée*, suite de *Comment on devient Mage ;* gr. in-8 de luxe, 7 fr. 50, Chamuel, Paris, 1892.

dire la femme arrivant à peu près à la formule amoureuse qui a prévalu chez les modernes, corrompt la volonté du sar et l'entraîne en son vertige.

La notion orientale sur la femme est tombée sous l'action chrétienne par la découverte du rôle providentiel de la passion qui émeut tout ce qu'un influx plus élevé laisserait inerte, et remplit d'utiles ferments toutes les âmes qui ne contiennent ni Dieu ni l'idée, ou même dans ces âmes les vides qui y restent encore.

V

EN PASSANT

Sin passait devant la fontaine de Psalmody, lorsqu'il aperçut un pensionnat, le même rencontré plusieurs fois sur la terrasse du Nymphée ; il lui sembla que la plus grande, une blonde très blanche le regardait avec une fixité étrange, si étrange qu'il s'arrêta : il vit la même silhouette se retourner tant qu'elle put de son côté.

« Sans doute l'autre jour, en voulant les frapper toutes, quand je méditais le Don Juan, j'en ai touché une.

« Mais je ne suis pas Don Juan escaladeur de mur, et il n'en sera qu'un très honnête néant. »

Le soir venu, il pensa à cette jeune fille qui l'avait provoqué du regard et s'était si audacieusement retournée pour le voir encore : il se promit le lendemain même d'éclaircir cette sentimentalité, s'il le pouvait.

A défaut de la fée, la femme qui sait tout, la pucelle qui n'a que deviné, est l'autre face de l'idéal amoureux. Puis, en deux êtres également jeunes, il y a des parallélismes exquis, une simultanéité d'impressions et des identités sentimentales d'un charme incestueux : les Daphnis et Chloé, les Paul et Virginie ont un caractère plus facilement poé-

tique que Vandenesse et Mme de Mortsauf. Innocence est plus jolie que vertu, et, sur le premier baiser des jouvenceaux, il y a la fatalité douce de l'inconscient qui en estompe le péché.

VI

ELLE ?

Le pensionnat vint sur la promenade du Nymphée, et Sin découvrit bientôt la fille au regard hardi, mais il ne put l'étudier que de loin, quoiqu'elle semblât se mettre tantôt de face et tantôt de profil pour se mieux montrer.

Elle lui parut admirablement faite et précocement gorgiacée, l'allure un peu garçonnière et le caractère sérieux et réfléchi : elle portait des nattes qui lui tombaient au bas des reins.

La physionomie lui échappait ; il ne discernait que les deux tons du teint et du cheveu, si tranchés par leur intensité et les lignes plastiques qui s'apparentaient à cette décadence florentine où le Corrège a dominé, voluptuosant les chairs sans distendre le galbe serré qui caractérise toujours les écoles de style.

Il brûlait de s'approcher, mais il redoutait l'œil policier de Mlle Romanèche, rêche calviniste, directrice des Oiseaux de Typhonia.

Nannah faisait de son mieux pour aider le jeune homme à son examen, et se tenait le plus qu'elle pouvait de profil ; un moment, elle eut un lent mouvement de caresse sur sa gorge qui irradia du trouble.

« Craint-elle que je ne sois pas assez pris, ou bien est-ce une perverse ? Quoique je me flatte en l'estimant sincère, je ne puis croire qu'elle joue à me troubler sans obéir à un penchant vers moi, d'autant plus vif qu'il est forcé à plus de retenue et de réserve. Je regrette à ce moment de ne connaître personne à Typhonia qui puisse me renseigner sur elle. Me renseigner ? Idée bourgeoise : qu'ai-je besoin de savoir d'elle, sinon ce qu'elle me manifeste. » Il se promit de s'ingénier pour la voir de plus près.

VII

BEAUTÉ

Deux jours après, il déboucha d'une rue au moment où la queue du pensionnat passait; il rencontra le regard de la jeune fille rousse, qui lui dit en un éclair : « Oui, c'est moi! » et il resta ébloui de ce visage illuminé. En un instant si court, il perçut cependant les moindres détails de cette physionomie exquise.

Les cheveux, lissés en bandeaux à la vierge, se développaient derrière en deux nattes longues et lourdes, d'un ton de cuivre rouge ; ce n'était pas le blond vénitien, mais comme un reflet d'incandescence, et, autre belle originalité, la peau défiait les comparaisons blanches, sans rosissement, éclatamment blanche, d'un blanc profond, qui eût paru théâtral et artificiel, observé dans un salon.

Le front, développé en largeur, ayant sa plus grande valeur dans l'horizontal et une plantation de cheveux surbaissés qui permettait la coiffure la plus simple, sans même un ondoiement.

Le nez, droit comme dans les antiques, se retroussait aux ailes et dégageait anormalement la cloison rose et translucide des narines. Rouge et fermée, la bouche avait la

beauté poncive si rare au réel, d'un dessin exact d'accolade avec un biseau oblique sur la lèvre, à l'égyptienne, et des commissures rentrantes qui devaient prolonger le sourire, et contre-pointer l'expression.

Le visage se rétrécissait sur les tempes, diminuant encore aux maxillaires pour s'ovaliser en décroissance par un menton court, mais charnu.

Éclairant ces disparates, les fondant par leur rayon splendide, des yeux d'un acier féerique, neutres et vifs d'éclat sous des paupières longues, extrêmement cilées.

Le regard devait obéir à la volonté, car Sin pensait : « Elle a des yeux à se faire pendre et une contenance de future chanoinesse. »

Le cou était fort et attaché par une ligne convexe aux épaules. Malgré la rapidité de son examen, Sin avait été frappé du développement des seins, attachés un peu bas, rendus plus remarquables par la ténuité de la taille.

Certes, c'était là beaucoup plus que ce que le vulgaire appelle une jolie femme ou les gens du monde une beauté.

La jeune fille présentait un caractère bien rare, la personnalité des formes, ce rien qui fait qu'une bouche ne ressemble à aucune autre, et qui en amour domine la question plastique au point qu'un défaut de forme devient parfois une attraction vive.

Et Sin refaisait, à chaque moment, un portrait de souvenir, y touchant chaque fois d'une pensée plus séduite, d'une imagination plus enflammée, résolu désormais à guetter tous les jours les sorties du pensionnat, où cette merveilleuse jeune fille devait se morfondre.

VIII

TRAGI-COMÉDIE

Sur le mont Zigur, celles du pensionnat qui ont été reçues à leur brevet s'ébattent en une sorte de fête sous l'œil de la directrice et de Mlle Machod.

Parmi les pins, Sin rôde, se masquant le plus possible pour s'approcher de Nannah.

Celle-ci lui a fait signe qu'elle a quelque chose à lui remettre ; il croit que c'est un billet, mais voici que la directrice aperçoit Sin et va le guetter sans cesse.

Nannah s'écarte un peu comme pour ranger sa jarretière, en réalité pour retirer le cahier qu'elle a mis dans son bas, la directrice se hâte et survient apercevant les dangereux feuillets ; sans hésiter, la jeune fille lance le papier qui roule dans la direction de Sin, par dessus la tête de Mlle Romanèché.

Le jeune homme le voit tomber et s'élance, mais la surveillante l'a devancé : elle va saisir le rouleau qui s'est ouvert et dont les feuilles, dans une lutte, vont s'éparpiller irrémédiablement accusateurs. Nannah très perplexe ne sait que faire, de peur de se compromettre plus encore.

Mais Sin a saisi Mlle Machod à la gorge et l'étrangle;

alors celle-ci lâche le rouleau, qu'une des jeunes filles accourues ramasse à son tour.

Sin, furieux, prend aux cheveux la survenante et la jette par terre violemment, tenant enfin le cahier.

Mais des cris mêlés de pleurs éclatent, et, dans une rage qui semble à Sin une fureur de Ménades, toutes veulent lui barrer la route; il prend son élan et, tête baissée, comme un taureau, s'évade, tandis que le garde de la promenade et des flaneurs accourus s'empressent auprès de la surveillante, qui suffoque, et de la jeune fille renversée, qui pleure.

Sin court comme un daim, mais soudain il butte et tombe le pied foulé; cette fois, le cahier de Nannah ne peut plus être sauvé; le garde le poursuit et quelques promeneurs; son impuissance le frappe de stupeur, il a la sensation d'un Marius à Minturnes. Soudain Uruck débouche d'une allée où il fumait paisiblement; il a entendu, il a vu la canne du garde dans une direction, il accourt curieusement.

« Prenez ce cahier, courez le mettre chez moi sans le lire : vous sauvez ainsi une jeune fille. »

Uruck met le cahier dans sa poche, il était temps : le garde était là et des célibataires.

« — Au nom de la loi — s'écria le garde essoufflé, — je vous arrête et vous dresse procès-verbal, Monsieur Sin. »

« — Attendez — fit Uruck — attendez l'avis de ces dames. »

Elles venaient, vociférantes, enragées, l'ombrelle menaçante, les maîtresses mêlées aux élèves, et Nannah un peu pâle.

« — Jeune coquin! » dirent les célibataires.

« — C'est un bandit, un homme qui bat les femmes. »

« — Verbalisez, — fit Uruck, — qui s'amusait. Comment cela s'est-il passé? »

« — C'est une lettre. »

« — Non un livre. »

« — Une brochure. »

« — Un cahier. »

« — Que mademoiselle a jeté à ce garçon par-dessus ma tête. »

« — Dans le pensionnat, il y a des demoiselles qui... Mesdames, je dirai cela au rédacteur en chef du *Crocodile;* tout à votre disposition. »

L'idée du scandale agit tout de suite sur ces excellentes protestantes.

Nannah s'avance, alors.

« — Tout ce bruit regrettable est ma faute: j'ai jeté un cahier de notes qui était resté dans ma poche et qui m'est inutile, puisque j'ai mon brevet, et ce jeune homme a eu la curiosité de voir s'il y avait des fautes d'orthographe. »

Cette hypocrisie frappe les élèves d'admiration.

« — Où est-il ce papier de notes ? Je le veux, j'ordonne ! »

Sin assis par terre, tenant son pied foulé dans sa main, dit net :

« Je ne permets pas à une femme de dire : Je veux ! Qui vous a donc élevée, Madame la directrice de pension? »

Celle-ci leva son ombrelle d'indignation ; Nannah lui retint le bras.

« — Ce monsieur est un étourdi très blâmable, mais il est blessé et ne peut se défendre. »

« — Se défendre d'une femme ; est-ce qu'on se défend, quand une femme est indignée ? »

Uruck a grand'peine à ne pas rire, mais Sin ricane.

« — Les faibles femmes sont des êtres féroces que les Orientaux seuls ont comprises. »

« — Il ne s'agit pas d'Orientaux, » dit le garde.

« — On voit bien que vous êtes un catholique, » s'écrie la surveillante.

Uruck fait un signe à Nannah, imperceptible, montrant sa poche ; la directrice comprend que Sin a le manuscrit, et, avant qu'on pût l'empêcher, elle se précipite sur le jeune homme, le renverse et fouille le veston.

Nannah, qui n'a pas compris le signe d'Uruck, prend la directrice par sa robe, qui se déchire, tandis que le garde perd son calepin et que Sin, furieux, serre le cou de la mégère éducatrice, au milieu de la cohue du groupe.

Avec sa faculté éphébique de réflexion instantanée, Nannah s'étonne de voir chez la douce Romanèche une violence si imprévue et comme le fond de leur nature.

Relevée et haletante, Mlle Romanèche s'en prend à Nannah.

« — Petite drôlesse, vous avez manqué me faire étrangler par votre amant ! »

Uruck glisse à Nannah à ce moment :

« — Rassurez-vous ; j'ai le papier. »

Alors, délivrée de sa crainte, Nannah change de visage.

« — Vous avez tous les torts, Madame ; je jette un papier de classe qui gonfle ma poche, un passant le ramasse ; il n'y avait qu'à le laisser faire. »

« — Un papier de classe ! un passant ! vermine ! venez un peu ici, » et elle l'attire hors du groupe.

Nannah suit, et, la prévenant, de sa belle main, elle calotte la directrice sur les deux joues, et, la faisant tourner brusquement, lui lance un maître coup de pied, au bas des reins.

« J'emmène tout le monde chez le commissaire ! » crie le garde, que cette scène trop compliquée embarrasse : d'un côté, la supérieure du meilleur pensionnat protestant, se comportant en harengère, insultant sa pensionnaire, tout cela pour un billet doux ; d'un autre, Sin, qu'il savait être un monsieur, et visiblement ami d'Uruck, notable de Typhonia.

Uruck le tira d'embarras.

« — L'institution Romanèche n'a rien à gagner à ce que ces choses regrettables s'ébruitent ; vous savez le nom et l'adresse de Monsieur, je m'en porte caution ; je vais le reconduire. Quant à vous, Mademoiselle...

« — Monsieur le garde, vous allez me conduire chez ma tante, Mme Mapiou, rue des Écluses, 19 ; je devais quitter le pensionnat demain, je ne me soucie pas ce soir de me battre contre les quatre surveillantes. »

Le garde hésite.

« — Mademoiselle a raison, il faut la mener à sa tante, » dit Uruck.

« — Vous ! » dit la directrice à Uruck.

« — Moi, je peux faire une si jolie chronique pour demain matin, si vous y tenez ! »

« — Allons en route, Mademoiselle, » dit le garde, subis-

sant, malgré son épaisse nature, le charme de sa Nannah, et il dévale avec elle. Mlle Romanèche et ses élèves prennent un autre sentier, tandis qu'Uruck soutient les pas de Sin, qui ne souffre plus de sa foulure, tant il a hâte de lire une aussi volumineuse épître.

IX

LECTURE

Une heure après, Sin, qui avait raconté une histoire de sa façon, était couché, le pied entouré de compresses et lisait le journal de Nannah.

Sa première impression fut défavorable; la sincérité de ces notes le scandalisa; malgré lui, il suivait une notion encore poncive de la jeune fille et de son innocence, mais, devant cette même question de pauvreté qui l'obsédait, il lui sembla relire ses propres sentiments.

Elle rêvait l'enchanteur comme lui rêvait la fée : quel plaisir de la voir si peu protestante, si prête à abjurer !

Institutrice était le destin de cet être merveilleux.

Le passage si sincère, « quelle chose admirable que le luxe! » qui aboutit à ce troublant examen de son corps, le grisa.

Arrivé à lui-même et aux impressions qu'il avait causées, il exulta, en amoureux.

Certainement, ces notes avaient été commencées avant qu'on le vît : et avec quelle clarté elle se donnait jusqu'à un point. L'idéal du jeune homme se modifia aussitôt : au

lieu de la femme souveraine, toute-puissante et qui apparaît sans autre faiblesse que celles nées de l'amour, il vit la camarade, la sœur amoureuse, et conçut plus de joie à rapprocher son idéal de la réalité.

Cette lecture était, à n'en pas douter, la plus forte intensité, la plus exquise émotion de sa vie, et cette aventure, la seule digne de lui. Il regretta d'avoir profané ses lèvres aux bouches des grisettes : il se serait voulu vierge absolument pour cette admirable Nannah, qui lui remémorait la phrase du sar assyrien.

« J'ai construit à la grande déesse Nannah, qui donne la joie à mes reins, un temple en bitume et en brique, son temple. »

X

MŒURS TYPHONIENNES

Après le récit embrouillé du garde et celui précis de Nannah, réduisant la chose à une lubie de la directrice, la tante conclut à ceci :

« — Je n'ai plus que six ou sept cents francs à toi, ma chère nièce, vois donc au plus vite à te faire confirmer ta position de Cambridge. »

Elle ne voulait ni responsabilité ni frais, et avoir achevé son devoir extérieur sans qu'il lui en coûtât.

Nannah découvrit un cahier à peu près semblable à celui jeté et mit l'adresse de Sin, pour qu'il pût le montrer à tout hasard : elle sortit aussitôt, le mit à la poste avec une carte-lettre, portant les seuls mots : H. N. N. poste restante, puis elle alla chez Anaïs, qui rentrait de pension à l'instant, lui arrangea tout et la fit écrire à Cambridge.

Pendant ce temps, Mlle Romanèche dégoisa sa rage chez la tante, voulant des excuses à genoux, criant qu'elle refusait le certificat de bonne conduite ; la tante l'entraîna pour toute réponse chez le pasteur président du consistoire, qui s'écria, consulté.

« — Il faut se taire toujours et étouffer le scandale quand il a lieu entre protestants. »

Comme la furie de la directrice ne se calmait pas, il fit chercher une voiture, y monta avec les deux femmes et présida lui-même à l'enlèvement de tous les effets de Nannah et de ses livres, exigea le certificat de bonne conduite, et, à huit heures du soir, l'incident était enterré. Par surcroît de précaution, le pasteur alla demander que le journal catholique n'ébruitât rien, et rentra chez lui, un peu tard, mais satisfait de son œuvre de silence et de paix.

Cependant, vers dix heures du soir, les cercles ne s'entretenaient que du scandale du mont Zigur.

Le garde l'avait raconté à un municipe en revenant d'accompagner Nannah ; celui-ci, à l'heure de l'absinthe, l'avait redit au café, et, en dînant, à sa mère et à sa belle-sœur.

Les jeunes Typhoniens détestaient Sin parce qu'il avait de longs cheveux, et les Typhoniens abhorraient Nannah, parce qu'elle était rousse et incomparablement blanche. On résolut de s'amuser comme la province s'amuse, à coups d'épingles impersonnels, et, le lendemain, lorsque Nannah se présenta à la poste, elle se trouva en présence d'un commis plaisantin, sachant l'histoire, exigeant une lettre.

« — C'est donc votre première lettre, que vous attendez, puisque vous n'avez pas d'enveloppes. »

Et lui disant qu'il n'y avait rien, ce qui était vrai, mais avec un sourire qui donna à penser à Nannah qu'on lui mentait, et que la lettre dérobée circulait peut-être.

Le soir, au café, le commis raconta que Nannah était venue, qu'elle était bien jolie, quoique rousse, qu'il l'avait fait un

peu poser; parce qu'elle avait un air trop difficile et fier.

Le lendemain, Nannah revint au guichet. On lui présenta la lettre avant qu'elle l'eût demandée ;

« — Affranchissement insuffisant, quarante centimes à payer. »

Et tout le bureau, tassé à la poste restante, dévisageait la jeune femme qui n'avait que dix centimes dans sa poche.

« — Je vous les prête, je vous les donne, » dit l'employé.

Les lèvres de Nannah pâlirent ; elle emporta sa lettre, sans pouvoir dire merci, et, dans sa hâte de lire, elle décacheta, et, marchant absorbée, passa devant un des grands cafés, perdue en sa lecture :

« — Est-il veinard, ce Sin, d'avoir une telle maîtresse, cria quelqu'un. »

Nannah s'arrêta stupéfaite, furieuse, regardant les jeunes bourgeois attablés et ricaneurs.

Un se leva et, saluant démesurément.

« — Cette lecture a dû altérer Mademoiselle? Mademoiselle accepterait-elle un bock ? »

Elle ne souffla pas un mot : mais elle les regarda encore d'un tel mépris, que, comme insultée par cet éclair, l'un cria.

« — Eh ! va donc, gadoue, ne fais pas ta Sophie ! Depuis combien de temps te chevauche-t-il, Sin le Gringalet ? »

Elle fit signe à un cocher qui passait, se sentant défaillir ; et, comme elle se laissait aller sur les coussins, brisée de honte, une pluie de bouchons s'abattit sur elle.

Les jeunes hommes de Typhonia la savaient orpheline, sans père ni frère, et ils usaient de l'impunité : car ils avaient senti que Nannah les dédaignait, et cette jeune canaille, prochains avoués et notaires, continuaient sur la plus belle jeune fille qu'ils eussent vue, leur cruauté d'anciens voyous romains et de féroces méridionaux.

En eux, il reste du barbare qui honnit tout ce qu'il ne peut s'approprier.

Nannah était belle vainement; elle n'était pas pour eux, et cela suffisait : ces jeunes vauriens, qui se fussent attelés à la voiture d'une Sarah Bernhard, déchaînèrent ce qu'ils appellent « un bruit de ville », si violent sur la jeune fille, qu'elle ne pouvait plus ni se marier ni même vivre dans cette cité qui engueulait au passage le sculpteur Pradier pour ses bottes, et qui eût poursuivi Dante de ses huées pour sa capuce ou bien pour son génie.

XI

A NANNAH

Entre donc dans mon âme comme dans ton palais, ô parèdre de Sin! et règne sur mes rêves, grande Nannah, ma sœur.

Semblable au vitrail reflétant les cires allumées d'un mystère, tes yeux m'ont ébloui de leur éclair subtil.

La ligne de ton corps sur un fond de verdure m'évoqua ces reliefs où les dieux de l'Euphrate sont figurés.

Je t'admirai dès lors : je t'aime maintenant : j'ai vu ton âme toute nue.

*
* *

Jadis, une princesse très loyale voulut, avant toute prouesse pour sa gloire, que son chevalier sût pour quelle récompense il combattrait : et, très noble impudique, elle se dénuda.

Ainsi, tu as voulu m'apparaître sans voiles, dans le secret de tes pensées ; et, appuyant d'un doigt qui analyse, tu m'as forcé les yeux sur ces points imparfaits par qui tu es ma sœur.

*
* *

Je t'aime en tes défauts, Nannah, je m'y retrouve : et ton essor brisé me consolera de mes chutes, et ton erreur de mes péchés. Ce sont des liens vils, mais puissants, que nos faiblesses ; pouvoir les avouer, c'est déjà de la paix, et je sens ma passion couler avec la force calme des fleuves.

Tous deux subtils et tous deux faibles, devant la main pleine de clous de la nécessité amère, voilons l'Absolu un instant ; ne soyons ni grands ni austères, ni moi héros ni toi vertu, et chassons toutes les chimères : pour être heureux un moment, soyons nous.

*
* *

Soyons nous, et ce sera encore très noble ; au chaton de nos bagues se lit : Sincérité, oh ! ne soyons pas dupes des fausses idéalités. Ah ! oui, il serait mieux pour la commune gloire qu'unissant le courage au désir, tu dises : « Me voici ! » à quoi je répondrais : « Épouse, tu as le parfum d'une sœur, et je ferai devant tes pas un riant chemin pour la vie : car Dieu bénit l'amour qui ose selon sa loi. »

*
* *

Mais, si je faiblissais, si j'étais impuissant à mon vœu et si tes pas s'ensanglantaient au dur chemin, si Dieu ne nous bénissait pas, que devenir alors, couple du même joug, ayant perdu l'amour, ce joyau enchanté, sur les ruines de nos destins.

Vois Elsa sans couronne, Lohengrin sans épée : poème

du malheur, si je dois te chanter, du moins je serai seul, et sans l'effroyable Euménide d'une misère fille de ma misère : que le regret naisse de nos baisers plutôt que le remords !

*
* *

Oh ! tu l'as bien conçue, l'aventure d'amour, splendide et courte, sans lendemain et sans promesse, comme il convient aux pérégrins qui croisent un moment leurs mains, croisant leur route.

Un soleil, une lune, un rayon, la pénombre, et puis rien, qu'un souvenir mélancolique, qui, parfois, fait sourire, et parfois fait pleurer, à l'évocation d'un réel qui fut rêve par sa beauté.

*
* *

Je rêvais d'une fée quand tu parus, et je disais : « Cueillir le baiser aux lèvres qui conseillent ; passionner la sagesse sans la faire cesser; étreindre réunies Athénè-Aphrodite et joindre aussi la fortune au plaisir et le sceptre aux baisers, rêve de tous les rêves. » O Fée !

Quand j'ai passé, n'évoquais-tu pas l'enchanteur, disant : « Oh ! ce serait si doux de servir en esclave un homme sans faiblesse, d'être guidée, étant charmée, et d'obéir dans une extase. » L'un a le génie qui est pauvre, l'autre possède l'or qui est laid, tandis que toi, tu portes les trésors et les hymnes, et ton jeune baiser est le moindre de tes prestiges, ô enchanteur. »

*
* *

Tu es belle comme un dessin de Léonard; la couleur de

ton teint, le ton de tes cheveux, semblent surnaturels, et ton charme dépasse la nature; tu es vivante, une œuvre d'art.

Et moi, peut-être, puis-je tenir l'emploi de l'amant, devant les rêves. Que nous manque-t-il donc? Tout, hélas! et si peu. Nous avons la beauté, le génie, le mystère, mais tout cela ne peut faire de l'or, ô fée sans baguette magique, enchanteur sans pouvoir.

*
* *

Je sais un lieu sinistre et grandiose où ma pensée seule a erré : nous irons le connaître ensemble.

Onze siècles de gloire y ont fait leur poussière; et les lézards y font leur trou : le cri de la chouette réveillera l'écho des tours démantelées. Tu verras au clair de la lune de vieux blasons où, taillée dans la pierre se détache l'étoile à seize rayons.

C'est l'étoile des races mortes, des preux vaincus, des burgs rasés, c'est l'étoile des malechances, des vœux déçus, des vies brisées.

C'est notre étoile, ô mon exquise, mais vois sur un listel courir la devise de l'entêtement glorieux.

Il faut donner au vent et donner à la vie : la mer bonne parfois sauve le nautonnier, et la fortune est si fantasque, « Au hasard ».

*
* *

Au hasard de nos cœurs, au hasard de nos lèvres, vivons l'instant qui vient; pressons nos deux désirs comme des grappes mûres et qu'il en coule un vin à nous follir le cœur!

Au hasard de l'amour, emmêlons nos caresses et forçons la nature à livrer la divine ivresse qu'elle a cachée et que trouvent les fous.

Au hasard, car le froid calcul est démenti à chaque événement ; au hasard, car le rêve guide autant qu'il égare, au hasard du baiser, au hasard du destin !

Entre donc dans mon âme comme dans ton palais, ô parèdre de Sin, et règne sur mes rêves, grande Nannah, ma sœur.

XII

AUTRE PÉRIL

La missive lyrique fut une ivresse, et les humiliations que Nannah avait subies ne lui gâtèrent pas sa joie. Elle attendait dans une double impatience et la lettre de Cambridge et son corollaire, le moment où elle pourrait donner à Sin un unique et grand rendez-vous.

Frère que j'aime seul dans l'univers, toi qui m'es tout, patiente jusqu'à mon baiser, il est proche; patiente jusqu'à mon heur, il est certain; je jure d'être la fée que tu rêvas, adorable enchanteur.

Telle avait été sa réponse, elle s'occupait de son trousseau et, d'instinct, choisissait des chiffons d'amoureuse qui étonnaient sa tante, avec laquelle on la vit, plusieurs fois de suite, courir les magasins de Typhonia, guettée la plupart du temps par le substitut, chauve, mais sentimental.

Elle revenait de passer sa journée, un jeudi, chez son amie Anaïs, lorsque sa tante vint au-devant d'elle avec une figure inaccoutumée d'accueil et de jubilation débordante.

« — Ma chère, tu as de la chance. Sais-tu qui te demande en mariage? »

« — Ce doit être un monsieur chauve, blondasse, à favo-

ris, qui me suit de boutique en boutique ; ne vous en êtes-vous pas aperçue, ma tante ? »

« — Enfin, voilà un sort inespéré qui t'est fait : j'ai répondu que tu accepterais sans aucun doute ; il viendra tout à l'heure, car je n'ai jamais vu d'homme si pressé : on dirait qu'il tremble que tu lui échappes. »

Nannah se regarda dans la glace et ne répondit pas.

« — Eh bien ! il semble que je te raconte un conte bleu, répondras-tu ?

« — Ma tante, je lui répondrai à lui-même ; la chose est trop grave pour que je ne la fasse pas à ma guise. Vous me laisserez seule avec le substitut. »

« — Tant que tu voudras ; enjôle davantage si c'est possible, car tu ne trouverais pas une veine semblable. »

Un moment passé, le soupirant arriva, et la tante le laissa seul avec Nannah : ce dialogue eut lieu :

« — Mademoiselle, je sais que vous êtes sans fortune et qu'on dit du mal de vous ; vous pouvez voir que je ne suis pas Adonis ; mais, tel que je suis, je m'offre à vous, avec le désir profond de vous rendre heureuse. »

« — Une femme aussi belle que moi ne reste jamais sans fortune, et ce qui se dit à Typhonia n'a guère d'échos à Paris et à Londres. Quant à l'offre que vous me faites de me rendre heureuse, je vous en remercie, mais vous vous flattez à tort. Je vous ai plu physiquement ; mon âme, vous l'ignorez, et vous vous hâtez envers moi comme lorsqu'on veut faire une bêtise, afin que vos amis ne vous en détournent pas.

« Eh bien ! la seule chose que vous puissiez faire pour

ma tranquillité, c'est de prendre sur vous le refus formel que je vous fais, afin que ma tante me donne la paix pour les quelques jours que je passe encore ici.

« — Réfléchissez, Mademoiselle, au sort qui vous attend : institutrice! tandis que je pourrais obtenir d'être changé dans une plus grande ville ; cela vous acheminerait vers Paris. »

« — Je vous sais gré de ne mettre en valeur que des arguments de destinée ; mais j'ai décidé de la mienne. »

« — Vous aimeriez? »

« — Oui, ma liberté. »

« — La liberté d'une femme, c'est de se réserver à un homme qui lui plaît. »

« — Si je le rencontre ? »

« — Comment ! c'est sur le très vague espoir... »

« — Oui. »

« — Réfléchissez, accordez-moi de réfléchir. »

« — Je vais vous parler comme si vous étiez un homme supérieur. Quand une femme n'épouse pas l'homme d'enthousiasme, elle épouse sa situation d'autant plus vivement, et, si la situation est quelconque, comme est la vôtre, il faut qu'elle intrigue pour l'améliorer.

« Eh bien! je serais plus embarrassée de vous pousser dans la carrière que de me produire moi-même ; puisque nous parlons pratiquement, vous ne seriez pour mes mains ni un levier ni un point d'appui.

« Plus tard vous vous applaudirez de ma résistance d'au ourd'hui ; ne me suscitez pas d'ennui auprès de ma tante ; vous devez sentir qu'on ne force pas une fille de ma sorte. Adieu.

XIII

L'OMBRE DÉVÊTUE

Sin a obéi à ce mot expressément bref :

Vers minuit, la rue est solitaire, et, ma tante endormie, viens voir mon ombre.

Au moment où il arrive sous la fenêtre, qui est à un premier, Nannah dérange le rideau pour guetter ; la lampe, derrière elle, l'éclaire en ombre chinoise. Elle a vu Sin et lui ouvre mimiquement les bras : puis elle dénoue ses cheveux et les fait flotter ; sa gesticulation semble fantômatique.

Sin voit quitter le corsage, tomber la robe ; le jupon la suit : elle est en chemise, et il ne contemple que sa silhouette s'enlevant en noir, grossie sur le fond éclairé.

Voici qu'elle pose le pied sur une chaise, la robe relevée ; le bas descend sur le pied : allées et venues suivies d'une minutieuse toilette de nuit.

Une volupté inconnue coule aux veines de Sin : aucun baiser, nulle caresse ne l'avait soulevé de joie comme cette vue singulière : il eût accepté de venir ainsi toutes les nuits pendant cent ans, lui semble-t-il.

Mais voici que doucement la fenêtre s'ouvre ; un papier tombe à ses pieds; il court au prochain reverbère le lire : « Apporte-moi demain les plus minutieuses indications de train et de voiture pour aller à ce lieu sinistre et grandiose où nous devons aimer : à demain, si tu veux voir mon fantôme. »

XIV

BRAS TENDUS DANS LA NUIT

Au lendemain, la nuit est chaude et lourde, et la fenêtre de Nannah ouverte.

Assise, son pied nu sur le bord de la fenêtre elle rêve, immobile et maudit la vie médiocre, qui empêche qu'aucune heure ressemble aux chefs-d'œuvre. Roméo et Juliette se parlaient au balcon ; elle ne peut s'y risquer : une cloison la sépare seule de sa tante, et la porte reste ouverte.

Sin, embusqué dans le porche en face ne la distingue : il faut qu'elle se lève, blanc fantôme échevelé.

Avec une joie indicible et une volupté enivrante, il contemple cette apparition, qui n'est que blancheur et mouvement dans la nuit. Il se risque au milieu de la rue, puis touche au mur, alors, Nannah comprend que l'obscurité le fait pâtir ; elle se penche à la fenêtre et lui tend ses bras nus : mais un rire étouffé éclate, Nannah rentre vivement, pousse les vitres et se couche, tandis que le rire s'accentue et que la tante, réveillée s'écrie : « Tu n'as donc

pas fermé ta fenêtre : on entend la rue dans ta chambre. »

C'est Typhonia, la ville sans cœur et sans rêve, qui a guetté et qui a bafoué l'amour, elle, la ville aux vingt lupanars et aux perpétuels massacres de taureaux !

XV

ÉPITASE

Vendredi.

Je suis attendue à Cambridge en huitaine : ma tante veut m'accompagner jusqu'à Tarascon ; si je ne peux l'en dissuader, cela retarde notre rencontre de plusieurs heures ; n'importe ?

J'ai étudié tes indications, qui sont précises ; quand tu sauras le jour et l'heure de mon départ, prends le train avant moi, et attends sur la route des Baux, au Val d'Enfer.

Dimanche.

Je prends le train de neuf heures du matin, demain lundi, 16 août.

Si j'évite la conduite de ma tante je serai aux Baux vers onze heures, sinon à trois heures, je pense.

A toi, cher être de Paradis.

LIVRE V

AUX BAUX

Il est écrit au cœur du monde, au cœur de l'homme, au cœur de Dieu, que la nature et l'être, et la Divinité, ont pour Norme suprême, — le droit au sacrifice.

La Queste du Graal, poésies choisies des dix romans, avec dix dessins. (In-18.)

Demain sera trop tard, et l'occasion passée. Hâte, hâte, Belit ; à l'amour, comme on dit à l'assaut ; à l'amour, comme on dit à la mer.

Cœur en peine. (VII[e] roman de l'*Éthopée*.)

Oh ! laisse un poète pieux s'aveugler de tes charmes.

A Cœur perdu (IV[e] roman de l'*Éthopée*.)

Comme autrefois, devant le néophyte, le mage déroulait le papyrus sacré, — tu levas peu à peu les voiles de ton corps.

L'Androgyne. (VIII[e] roman de l'*Éthopée*.)

La volupté a, dans la vie de l'âme, le rôle de la levure pour des panifications idéales.

Comment on devient Mage. (In-8. Chamuel.)

Sais-tu jouer de ton corps en virtuose ? Sais-tu le contrepoint érotique ?

Comment on devient Fée.

I

UNE RACE D'ACTION

Inconstance des Baux (1), écrivit le bon roi René pour exprimer à la fois le condottiérisme et le fatal destin des grandes familles provençales, et l'hermétiste s'étonne de cette croyance au nombre seize, qui empêcha ces princes de dépasser le chiffre 79, parmi les places Baussenques, châteaux, villes et bourgs.

Pendant onze siècles, ils purent marcher bannière déployée des Alpes au Rhône, et de Vienne à la Méditerranée.

Ils furent ducs d'Andrie, de Nardo et d'Ursin, comtes de Provence, princes d'Orange, podestats de Milan et Arles; sénéchaux de Lombardie, grands amiraux de Naples; ils

(1) Baux vient du sémitique bamoth = baoth = baous, qui signifie dans la Bible, *hauts lieux*, par extension sanctuaires, — en provençal on appelle *Baou*, tout sommet escarpé. Cette étymologie est conforme à la tradition, qui attribue la fondation des Baux aux descendants du kaldéen Balthazar, un des trois rois mages. Ce serait en 388, au temps de Théodose, qu'un Balthazar vint en Provence avec ce même empereur.

portèrent les titres de rois d'Arles et de Vienne, d'empereurs de Constantinople.

Au xe siècle, ils ne reconnaissaient pour suzerain que l'empereur ; leurs mariages leur donnèrent droit à la couronne de Provence. Ils firent les croisades, ravagèrent des abbayes et en fondèrent.

Ils battaient monnaie et se portaient médiateurs entre les comtes de Provence et les comtes de Toulouse, luttant contre la maison de Barcelone. Tel le poids de leur épée dans les destinées du Comtat, que des chartres sont ainsi datées : l'année où le comte de Provence assiégeait Trinquetailles où s'était enfermée Stéphanette des Baux.

Car les dames des Baux étaient aussi extraordinaires.

Une scène curieuse de la seconde moitié du douzième, est le double effort de Raymond Béranger II, et de Hugues de Baux auprès de Frédéric Barberousse, qui, venu se faire couronner roi d'Arles, tenait alors cour plénière à Turin.

Le comte de Provence vint en merveilleux équipage, escorté de poètes et de jongleurs qui eurent un tel succès, que l'empereur lui-même rima en provençal un dizain.

Alors Raymond demanda à l'empereur de réduire le prince des Baux, offrant son comté de Provence à fief.

Hugues survint à son tour escorté de chevaliers en armes; Frédéric prononça en faveur de Raymond.

Quelques années plus tard, le même Hugues sauva le roi d'Aragon vaincu, le prit en croupe sur son cheval, traversa ainsi la Camargue et un bras du Rhône à la nage, et le réfugia à Arles.

Le troubadour Fouquet, que cite Dante dans son Paradis,

chanta sans en obtenir la merci, Adélasie des Baux et, après la mort de cette dame, se fit moine et mourut archevêque de Toulouse.

Bérangère des Baux apparaît une étrange Yseult : pour s'assurer le cœur du troubadour Guilhem de Cabestan, elle lui donna un philtre qui le rendit un moment fou. Revenu à la raison, il dédia son cœur à Tricline de Ballans, qui l'adora.

Mais le mari tua le poète, lui arracha le cœur et le fit servir à sa femme ; aventure similaire à celle de Diane de Vergy.

Bertrand des Baux épousant Tiburge, fille de Rambaud d'Orange, devint prince de cette ville par héritage.

Parmi ces batailleurs, un troubadour, Guillaume des Baux, surnommé « au court nez », sans doute par ce trait physionomique.

Sordel invite tous les rois du temps à manger du cœur de Blacas des Baux, le plus éclatant des neuf preux de Provence.

Un autre était astrologue, Béral ; il mourut, dit-on, de la crainte d'un présage annoncé par des oiseaux noirs.

Barral des Baux trahit la république d'Arles dont il avait été podestat, il suivit Charles d'Anjou appelé par le pape à la couronne de Naples.

Le vingtième seigneur de cette maison mourut en 1300, en Palestine.

Bertrand des Baux fut le bras droit de la reine Jeanne. Telle était la beauté de François des Baux, qu'après dix-huit mois de prison, la reine ne put le voir sans être séduite

et le délivrer. Bausette des Baux aima le poète Roger. Et puis ce grand bruit s'apaise.

Le roi René donne la baronnie des Baux à sa femme Jeanne de Laval.

Classée parmi les terres adjacentes, cette principauté releva d'Arles, puis, comme elle servit de refuge à tous les mécontents, Louis XIII la démantela sur la demande de la contrée ; la Révolution acheva la ruine de ce manoir, unique en son genre.

Voilà en substance ce que Sin lisait dans la notice de Canonge, pendant que le train roulait de Typhonia à Tarascon.

Prétextant auprès de ses parents un désir d'excursionniste, son père lui avait remis l'unique brochure écrite sur la maison des Baux, et, dans la palpitation d'attente amoureuse où il se trouvait, il eût anticipé en rêverie sur les joies prochaines, si, rapprochant le souvenir d'un papier de famille, signé de Jules des Baux, amiral de Naples, et divers indices échappés au mutisme de son père, il n'eût été illuminé de cette idée qu'un hasard étrange plaçait son premier rendez-vous d'amour sur une terre où peut-être ses ancêtres avaient régné : et cette impression le distrait un peu de son rêve amoureux.

II

EN ROUTE

« Ce n'est pas la meilleure route, mais elle mène aux Baux. »

Sur cette réponse du passant, Sin fit tournoyer son bâton et sortit de Saint-Rémy allègre et chantonnant.

Il marchait depuis dix minutes, quand la route s'agrandit en esplanade, et il eut un cri d'admiration devant les restes de Glanum.

Sur une esplanade entourée de bancs en pierre, ayant pour toile de fond les premiers contreforts des Alpines, l'Arc de Triomphe et le Mausolée se dressaient, l'un majestueux, l'autre charmant, chefs-d'œuvre placés à 12 mètres l'un de l'autre et qui rappellent le groupement de Pise.

Il eût voulu parler à Nannah sous cette voûte aux caissons hexagonaux ; l'expression *togata*, certes, fût venue d'elle-même à ses lèvres en un beau langage d'amour profond. Ces captifs et ces femmes sculptées, n'étaient-ce pas, figurés, des passants et des souffrants que consolent les fées ?

Quel ex-voto admirable pour perpétuer le souvenir d'une émotion, ce mausolée presque anonyme, que trois de la race

des Jules élevèrent à leurs parents. Quelle merveille de grâce, ces deux étages à pilastres couronnés de dix colonnettes corinthiennes qui portent une coupole !

Son regard, quittant le bas-relief où luttent les amazones, où meurt Patrocle, embrasse au nord le Rhône et la seconde Rome papale. En face de lui, le mont de la Chaume dresse sa silhouette grise de manoir colossal, et l'impression s'augmente de la solitude ; à l'entour, rien ne vit ; seul le vent passe sur ce plateau, monotone et incessant comme une vague marine.

Sin s'attardait à écouter ce souffle, qui semblait la lamentation du passé glorieux ; en son harmonie singulière, ce verbe des choses murmurait-il les refrains de Romanil, la cour d'Amour qui rayonna jadis près de là, ou celui des trompettes triomphales ?

En face du roc immuable, le monument précieux durait, tandis que les races étaient mortes, et le même vent qui fouettait les peplum et la plume des toques, vient de jeter bas son chapeau de paille, comme une ironie à sa fière pensée : car à ce moment, entre ce mont et ces deux édifices, il voit plus lucidement que jamais que la grande dignité de l'homme, c'est l'œuvre, et que seuls sont grands qui consacrent leur vie à élever un cénotaphe en l'honneur d'un rêve.

Il marche vers le défilé.

Doublement, par la couleur et la forme, les Alpines diffèrent du commun des monts ; leur teinte grise correspond à l'idée de construction, identique aux murailles du nord, et leur galbe toujours arrondi, sans angle droit, évoque fatalement l'idée architectonique. Le mont semble édifié par

l'homme, d'un aspect à la fois civilisé et mystique. Ainsi devaient construire Fafner et Falsolt, ainsi les Titans; et Sin, arrivé au pied du roc, songe aux ruines d'un Valhalla.

Péniblement, il gravit la pente et s'égare dans le sentier des pâtres ou butte à d'énormes cailloux arrondis dans le lit des torrents. La fatigue de la route lui plaît, il se sent mieux le pèlerin passionné en sa marche solitaire.

Depuis longtemps, il marche sans rencontrer d'êtres vivants; aucune cloche ne tinte, nul bruit ne parle dans ce silence du roc, et il revoit certaines compositions fantastiquement de Doré où les cimes semblent des ruines de burgs.

Le soleil monte, la poussière se lève au frappement du pied, il s'égare et cherche à s'orienter; déjà, plusieurs fois, il a gravi les contreforts des Alpines sans apercevoir le manoir des Kaldéens de Provence.

Le voici sur la route de voitures, crénelée pendant plusieurs kilomètres par l'espacement des garde-fous qui contournent le précipice; le val étroit d'où s'élancent plutôt des burgs démantelés que des rocs, forme un paysage de féerie, décor de mystère pour l'égarement d'un Parsifal ou la rencontre meurtrière de Siegmund et de Hunding.

Un passage scié dans le calcaire massif, semblable à une porte thébaine, le dernier contrefort est franchi ; à droite de Sin s'ouvre le val d'Enfer; son regard, au lieu de chercher le burg devant lui, plonge dans ce gouffre, qui a servi de prototype au plus grand génie moderne.

Ce cône renversé, cette forme d'entonnoir où les rochers anthropomorphes se dressent, est bien le premier croquis

de « je me trouvai sur le bord de l'abîme de douleur, triste vallée... »

En haut de la colline surplombant le val et fleurie de buis et de troënes, une grande baie s'ouvre, comme une gueule d'enfer ; un peuple de chauve-souris y traîne ses ailes poussiéreuses et humides et tapisse d'une sorte hideuse les parois ; voilà bien l'inspiration initiale ;

« Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va chez les damnés...

« Vous qui entrez, laissez toute espérance. »

Quand Sin détache son regard du Val d'Enfer et s'avance, le Burg lui apparaît avec le même caractère déjà vu aux Alpines ; le rocher et la construction se mêlent ; on ne sait plus ce qui appartient à la nature ou à l'homme, en ces ruines d'une fierté étonnante.

Sin salue une croix de pierre plus significative ici, dans cette atmosphère où le néant humain s'étale avec une navrance digne de la campagne romaine ; la croix porte : *Stat crux*.

Il est dix heures lorsqu'il franchit la porte démantelée de la ville morte.

Une rue étroite s'évase sur une place mesquine, qui se rétrécit bientôt en une montée, la grand'rue de ces décombres. Rien ne donnerait l'impression de saccagement et d'abandon qui frappe l'âme : ce n'est pas le feu qui a passé. La pierre grise aux murs de façade est restée blanche aux voûtes ogivales trouées comme par un obus, aux murs d'étage qui accrochent l'air de leurs consoles sculptées ; ce n'est pas la sape qui a lézardé ces façades historiées ; le

grand manteau ouvragé d'une cheminée Renaissance reste suspendu dans le vide à la hauteur d'un second étage, et un escalier en colimaçon monte gracieux et intact jusqu'à rien ; on dirait qu'une force plus abstraite que les violences cosmiques et les volontés perverses a réalisé l'idéal de l'abandon et de la mort des choses.

Ici, le monument agonise : il n'a pas péri sous les coups de mine, il survit à d'innombrables blessures, et cela ferait songer à Pompéï, sans les voûtes, par endroits conservées avec leurs écussons blasonnés de la fatale étoile.

Certes, la carte du Tarot qui figure le 16, avec sa tour démantelée par la foudre, ne symbolise pas aussi violemment la ruine que ces murs, où restent, apitoyants et vivants encore, des lambeaux sculptés.

L'eau-fortier, l'aquarelliste, ceux qu'un pan de mur où grimpe du lierre passionnent, s'arrêteraient, incertains, indécis, impuissants, ce devant pittoresque tragique. Théophile Gautier lui-même renoncerait à décrire ces fenêtres aux meneaux biseautés qui n'encadrent que du ciel, ces perrons dressant leurs marches au-dessus d'un trou.

Les pétards et la mine ont agi bizarrement, et la dislocation de ces hôtels seigneuriaux a quelque chose d'un cataclysme géologique. Il semble qu'une Providence a châtié ce repaire de violents avec une violence proportionnée à leurs méfaits. Plus que tout autre coin de France, cette terre des Baux a titré des condottieri presque égaux à ceux d'Italie : seulement ils n'ont eu ni chroniqueurs ni peintres pour les conserver à la poésie, et ils restent, mal-

gré leur grandeur, dans la cohue de l'histoire éclatante et mêlée à la fois.

Par une propriété de ce calcaire friable, le Burg et une partie de la ville sont taillés dans la montagne même; ici la tour est un quartier de roc creusé et non pas élevé, on peut lui attribuer une étendue analogue au Palais des papes d'Avignon; les Piranèse seuls peuvent donner l'idée de ce château colossal, qui achève d'agoniser sur ce roc, comme un Prométhée de la féodalité occitanique.

Sin gravit le rocher, contourne les tours déchiquetées et s'arrête sur l'Esplanure, vaste plate-forme de roc égalisé et qui semble un dallage, où souffle toujours une brise : l'œil embrasse la Crau et ses mirages, la Camargue et Vaccarès : en toile de fond la mer pâle et rendue indistincte à l'horizon par l'éclat de la lumière.

Qu'un de ses aïeux eût ou non commandé ici, jadis, lui avait bien choisi le décor de son premier amour. Satisfait, en son soin d'artiste, pour le cadre d'inoubliables événements, il dévala, remit sa sacoche à l'auberge, disant qu'il dînerait avec sa femme vers trois heures.

Cela fait, il descendit au pied du roc saluer le bas-relief étrange où sont figurés Marthe, Marie et Lazare; puis il revint au val d'Enfer, et, au petit pas, gagna la route, à la rencontre de la Bien-Aimée.

III

LE VAL D'ENFER

Sin est assis sur un garde-fou et rêve, lorsqu'une voiture paraît au tournant de la route : il a été vu avant qu'il voie. La jeune fille fait arrêter, paye le cocher, qui tourne bride. — Elle s'avance, lente et grave, les yeux fixés sur Sin, vêtue d'une robe de tussor à manches larges boutonnées au poignet, un cache-poussière gris flotte ouvert ; sur sa tête une toque de paille, sa main gantée tient un petit sac de maroquin. — Sin aperçoit enfin la jeune fille, s'élance, lui saisit les mains, et murmure, haletant :

Sœur..... Fée !

(Elle le regarde avidement et puis ferme ses paupières comme pour enfermer en elle le premier aspect ; sa voix, douce et lente, caresse.)

Frère..... Enchanteur.....

Je n'ai vécu que pour atteindre ce sommet, où le bonheur me frappe et me pénètre, avec la force du soleil. Ne me dis rien encore, laisse agir ma pensée. Mes yeux te voient si près, mes mains te touchent ; avant j'étais aveugle ; vivais-je avant ? Je date d'aujourd'hui, et je date de toi.

SIN

Tous deux méconnus et souffrants, comptant les jours par les tristesses, exilés ici-bas, parmi tous étrangers, nous avons mérité cette heure sainte où nos âmes pour s'élever se mêlent, libres, pleines d'amour.

(Ils se sont assis au bord de la route sur un garde-fou. Elle ôte ses gants, Sin lui prend la main et la veut baiser ; elle évite ses lèvres.)

NANNAH

Écoute-moi, toi qui m'es tout, car il n'y a personne ni rien dans le passé, pas même une affection familiale.

Écoute : cette heure n'aura ni égale ni semblable. Je la voudrais parfaite et la vibrer comme je l'ai rêvée.

SIN

Que ne puis-je deviner ton désir, pour le réaliser tout à fait? Contemplatif de ta beauté, faut-il que je ne t'effleure même pas? et que mes yeux seuls te touchent ! Ah ! ton âme est si haute et ta beauté est telle, que te voir, c'est déjà du plaisir : dois-je ainsi me borner et sacrifier ma joie à la tienne?

NANNAH

Nous sommes seuls, et tes lèvres n'ont pas touché ma main. D'ordinaires amants, dès l'abord, se seraient jetés aux bras l'un de l'autre, et le parfum du baiser eût fui dedans l'essoufflement. Pourquoi mêler l'impression morale, si délicieuse en sa nouveauté, avec une autre nouveauté, le baiser ?

En te donnant mon journal, Sin, je t'ai dévoilé ma pen-

sée; souviens-toi de ce qu'il contient, à chaque bizarrerie de ma tendresse, pour te l'expliquer.

Je crois que tu es mon bonheur vivant comme à ce soleil qui nous brûle; je crois aussi que nos destins ne se peuvent mêler.

Un jour, dans les champs, je rencontrai une paysannette qui regardait des oiseaux sautillant sur un arbre, avec des pleurs d'envie; elle leur émietta du pain, et l'un d'eux vint se poser sur son épaule, se laissant prendre dans la main.

Alors, ravie, l'enfant baisota l'oiseau, puis en pleurant lui donna le vol.

Et, comme je lui demandais pourquoi elle avait laissé partir le moineau, puisqu'elle l'aimait tant, elle me répondit : « Je n'ai pas de cage pour le mettre, ni graines ni mouron pour le bien nourrir. » N'est-ce pas l'allégorie de l'amour des pauvres qui ne doivent que se baiser en passant ?

SIN

Il est rare, ce courage de ne pas se mentir, d'envisager le terme fatal d'un nœud d'âme au moment où il se forme, et ce courage, que tu as eu, Nannah, m'aurait manqué, séduit ou glorieux, et, dès lors, à moi-même hypocrite, contre une telle idée, j'aurais, sous des protestations très vaines, enseveli l'atroce vérité.

Mais songe, très chère Fée, ce qu'il faut que notre âme diffère du tas humain pour que nous pactisions ainsi!

Tu n'as pas dix-huit ans; à peine en ai-je plus; tu es vierge, et je suis chaste; nous nous aimons pour un jour,

pour un seul, après quoi ce sera le regret, le silence et l'ennui.

NANNAH

Oui, notre volonté remplace le vertige ; nous voyons clair où mille autres ont buté. Les autres déjà eussent gâté notre beau rendez-vous. Selon leur niaiserie, eh ! vous m'attaqueriez, je me défendrais ; vous reprendriez la main que je retire, me dérobant le baiser refusé. O manège banal.

Je suis, cher Sin, la reine, la maîtresse, quoique attendrie, bien plus calme que vous ; mon ignorance ralentira ces joies, que votre fièvre amoindrirait en les pressant, et, pour que rien de nous ne semble à rien des autres, je ne m'en fie qu'à moi.

(Elle déboutonne et quitte ses gants.)

SIN

Régnez, et dussé-je pâtir, j'obéirai en vassal enivré.

NANNAH

Pâtir ! je ne suis pas ici pour des refus, me diras-tu, cruelle, pour être lente et mieux sentir la volupté de toi.

Voici mes mains que je mets dans les tiennes ; ne les baise pas encore, regarde-les et parle, parle-moi d'elles.

SIN

Vous ignorez encore la caresse ; jamais vous n'avez tressailli sous d'autres doigts, ô doigts pointus et doux, qu'un ongle rose achève, rubis dans l'ivoire enchâssé. A vos moindres flexions, ô doigts harmonieux, les veines sur le

dos de la main bleuissent, et à peine soulèvent le satin de la peau.

Révèle, paume dextre, les fatalités instinctives ; la vie est belle, sous le cœur triste ; l'esprit est fort, mais le destin pénible, avec un mont de lune étincelant de rêve.

Et toi, paume senestre, révèle-nous la chance, extrême dans les faits, sous le cœur toujours triste ; un burg s'élève sur le mont de Mercure, et Saturne, d'un trait, coupe toute la main ; Vénus, en des grilles multiples, annonce maints voyages que la lune conseille : du mariage d'amour, hélas ! le signe manque.

Toi, poignet fin et souple, tu portes un triple bracelet.

Vous réaliserez, ô belles mains, toutes vos entreprises, mais toujours par autrui, et dans l'amour je vois, sans le bien lire, en place de bonheur, un sort de dévouement.

NANNAH

Baise-les maintenant, ces mains, apprends-leur la caresse ; que chacun de ces doigts pointus et doux glisse à son tour entre tes lèvres qui vont frapper mes veines et bleuir le satin de ma peau.

Voici le mont étincelant de rêve, marque-le de tes dents, et que cette main gauche, si pleine de tristesse, s'emplisse de baisers.

Donne ton bras et enlaçons nos doigts.

(Câline, elle fait porter son sein droit contre le bras de Sin : ils vont à petits pas, silencieux et extatiques ; par instant, un frisson les énerve quand les hanches ou les cuisses se frôlent.)

Descendons dans le val, j'aperçois une source.

(Sin lui prend la taille pour la soutenir et ils dévalent la pente en courant.)

Ces rochers ont des formes étranges, comme des casques de géants pétrifiés. Tu ne regardes pas quand je te montre? Je connais ton excuse, je l'accepte...

Quelle source limpide! J'y veux mouiller mes pieds...

Çà, au lieu de regarder ma gorge, sois-moi donc point d'appui.

(Elle se retient à la taille de Sin du bras gauche, de l'autre main elle se déchausse, quittant bas et jarretières.)

SIN

Tes pieds sont beaux comme des mains.

NANNAH

Cette eau froide est exquise. Eh! j'ai mouillé ma robe par pudeur, me voilà avec l'insigne de l'ondine.

SIN

Tes pieds ont la fierté d'une Olympienne que Diane jalouserait.

NANNAH

Beau discoureur, songez à les sécher plutôt.

(Il la soulève, la porte un instant et l'assied sur une grosse pierre, puis il se couche sur le côté devant elle, qui s'étonne et comprend lorsqu'il ouvre sa chemise et présente son flanc; elle sourit et pose son pied nu et mouillé sur la poitrine du jeune homme.)

SIN

L'autre !

(Elle obéit, et Sin appuyant de ses deux mains les pieds admirables sur sa poitrine, ferme les yeux et demeure immobile).

(Elle sourit, non plus à Sin, à des visions intérieures; elle semble regarder le paysage, et ses yeux clignés ne voient que des pensées. Aux lèvres un béat sourire, à demi-absente, heureuse et non troublée, elle frappe de ses orteils un rhytme monotone sur la chair du héros, qui tressaille sans qu'elle sorte de son vague bonheur un peu torpide.)

NANNAH

Que je suis égoïste ! Ami, pardonne-moi.

SIN

Tu railles; je rêvais, moi aussi, et d'infinies douceurs.

NANNAH

Je suis fière d'avoir donné et reçu tant de joie avec si peu; tu vois que j'ai raison.

(Il s'est relevé et lui donne ses bas.)

SIN

Ne veux-tu donc avoir raison qu'ainsi ?

NANNAH

Je veux avoir raison de toute sorte; mes souliers, ô cavalier servant !

(Elle se lève.)

Ah ! quelque chose m'a piquée.

(Elle relève un peu sa manche: l'œil de Sin s'allume.)

Mes bras, mon exigeant seigneur, sont plus blancs que ceux de Junon, mais plus minces. — Vous les voudriez?

SIN

Je voudrais cette place délicate et meurtrie où la chair s'attendrit, presque sentimentale.

(Elle relève sa manche et regarde.)

NANNAH

Tu dis vrai : devin, voici pour ton oracle.

(Elle baise l'endroit et l'offre à Sin, qui y colle sa bouche ardemment.)

NANNAH

Ah ! (Elle a tresssailli.)

SIN, relevant la tête.

Chère Ame, qu'ai-je fait ?

NANNAH

Rien que de doux. (Elle tend son bras.)

Voici l'autre... (Elle retient son exclamation, et, pendant que Sin est courbé, elle regarde la saignée de son autre bras avivé de rose par le baiser, et le porte à sa bouche, en fermant les yeux. D'une voix grave, basse et presque solennelle.)

La volupté commmence !

(Sin, redressé, la regarde un peu effaré d'émoi ; elle lui tend ses coudes, souriante, et lui pose les mains sur les épaules.)

Je te donne mes bras jusqu'à l'épaule.

(Elle le regarde remonter ses manches et la caresser d'un mouvement d'armille mouvante, puis ses yeux s'agrandissent à voir le vertige croissant du jeune homme, et son sérieux augmente. Un paysan s'aperçoit, Nannah retire ses bras, tandis que Sin passe la main sur son front, comme s'il souffrait.)

NANNAH

Ce que j'aime le mieux de moi maintenant, c'est ce que je t'ai donné.

SIN

De quelle étrange voix tu as dit : « La volupté commence ! »

NANNAH

Pas plus étrange que ce que j'ai senti à ce moment, et mon corps t'a compris. Entends-moi à ton tour. Mes nerfs ont reconnu leur maître ; quant à l'âme, tu l'avais avant ce matin.

IV

A L'AUBERGE

La salle est vaste et de voûte ogivale, près d'une fenêtre d'où s'aperçoit le val d'Enfer, la table est mise, et Sin, seul un instant, cherche à sortir de son état presque somnambulique; il ne pense à rien, écrasé de joie, terrassé par l'ivresse du réel.

NANNAH

Il faut attendre, ce n'est pas prêt, tu n'auras pas donné d'heure. (Elle vient s'accouder à la fenêtre. Un silence.)

Pauvre Sin, vous ne jouissez plus d'aucune de vos conquêtes, ni pied, ni main, ni bras.

SIN

Je contemple votre profil de vierge lombarde et florentine à la fois : vos joues sont des fruits d'Hespérides, votre tempe veinée est douce même aux yeux.

NANNAH

Il sait le mécréant que louer suffit pour mériter..... Mon cou, ma nuque, pourquoi les passer sous silence? (Sin va répondre, hésite, en une hébétude de dévot radieux.)

Je t'en parle, cher être, c'est pour te les donner : ne sens-tu pas comme je deviens tienne à force de te sentir mien. Voilà ces joues souhaitées comme des fruits, voilà ces tempes... Ah ! (Comme à elle-même). Oui, c'est la volupté (d'une voix moins claire). Voici la nuque (d'une voix faible) et le cou. (Elle renverse la tête, la bouche de Sin se pose; mais voici l'hôtelière.)

NANNAH

Ne vous scandalisez pas, bonne femme, nous sommes de nouveaux mariés et, pour notre voyage de noces, cherchons des endroits sauvages et pittorresques comme les Baux.

(Ils mangent machinalement et surtout se regardent très attendris et sans parler : la façon dont ils se donnent les objets est une caresse, leurs gestes s'adorent. Nannah relève sa manche et regarde à la saignée la place où sa peau a vibré pour la première fois, et, rêveuse, écrase de son coude de la mie qu'elle a ôté de son pain.)

SIN

Donne-moi cette mie.

NANNAH

C'est un goût !

SIN

Non, j'aime ce qui t'a touché.

(Elle semble jeter le pain sous la table.)

SIN

Première cruauté !

NANNAH

Oh ! jugeur téméraire. (Elle tend la mie qui a moulé son genou.

Sin la saisit avec avidité. Elle émue.) Si je pouvais te dire ce que je sens de joie à te sentir suspendu à mon geste (et bas) oh! je regrette maintenant la petite impudeur de mes brevets... sans cela...

(On apporte le dessert). Nerveuse, oppressée par la fièvre de Sin, qui fixe obstinément sa gorge avec une face d'halluciné, Nannah, la main à son corsage, hésite, non pudique, obsédée par le regret de son artifice sexuel aux examens.)

NANNAH

Quelle douceur à se dire que ce qu'on donne nul ne l'a reçu, que ce qu'on montre nul ne l'a vu? Je découvre aujourd'hui la pudeur, cette réserve préventive en faveur, en l'honneur de l'amour.

SIN

Avais-tu donc pensé me priver de la plus chère joie?

(Pour toute réponse, elle déboutonne le corsage dans sa longueur, et l'entre-deux des seins se continue en verticale vermeille jusqu'à la ceinture, sans chemise.
Sin a fermé les yeux et pâli.)

NANNAH

Viens près de moi, cher être. (Elle l'attire à elle, le sentant souffrir, lui pose la tête sur sa poitrine et la presse doucement, apitoyée et non pas sensuelle.

A ce contact, un sanglot secoue le jeune homme, et il éclate en pleurs.

Attérée, sans une question, elle ouvre tout à fait sa blouse et serre sur ses seins nus la tête du larmoyeur. Les yeux agrandis par une indéfinissable angoisse, elle tressaille à chaque larme de Sin, qui coule sur sa peau et qu'elle croit tomber jusqu'à son cœur.

Enfin, d'une voix pâle et entrecoupée, lui :

SIN

Je t'aime.

NANNAH

Ce mot est pâle pour les divers sentiments que je sens naître : je t'adore peut-être, et cependant je t'ai fait mal.

SIN

Lorsque la volupté dépasse la nature, elle devient supplice.

NANNAH

Tu me troubles, mon Sin.

SIN

Ce qui se passe en nous, Nannah est un mystère, adorons-le, sans l'expliquer.

V

LE BURG

Les bras enlacés à la taille, ils escaladent maintenant. Ce qui se passe dans leur âme ne leur laisse rien voir ; que sont des ruines à deux amants qui sentent s'élever en eux un monument d'extase. — A la seule tour encore praticable, Nannah le devance, du geste l'arrête et lui ferme les yeux ; une minute passe, et puis

NANNAH

Regarde !

(Piétée sur le sommet, elle a quitté la manche de sa veste et le profil du torse est nu ; son sein fier et puissant sur le ciel se détache, si blanc, sur tant d'azur, que Sin a joint les mains, effaré, radieux et ébloui de souvenirs sublimes, de la Grèce et de l'Art.

Nannah, ainsi posée, lui semble une immortelle, peinte par un vieux maître dans un tableau ; et la brise baise ce torse d'Apollon où s'attache la mamelle d'une Kypris.

Sa joie est si parfaite qu'il demeure appuyé à un morceau de mur et qu'il faut un signe pour qu'il aille à elle, enivré, sans un mot.

Sur la tour, la jeune fille ayant remis sa manche, il se touche le front, peut-être a-t-il rêvé.

Voici qu'elle s'assied et lui montre une place à ses pieds.)

NANNAH. Du doigt elle lui touche la tête.

Ma beauté est ici avec mon charme, en ce miroir prodigieux ou tout s'augmente et se pare des couleurs mêmes de ton esprit. (Elle lui a mis la tête sur ses genoux et le regarde avec une tendresse grave.)

Tandis que tes sens enchantés s'enivrent, mon âme fécondée se pare de nouveaux sentiments. O bel enfant, mon amant et mon frère, je sens mon cœur se tripler pour t'aimer. Si tu pouvais ressentir ma fierté et ce triomphe de te posséder là, sans voix, sans force et comme sans pensée, toute ton âme dans tes yeux rivés sur un peu de ma chair, toi le subtil et le parleur insigne.

J'ignore ton passé, mais je suis la chimère ; je réalise tous les rêves, je les passe. La terre peut trembler et se fendre, et la foudre courir au-dessus de toi dans le ciel, ce globe se désorbiter, tu ne tourneras pas la tête, si je te tends mon sein, ô bel enfant.

Cette heure, c'est ma gloire : je suis ton absolu. Va, va, n'hésite pas et froisse ma mamelle, presse-la dans tes mains, et que ta bouche y laisse le stigmate de son baiser.

Je sens l'âme de la nature entière palpiter dans ma poitrine, qui t'allaite de volupté. Bénie soit la beauté et bénie soit la chair, mes illuminatrices...

(Elle a fermé les yeux, appuyée au rocher, la gorge haletante et meurtrie : et, quand elle regarde, Sin est évanoui.

Évanoui d'amour, évanoui de joie : la syncope ressemble à la mort, et, au lieu de frémir elle exulte, et s'abreuve de ces yeux clos qui n'ont pu soutenir plus longtemps l'éclat vermeil de sa chair et de cette bouche si avide et maintenant fermée.

C'est pourtant un poète, un penseur, un esprit, ce vaincu d'elle, femme.

Son regard s'étonne aux marbrures de sa peau ; mais voici que son sein a fleuri, et son doigt s'arrête au milieu du contour, à une pointe rose surgie comme un prestige, et qui s'affirme par une légère douleur.

Elle enchante ses yeux de voir ses seins fleuris d'un bouton de rose qui tout à l'heure encore n'existait pas, et qui lui semble le stigmate de sa ferveur d'amour.)

VI

L'ESPLANURE

Au pied des tours, surplombant un précipice de deux cents mètres, s'étend une plate-forme où le roc de lui-même est nivelé. — Sur un tas d'herbes à demi séchées, encore odorantes, Sin et Nannah sont à demi-étendus ; une accalmie de leur âme a suivi le réveil de Sin, et la main dans la main, ils regardent le panorama splendide d'un œil vague et qui ne voit qu'en eux-mêmes. — La brise passe vive et sonore sur cette cime et ballonne la mince robe de soie : Nannah quitte la main de Sin pour se défendre du vent qui la trousse.

SIN

Il y a une affinité secrète entre les choses de l'amour et la nature : sur un mont, en pleine lumière, les sens solennisés ne conçoivent que la volupté noble ; qui donc serait, le voulût-il, polisson ou indécent ici, avec les mêmes caresses qui deviendraient perverses en un boudoir ?

NANNAH

Tu dis vrai, et la volupté, qui est à l'amour ce que l'art est à l'idéal, le moyen, non pas le but, la volupté obéit à une question de goût.

Il est beau de montrer ses pieds près d'un ruisseau : et je défends mes jambes de la vue et du vent, tu devines pourquoi ?

SIN

Non.

NANNAH

Tu veux le faire dire : parce que j'ai des bas, et, dès lors, je détonne dans ce décor sincère ; je suis la citadine qui vient au rendez-vous, non pas semblable pour l'esprit à une fée surgie des ruines... Tu devrais, si tu étais galant, aller me cueillir un bouquet de thym et de lavande.

(Quand Sin a disparu sur l'autre pente, aussitôt déchaussée, elle trousse sa robe en caleçon et semble un gars qui va passer un gué, ou bien une pêcheuse de crevettes. Elle le hèle : il revient sans bouquet, ce qui la fait sourire.)

SIN

Androgyne admirable !

NANNAH

Explique-moi ce mot.

SIN

Je voudrais regarder et me taire.

NANNAH

Je n'ai vu qu'une plage, petite, et, ma foi, beaucoup étaient accommodées comme je suis.

SIN

Mais nulle n'offrait ainsi ce double enchantement de la couleur et de la forme. Ta chair fatigue l'œil, de blancheur éclatante, et puis, vois ce genou comme écrasé au-dessus de ce mollet précis, et ces cuisses d'éphèbe.

NANNAH

L'Androgyne est donc forme et couleur?

SIN

L'Androgyne est celui dont les seize ans s'ornent d'un côté de jouvencelle.

L'Androgyne est celle qui unit à la grâce, à la courbe, un peu d'accent jeune homme.

NANNAH

Mais l'âme, alors, peut se dire Androgyne : c'est moi qui suis l'éphèbe de nous deux.

SIN

Puisque tu es la fée.

NANNAH

Comme ce mot m'éclaire! Je m'explique à présent pourquoi je ne pouvais sentir comme les autres, en quoi je différais.

Mets ta tête sur mes genoux : sont-ils moins tiens pour être nus? Ma peau te tente, touche-la ; ce que je donne aux yeux, je le donne aussi aux lèvres.

Dire que le bonheur de ce céleste jour a dépendu de rien, de quelque brusquerie !

L'idée que tu pouvais devancer mon vouloir eût tout perdu ; et même maintenant, ma joie si parfaite, pour un geste, cesserait. Je m'énivre de t'enivrer, ô Sin, et je ne pensais pas donner tant de plaisir, ni prendre tant d'orgueil.

Oui, que ta main à ma cheville se ferme comme une

armille et baise mes genoux, étreins mes jambes dans tes bras, car c'est ta dernière conquête avant le grand merci d'amour.

Tes beaux yeux m'interrogent ! N'as-tu donc pas pensé à la caresse suprême, au baiser de la bouche ?

NIS

Obéissant à ton vouloir obscur, j'ai oublié, sous le poids des voluptés des yeux, la pourpre de tes lèvres.

NANNAH

Vois, le soleil a disparu, et je t'ai tout montré de mon corps ; maintenant, c'est l'instant du baiser.

SIN

Pourquoi a-t-il tardé ?

NANNAH

Eh ! suis-je pas la fée ? Songe à tous nos plaisirs et revis nos extases. Leur secret, quel est-il, sinon de donner tout aux yeux d'abord, mais chose à chose, et puis aux lèvres ? Et puis, quand la grande Nannah a épuisé ses charmes, alors, pensant à elle, souviens-toi du baiser à son bras ; elle demande aussi sa part de joie ; sa part, c'est le baiser des lèvres.

(Alors elle prend la tête de Sin dans ses mains et, les yeux dans les yeux, lentement, approche ses lèvres : il veut saisir cette bouche qui frémit à un pouce de la sienne, elle le maintient, et leurs lèvres à tous deux se crispent dans le vide, et leurs yeux deviennent vagues, et, tout à coup, elle frappe de sa bouche entr'ouverte la bouche de Sin, et ils s'affaissent en une étreinte féline et incessée qui ne se relâche que lorsque la nuit jette sur eux ses gazes d'un violet noircissant.)

VII

LA NUIT UNIQUE

(Ils rentrent dans la pauvre chambre de l'auberge ; les oiseaux de nuit les ont chassés des ruines.)

NANNAH

Bientôt minuit ! Écoute, Sin : tu me disais dans les ruines que je devais avoir une pauvre idée de ton intelligence, puisque tu sentais trop pour l'exprimer ; je vais te donner une preuve que je devine le poète penseur à travers l'amant ; sur la plus haute matière, je me fie à toi, et je ne veux être que l'écho de ta propre doctrine.

(Elle se met à genoux.)

Sin, toi qui serais mon époux si je n'étais pas une pauvre institutrice, toi que j'aime et que j'admire, reçois mon abjuration.

Devant Dieu et devant toi, je renie et j'abomine l'erreur protestante, et je fais profession désormais d'appartenir à l'Église catholique, apostolique et romaine, seule vraie, la tienne.

SIN, prenant de l'eau dans sa main.

Sois donc rebaptisée selon la vérité.

Sois donc reçue dans la sainte Église catholique.
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

NANNAH

Il me semble que nous avons fait une belle chose parmi tant de douces choses.

SIN

De tes preuves d'amour, c'est peut-être la plus précieuse.

NANNAH. Elle éteint la lampe et défait ses cheveux.

Je deviens femme ; je songe que déjà tu as été enfermé au près d'un lit avec une femme.

SIN

Je suis vierge, pourtant.

NANNAH

Tu es... tu es vierge !

(Elle le saisit dans ses bras et le met sur le lit.)

Oh ! redis-moi cela, répète-le ; il n'est pas de caresse qui vaille ce mot-là... Mais j'oubliais que je suis destinée à me vendre, oh ! maritalement. Malheur sur moi !...

(Elle pleure ; Sin la prend dans ses bras et lui parle très bas : elle arrête ses pleurs pour comprendre et interroge.)

Tes lèvres, plus un mot, maintenant, tes lèvres, rien que tes lèvres.

(Pourquoi le destin n'a-t-il pas fait des époux de cê couple charmant, mais pécheur ?
Les heures sonnent au coucou de la salle d'en bas ; ils frémissent de la fuite du temps et hâtent les baisers, foison-

nant les caresses ; et, quand l'aube montre sa face blême à la fenêtre, ils ne sont pas encore apaisés.
Un coq a chanté : des bruits d'éveil s'entendent, les grelots d'un cheval bruissent dans l'air matinal, sans que leur étreinte se desserre ; ils voient leurs membres nus dans la pénombre grise, leur beaux membres mêlés, et pensent que se lever de ce lit de bonheur, c'est se quitter, se quitter maintenant qu'ils ont connu l'ivresse et découvert en eux d'inouïes voluptés, et moites de plaisir.
Un rayon de soleil les frappe, et, dans le corridor, la voix de l'hôtelier, disant que la voiture est prête.
Elle se dresse, alors.)

Écoute bien, ô Sin, mon adoré. Quand j'avais résolu la conquête de l'or, j'ignorais, et l'amour, et le plaisir, et Sin : et je marchais pourtant, triste mais ferme, à ce but imparfait de conquérir au moins la paix dans l'abondance par un mariage sans amour.

Aujourd'hui, pour accomplir cela, j'ai besoin d'une promesse que tu feras j'espère : la voici.

Dans deux ans, dans dix ans, n'importe, s'il te vient une fortune, comme du ciel, tu l'accueilleras, jure-le.

SIN

Non !

NANNAH

Écoute encore : en échange de l'or qui te manque et te viendra de moi, tu t'engages à ne jamais te marier ?

SIN

Cela oui, non le reste.

NANNAH

Vois donc la vie : crois-tu qu'aucun mâle ou femelle, s'il ne se prostitue, obtiendra d'exister en ce monde ?

Eh bien ! je mêle ici nos deux personnes en une, je suis poète et femme, et je ne peux sauver que ma lyre ou mon sexe : or la lyre vaut mieux, je sacrifie le sexe.

Cette partie de moi, que Dieu inspire, chantera librement et immortellement, et ce sera Sin le poète ; quant à Nannah, lady, pairesse d'Angleterre, entourée d'un grand luxe, elle se souviendra.

SIN

Tu es une sublime folle.....

NANNAH

Je suis sublime, je le sais : et tu veux m'empêcher, toi poète, d'être sublime ; il faut que mon amour pour toi monte au rang des chefs-d'œuvre : je veux, même absente, régner sur ton esprit et défier aucune de rester en ma place. Remarque bien le mot — de rester, — il n'est pas d'une folle. Certes demain ni dans six mois tu ne laisseras profaner ton corps, que j'ai tout baigné de caresses, — mais plus tard, je sais ce qui sera, et je veux que ce soit infime auprès de moi.

Aux romans que j'ai lus, que fait donc l'héroïne, égoïste toujours en son inconscience, prenant toujours autant qu'elle donne ? Je t'aurai pris un jour : nul n'aura moins pesé sur ta vie, je la dominerai pourtant.

Entre nous, désormais le silence : tu ne m'écriras pas : quoique nue et couchée, je suis fée, tu le vois, et non femme.

(Elle se lève et se vêt à la hâte.)

SIN

Ta sublimité me ravale, et je suis.....

NANNAH

Tu ne réfléchis pas : en notre pacte, je t'interdis le mariage : il est juste que je m'inquiète de ton destin. Je ne veux pas que la moitié de moi, celle qu'on nomme Sin, souffre de la misère, de la gêne et dépende d'autrui.

Non, ne te lève pas, car tu restes.

SIN

Nannah, tu veux m'ôter le triste plaisir.......

NANNAH

Obéis-moi : mon règne va finir ; les choses désespérées doivent être brusques, au contraire des choses douces, qui doivent être lentes.

(Elle a mis son chapeau et couvre Sin de baisers.)

Souviens-toi de la fée des Baux, qui t'as promis la fortune, à qui tu as promis le célibat.

(Elle ouvre vivement la porte et se précipite dans l'escalier, saute dans le cabriolet, tandis que Sin, écrasé d'émotions, vaincu, désespéré de vivre, se penche à la fenêtre.

Nannah des deux mains lui envoie encore un dernier baiser, et la voiture disparaît à l'angle de la rue.

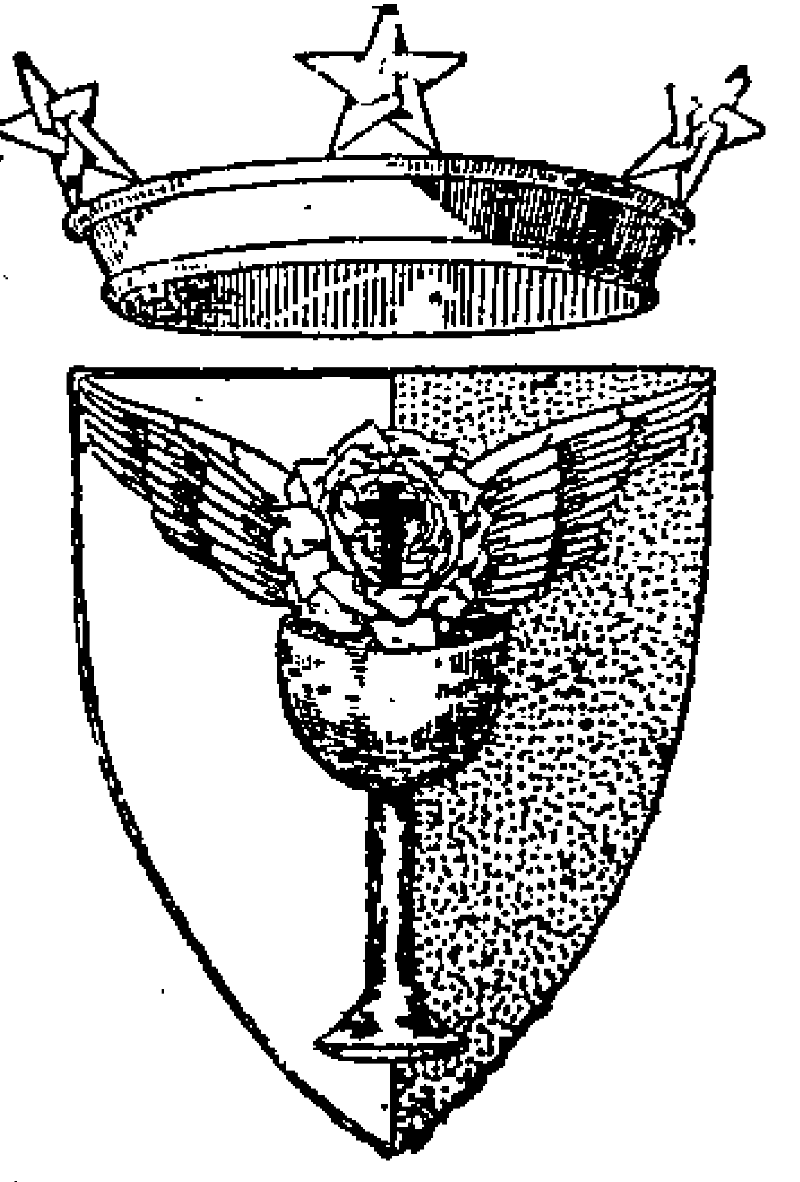
Alors il promène autour de lui un regard de fou, et, chancelant, il va au lit dans une contemplation muette et y tombe à genoux, sanglotant comme au pied d'un lit mortuaire.

Et, dans l'effroi de son angoisse, il entend une voix intérieure qui rythme impérieuse.)

Souviens-toi de la fée des Baux, qui t'a promis la fortune, à qui tu promis le célibat !

Paris, Zigurrat et les Baux, 1891.

FIN



ROSÆ ✠ CRUCIS TEMPLI

SANCTI ORDINIS

CHARTA ESTHETICA NOVA

Sous le Tau, la Croix grecque, la Croix latine ; devant le Graal, le Beauséant et la Rose Crucifère ; en communion catholique romaine avec Joseph d'Arimathie, Hugues des Païens et Dante (1), Nous, par la miséricorde divine et l'assentiment de nos frères, Grand-Maître de la Rose ✠ Croix du Temple, très humble serviteur de l'IDÉAL DIEU,

DÉCLARONS comme nos seuls conseillers LL. C. C. :

Comte Léonce de Larmandie, Elemir Bourges, Gary de Lacroze Benedictus, Bihn Grallon, Sin et Adar, et les sept inconnus.

S'IL PLAIT A DIEU

La deuxième geste esthétique aura lieu en mars et avril 1893, et aussi

SALON DE LA ROSE ✠ CROIX

THÉATRE DE LA ROSE ✠ CROIX

A tous ceux auxquels il appartiendra, il est dit ici que notre seule signature demeure celle de l'Ordre, tant au temporel qu'au spirituel.

Donné à Paris sous la Rose ✠ Crucifère, le dimanche de Quasimodo, en l'année 1892 de la Rédemption, de notre Maîtrise la quatrième.

SAR PELADAN.

(1) Les dates de Dante (1265-1321) font de Rosencreuz un continuateur (1378-1484) et rendent au plus grand génie du catholicisme l'honneur d'avoir créé et le symbole et l'ordre des Rose ✠ Croix.

V. Paradis, XII, 7 ; XXIII, 25 ; XXX, 39, 40, 42 ; XXI, 1 ; XXII, 5, 40. En outre le *Convito* et toute l'œuvre dite des Fidèles d'Amour.

RÈGLE DU SECOND SALON

DE LA

ROSE ✠ CROIX

I. — BUT

L'Ordre de la Rose ✠ Croix du Temple a pour but de restaurer en toute splendeur le culte de l'IDÉAL avec la TRADITION pour base et la BEAUTÉ pour moyen.

II. — DÉFINITIONS

La doctine esthétique de la Rose ✠ Croix est exposée en un volume sous presse pour le 31 octobre et intitulé :

L'ART IDÉALISTE ET MYSTIQUE, doctrine de l'Ordre de la ROSE ✠ CROIX, par son Grand-Maître.

Nous en extrayons ces définitions :

L'art est l'ensemble des moyens expressifs de la Beauté.

La Beauté résulte de la convenance parfaite entre une conception et le procédé qui l'exprime.

L'*Idéalité,* seule règle dans la recherche de la Beauté, se définit : une version de l'Archétype, c'est-à-dire toute la perfection attribuable à une forme.

III. — CARACTÈRE DE L'INVITATION.

Le caractère théocratique de l'ordre de la R ✠ C n'engage aucunement les artistes, et leur individualité reste en dehors du caractère de l'Ordre.

Ils sont seulement invités, et par conséquent nullement solidaires au point de vue doctrinal.

IV. — SUJETS HONNIS

Voici les sujets repoussés, quelle que soit l'exécution, même parfaite.

1° La peinture d'histoire, prosaïque et illustrative de manuel, telle que les Delaroche ;

2° La peinture patriotique et militaire, telle que les Meissonnier, Neuville, Detaille ;

3° Toute représentation de la vie contemporaine ou privée ou publique ;

4° Le portrait — sauf comme honneur iconique ;

5° Toute scène rustique ;

6° Tout paysage, sauf celui à la Poussin ;

7° La marine, les marins ;

8° Toute chose humoristique ;

9° L'orientalisme seulement pittoresque ;

10° Tout animal domestique et se rattachant au sport ;

11° Les fleurs, les bodegones, les fruits, accessoires et autres exercices que les peintres ont d'ordinaire l'insolence d'exposer.

V. — SUJETS ACCUEILLIS

L'Ordre favorisera d'abord l'Idéal catholique et la mysticité.

Au-dessous de la Légende, le Mythe, l'Allégorie, le Rêve, la Paraphrase des grands poètes et enfin tout lyrisme, en préférant, comme d'essence supérieure, l'œuvre d'un caractère mural.

Pour plus de clarté, voici les sujets qui seront les bienvenus :

1° Le dogme catholique et les thèmes italiens de Margharitone à Andréa Sacchi ;

2° Les thèmes poétiques, légendaires ;

3° L'Allégorie, soit expressive comme « Modestie et Vérité », soit décorative, comme l'œuvre de Puvis de Chavannes ;

4° Le nu sublimé, le nu de style, à la Primatice, à la Corrège ; ou la tête d'expression noble à la Léonard, à la Michel-Ange.

VII. — SCULPTURE

La même règle s'applique à la Sculpture.

On accueillera également l'harmonie ionienne, la subtilité gothique et l'intensité de la Renaissance.

Sont repoussées : la sculpture historique, patriotique, contemporaine et pittoresque, c'est-à-dire celle qui ne présente que le corps en mouvement sans expression d'âme. Aucun buste ne sera reçu, sauf, par une dérogation spéciale, comme honneur iconique.

VIII. — ADMISSION TECHNIQUE

Le Salon de la Rose ✠ Croix admet toute les formes de l'art du dessin, depuis la simple mine de plomb et l'esquisse jusqu'aux cartons de fresque et vitrail.

IX. — ARCHITECTURE

L'Architecture ! Cet art étant mort en 1789, on n'acceptera que des restitutions ou des projets de temples et de palais féeriques.

X. — AUX OUVRIERS D'ART

Conformément à la tradition des Rose † Croix architectes, l'Ordre accueillera l'ouvrier qui aura fait *œuvre d'artiste* dans le travail des métaux, le meuble ou même le dessin ornemental.

Son ouvrage devra satisfaire à nos règles esthétiques ; pour plus de clarté, nous considérons Jean d'Udine et Polydore de Caravage comme les maîtres de l'ornement noble.

L'ouvrier écrira au secrétariat de l'Ordre, et quelqu'un de nous ira juger de l'ouvrage et de sa possible exposition.

XI. — JURY. COTISATION

Il n'y a ni jury ni cotisation.

XII. — VISITE AUX ŒUVRES

L'Ordre procède par invitation d'abord vis-à-vis de l'artiste ; ensuite vis-à-vis des œuvres elles-mêmes, que le Sar ira voir à l'atelier dans le mois précédant le Salon.

XIII. — FORMES

Quoique l'Ordre ne prétende décider que de l'idéalité d'une œuvre, il repoussera cependant, le sujet fût-il mystique, toute œuvre où les proportions du corps humain, les lois de perspective, enfin les règles techniques seraient insolemment violées.

XIV. — APPEL ÉCLECTIQUE

L'Ordre s'efforce de convertir au Beau et de ramener à l'idéal les artistes en possession d'une bonne technie. Il ne se flatte point de créer de sitôt de nouveaux talents.

Donc, celui qui produirait un ouvrage conforme au programme de la R ✠ C, quoique son œuvre antérieure fût différente et réaliste, sera accepté, l'Ordre ne jugeant que de ce qui lui est présenté et non de l'antécédance.

Il est ainsi loisible à tout artiste présenté par un des membres fondateurs de réclamer la visite du Sar à son atelier dans le mois qui précède le Salon.

XV. — ÉTRANGER

Pour l'Ordre de la Rose ✠ Croix, le mot étranger n'a aucun sens.

Ce Salon revêt au plus haut point le caractère international.

Dans les capitales et les principales villes de France, l'Ordre a des consuls chargés de signaler et d'envoyer la photographie et les dimensions des œuvres.

Toutefois, à moins d'en avoir donné l'assurance spéciale, la Grande Maîtrise n'est pas engagée par les actes consulaires.

XVI. — PARIS

Deux mois avant le Salon, les artistes fondateurs et invités doivent envoyer à la Grande Maîtrise une notice contenant nom et adresse, sujet et dimension.

XVII. — PRÉFÉRENCE

En thèse, l'Ordre préfère les statuettes, aux statues, et les tableaux de chevalets aux grandes toiles ; il peut déroger à ce point, mais il avertit de sa préférence.

XVIII. — FEMMES

Suivant la loi magique, aucune œuvre de femme ne sera jamais exposée ni exécutée par l'Ordre.

XIX. — PERTE OU AVARIE

La Rose ✠ Croix prévient que les œuvres figurant au Salon ne sont pas assurées.

En cas de perte ou d'avarie, l'Ordre décline toute responsabilité pécuniaire.

XX. — INAUGURATION D'HONNEUR

Il y aura, le soir, une inauguration d'honneur, avant le vernissage, offerte aux ambassadeurs et aux personnes que l'Ordre veut honorer.

XXI. — DATE

Le second Salon de la Rose ✠ Croix aura lieu en mars et avril 1893.

XXII

Le 3[e] fascicule de la rose ✠ Croix paraissant le 31 octobre donnera les autres détails avec la constitution de l'Ordre, *in extenso*.

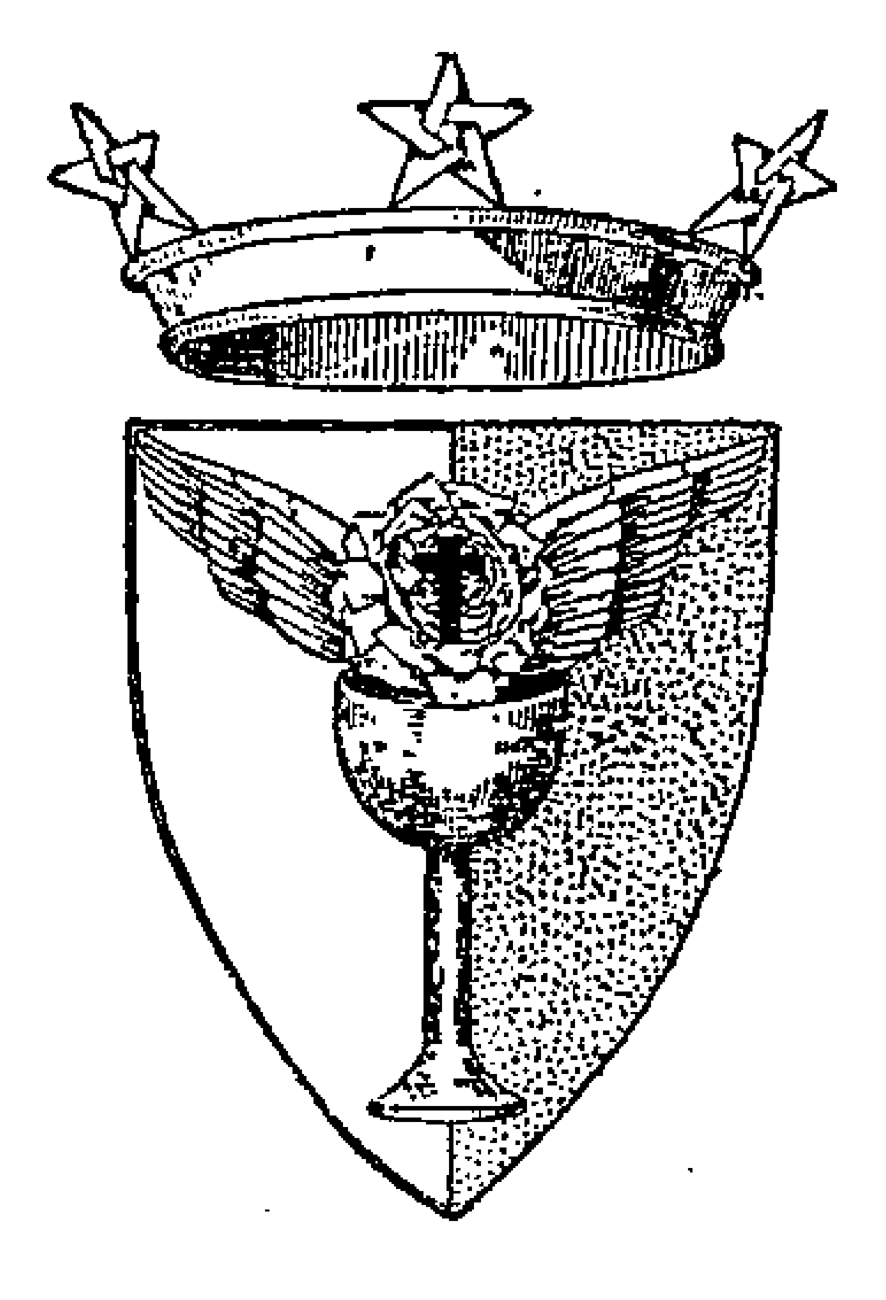


TABLE DES CHAPITRES

PRONAOS

LIVRE PREMIER

IDYLLES PROVINCIALES

LIVRE II

LES DÉCOUVERTES DE NANNAH

LIVRE III

L'INQUISITION DE SIN

LIVRE IV

L'ENCHANTEUR ET LA FÉE

LIVRE V

AUX BAUX

ROSÆ CRUCIS ACTA

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Ce, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.